PER
R-334
EX-2

A REVUE

MONTREAL, JANVIER 1961

20¢

POPULAIRE

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE



YVETTE BRIND'AMOUR, *douze ans aux service de l'art*

Oui ou non . . . qui sait?



Sa teinte est si naturelle que seul son coiffeur le sait!

Joyeuse comme un pinson—elle sait profiter pleinement de la vie en restant jeune d'esprit et d'apparence. Voyez sa ravissante chevelure, rien ne lui fait perdre sa chatoyante beauté—aussi naturelle à la douce lueur des bougies que sous les reflets impitoyables de la neige. C'est *là* l'immense avantage des teintes Miss Clairol, elles sont d'une discrétion absolue *quelle que soit* la lumière.

Les coiffeurs du monde entier préfèrent Miss Clairol à tout autre colorant. Ils savent que l'action *exactement prédéterminée donne automatiquement* la nuance voulue et que Miss Clairol masque vraiment le gris. Mais ils apprécient surtout l'effet régénérateur qui rend les cheveux souples, soyeux et dociles. Essayez donc Miss Clairol, vous en serez émerveillée. En formule crème ou ordinaire.



REPLACEMENT OR REFUND OF MONEY
Guaranteed by Good Housekeeping
IF NOT AS ADVERTISED THEREIN

MISS CLAIROL† HAIR COLOR BATH*

UNE TEINTE D'APPARENCE NATURELLE • PLUS DE FEMMES SE SERVENT DE MISS CLAIROL QUE DE TOUS LES AUTRES COLORANTS RÉUNIS

*HAIR COLOR BATH est une Marque de Commerce de Clairol Inc., of Canada, Knowlton, P.Q. †Marque Enrégistrée. Tous droits réservés.

LA REVUE
POPULAIRE
LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

JANVIER
1961

NOTRE PAGE COUVERTURE — Robe style princesse de tradition classique en pure soie ottoman. Patron Simplicity No 3227. Tailles : 12½ - 24½. Prix : 65¢

• SOMMAIRE

54e année, No 1, Montréal

EDITORIAL

Nous serons des dispensatrices de paix par *Francine Poirier* 3

CHRONIQUES

Rendez-vous avec Michelle Tisseyre 6, 7, 16

Caroline en Coulisse, par *Françoise Faucher* 8, 9, 16, 17

Cuisine . . . par *Germaine Gloutnez* 22, 23, 24

ARTICLES

Mademoiselle Populaire 4

Yvette Brind'Amour — douze ans au service de l'Art 10, 11, 12, 13, 14

Pour un plus grand épanouissement de sa personnalité 18, 19, 29

L'Electrolyse pour toutes, sans danger . . . 20, 21

L'Atelier d'un Posticheur 30, 31, 50, 51

Raoul-Jean Fouré, le roi de la sobre élégance 36, 37

ROMAN

« Docteur Martin » . . . . . par *Georges Guy* 32

NOUVELLE

« Concerto pour Flûte et Harpe » par *Dominique André* 40

DIVERTISSEMENTS

Mots croisés 50

Taillez-vous un coussin 26

Rédactrice en chef : **Francine Poirier**

Bureau de rédaction

Renée Pelletier-Rowan — Mode
Michelle Tisseyre — Rendez-vous avec . . .
Germaine Gloutnez — Cuisine
Suzanne M. Raymond — Dessins et illustrations
Françoise Faucher — Caroline, mon amie
Marie-Noëlle Stien — Chroniques féminines

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C. et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., (Canada)
Tél. : UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER, Président
CHARLES SAURIOL, Chef de la publicité
ODILON RIENDEAU, Chef du tirage

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada
1 an ..... $ 1.50
2 ans 2.50

Etats-Unis
1 an ..... $ 2.00
2 ans 3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Published monthly at 975 De Bullion St., Montreal, P. Q.
54th year, No 1
Second class postage paid at Saint Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

EDITORIAL

NOUS SERONS DES DISPENSATRICES DE PAIX

Nous avions six ou sept ans et les bonnes religieuses nous parlaient déjà de paix. Surtout à cette époque de l'année où leurs mains habiles dressaient des crèches aux quatre coins du couvent et épinglaient en lettres naïves et dorées dans tous les couloirs, ces quelques mots : « Paix sur la Terre . . . »

PAIX *est un mot qui impressionne même les tout petits. Ils n'y entendent rien, mais ils ont l'intuition de la profondeur de sa signification. Quand on leur explique qu'il veut dire « tranquillité », « douceur », « silence », ils contemplent avec encore plus de tendresse l'Enfant qui dort dans la pauvre mangeoire de la crèche. Les anges de plâtre leur semblent plus jolis, les Mages trop colorés prennent des tons pastels, les étoiles de carton brillent moins modestement.*

PAIX DANS LE MONDE. *Nous ne cesserons jamais de prier en ce sens. La menace des grands conflits disparue, (Dieu le veuille !), il restera toujours quelque coin de terre aussi petit soit-il qui aura besoin qu'on s'occupe de lui. Cette nouvelle révolte éteinte, une autre se rallumera sur notre trop vieille planète. Ainsi passera le temps, mais la soif de silence ne passera pas.*

PAIX AU PAYS. *Depuis des années en cette Province, nous vivons dans le confort et la chaude quiétude de la sécurité. Mais en ce moment, on parle d'instabilité économique, chômage et problèmes de toutes sortes. Les bouleversements que nous connaissons en sont d'ordre politique, social et même religieux. Le mot PAIX n'est pas totalement exclu de notre vocabulaire courant, mais il faudrait peu pour que s'engage la grande lutte pour une fausse liberté, une liberté de mauvais aloi. « Pour avoir la Paix, prépare la Guerre ». Sans rester tranquillement les deux pieds bien calés dans nos pantoufles, sachons combattre pour les bonnes causes en être civilisés et intelligents. Avec une soif de PAIX jamais assouvie.*

PAIX DANS LA SOCIETE. *Puisque nous sommes faits d'abord et avant tout pour vivre en société, résignons-nous, et acceptons-en les bons et mauvais côtés. Sourire à ses voisins et amis n'est pas toujours agréable. Leur rendre service, encore moins. Mais la Paix ne s'obtient pas sans une certaine violence intérieure et des retours continuels sur soi-même. En ce moment, nous échangeons des voeux un peu à tort et à travers. Il vaut mieux les formuler avec sincérité et en saisir toute la signification plutôt que de les prononcer du bout des lèvres, par habitude. Sinon, enfermons-nous entre quatre murs et abstenons-nous d'ouvrir la bouche. Il faut les dire avec, dans le coeur, un sincère désir de PAIX et de bonne entente.*

PAIX DANS LA FAMILLE. *Il est bien beau de parler de paix dans le monde, au pays ou dans la société, si les efforts ne se concentrent pas d'abord et avant tout au sein même de la famille. Nous pouvons être des DISPENSATRICES DE PAIX en y créant cette atmosphère de tranquille douceur, de sérénité et de joie. Réalisons que cette PAIX à laquelle tout le monde aspire, dépend d'abord de nous dont les qualités et les tendances naturelles appellent le calme et la tendresse. Que de grands événements de l'histoire ont été, par l'intervention de la femme, complètement changés et bouleversés. Sans aller jusque là, (notre rôle est plus modeste), nous pouvons changer la face des choses dans nos propres foyers et y écrire la petite histoire de la PAIX toute simple, sans déclaration préalable de guerre et sans traités souvent vides de sens . . .*

F. P.



J. M. Poirier

AVIS A NOS LECTRICES

Nous désirons aviser notre distinguée clientèle que notre magazine *La Revue* POPULAIRE, la revue de la « Canadienne », est éditée, dirigée et imprimée par une entreprise entièrement *canadienne-française* et que nous ne sommes en aucune façon liés avec des organisations en dehors de la province de Québec. Encourager les revues de « chez nous » c'est faire preuve de bon goût !

LA DIRECTION.



Ceci n'est pas l'outillage d'un amateur !

Vous avez sans doute été à même de constater la facilité avec laquelle les gens distribuent avis et conseils médicaux.

Vous-même, vous vous souvenez de cette époque où vous étiez si à plat? Nous serions prêts à parier qu'une de ces âmes bien intentionnées mais n'ayant aucune compétence pour le faire, vous a conseillé tel ou tel remède, sinon pour "soigner vos nerfs", du moins pour "vous remonter" ou pour vous "débarrasser de tous ces maux détestables".

A voir ainsi les gens dispenser conseils et avis, l'on serait porté à croire que la médecine pourrait bien n'être qu'une occupation d' "amateur".

Bien au contraire, rien ne saurait être plus imprudent que de porter soi-même un diagnostic et de se soigner soi-même.

Les médicaments, à l'exception des remèdes d'usage courant, ne présentent aucun danger qu'à condition qu'ils soient prescrits par le médecin de famille qui en connaît les propriétés.

Toute personne dont l'état de santé nécessite l'emploi de médicaments—autres que les médicaments ordinaires couramment employés—doit également recourir aux conseils d'un médecin.

Par exemple, une simple purgation peut causer un tort considérable à la santé si on l'a prise pour un "mal de ventre" ordinaire, alors que ce "mal de ventre" est en vérité une crise d'appendicite insoupçonnée.

Les remèdes non prescrits et distribués sous forme de capsules, liquides, cachets, voire même gomme à mâcher, soi-disant "médicamentés" et destinés à maîtriser l'embonpoint, sont une source de dépense et peut-être même un danger constant pour ceux qui en font usage.

Même si ces produits sont la plupart du temps "garantis" disons, pour réduire l'embonpoint rapidement et facilement, ne vous laissez pas prendre à ces promesses fallacieuses. Laissez au médecin le soin de décider si vous avez besoin d'un remède quelconque—et de vous prescrire lui-même un régime—pour maîtriser votre poids.

Et surtout, n'employez jamais les restes d'un remède qui vous aurait déjà été prescrit. Même si vos symptômes actuels sont les mêmes que ceux du mal d'autrefois, peut-être souffrez-vous d'un mal tout à fait différent et nécessitant un remède également différent.

Quand il s'agit de remèdes, quand il s'agit de diagnostics ou de traitements, vous ne devez faire qu'une chose—consultez votre médecin et lui seul.

Metropolitan Life
INSURANCE COMPANY
UNE COMPAGNIE À FORME MUTUELLE
DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA: OTTAWA

Mademoiselle Populaire,

– Ses idées, ses trouvailles –

Mademoiselle Populaire . . .

A *DECIDE d'être prudente en se promenant le long des comptoirs des magasins ces prochaines semaines. Elle ne se laissera pas follement tenter par les ventes de janvier . . . Il y a de « bonnes aubaines », c'est vrai ; mais on peut être facilement dupe de la publicité et des « ventes sensationnelles, formidables ». Il faut savoir discerner et pour nous aider, il y a les étiquettes. Prenons la peine de les lire pour nous renseigner et faire un choix judicieux.*

A *EXPERIMENTE deux produits de date assez récente sur nos marchés : le Shampoo Master automatique Bissell et le nécessaire Bissell pour meubles rembourrés. Ils se sont avérés tous deux d'excellente qualité et particulièrement utiles après toutes les réceptions du temps des fêtes. Mlle Populaire a spécialement aimé le shampoing pour tapis . . . avec l'applicateur automatique ; il est facile à employer, ne salie pas les mains et est économique. En séchant, les fibres du tapis conservent leur fini naturel : les tapis de laine ne feutrent pas. Il n'y a qu'une seule tache qui ait résisté au shampoing . . . c'est une tache de vin rouge, mais ce genre de tache est en principe très difficile à faire partir . . . la plupart du temps, il n'y a que les nettoyeurs professionnels qui y réussissent.*

A *RECU en cadeau à Noël un sac à main en veau noir, une importation française. Rien d'extraordinaire à cela ! D'accord . . . mais dans le sac il y avait une enveloppe en plastic transparent qui s'adapte parfaitement au sac à main et le protège contre la neige fondante ou la pluie. Très ingénieux, qu'en pensez-vous ?*

A *DECOUVERT un nouveau truc pour réussir elle-même ses « guiches » comme chez le coiffeur. Certains cheveux rebelles ont de la difficulté à s'accommoder de la mode nouvelle des accroche-coeurs et il faut recommencer souvent. Essayez ce moyen : placez vos cheveux bien mouillés tel que vous les voulez. Pour les maintenir en place, utilisez une bande de papier gommé (scotch tape) ; lorsque vos cheveux seront secs, enlevez le papier gommé délicatement et vos « guiches » auront un aspect vraiment professionnel.*

A *SORTI de son classeur, à votre intention, deux recettes de sauce, une au rhum, l'autre au Southern Comfort. Le but : vous fournir des idées pour « passer » les restes de votre gâteau aux fruits que personne de votre famille ne veut voir sur la table tellement chacun en a mangé pendant la période des fêtes. Servi de cette façon, aucun convive ne protestera, croyez-moi. Placez sur chaque assiette une tranche de gâteau recouverte d'une boule de crème glacée à la vanille. Nappez le tout de sauce chaude, l'une ou l'autre, à votre goût et selon ce que vous avez dans votre cabinet à boissons. — Sauce au rhum : mélanger dans une casserole : 1½ tasse de cassonade, 2 c. à table de fécule de maïs, 1 pincée de sel, 1 tasse d'eau chaude, ½ tasse de rhum, 2 c. à thé de râpure d'orange. Faire cuire jusqu'à crémeux en brassant. Ajouter 2 c. à table de beurre. — Sauce au Southern Comfort : 2 tasses de cassonade, 1 tasse d'eau bouillante, 1 c. à thé de fécule de maïs délayée dans un peu d'eau. Faire bouillir 5 minutes. Ajouter du Southern Comfort au goût, environ ¼ à ½ tasse. Retirer du feu et ajouter 2 c. à table de beurre.*

Maintenant — pour la première fois — LE CLUB DE DISQUES COLUMBIA offre aux nouveaux membres

Des disques à succès de Columbia et plusieurs autres enregistrements réputés

UN CHOIX DE 5

de ces microsillons haute-fidélité d'une valeur de $4.20, $4.98 et $5.98

POUR SEULEMENT **$1.97**

VALEUR AU DETAIL jusqu'à $25.90

Si vous vous inscrivez maintenant membre du club et consentez à acheter aussi peu que 5 disques parmi les 200 qu'on offrira au cours des prochains 12 mois



65. Enregistrement complet. "Absolument formidable" — Ed Sullivan



347. "La plus brillante interprétation que j'ai encore jamais entendue" — HIFi



339. "Un des plus drôles de nos comiques modernes"—HiFi Rev.



379. Le plus grand interprète de France présentement en vedette



341. Aussi: Cross Over the Bridge, Doggie in the Window, etc.



22. Aussi: Blessed Are They That Mourn, Come Ye Saints, etc.



18. Aussi: Billy the Kid, In the Valley, Strawberry Roan, etc.



20. Aussi: Tony Bennett — Smile ; Vic Damone — Gigi, etc.



4. Un nouvel enregistrement de ces 2 airs toujours populaires de Gershwin



84. Choix de 12 airs merveilleux par les plus grands artistes de Paris



351. Enregistrements mélodiques. "Exécution étincelante" — Billboard



80. 11 airs entraînants. Thank Heaven for Little Girls, Gigi, etc.



59. Cette brillante peinture musicale est un classique américain



385. Le Sam'di Soir Paris, Les Voyous, Le Piano du Pauvre, etc.



19. "Une exécution persuasive, voluptueuse" — Listen



336. Aussi: Great Pretender, Magic Touch, Enchanted, etc.



348. "Une expérience mémorable" — American Record Guide



11. Aussi: Donkey Serenade, Don't Blame Me, etc.



81. Ballades spirituelles chantées par le choeur de l'Université Libre de Bruxelles



352. Brailowsky est "un poète du piano" — New York Times



374. Vous trouverez "sa voix Impressionnante"—Wash. Post



338. Aussi : Embraceable You, 'S Wonderful, etc.



380. Folklore canadien; J'ai Du Bon Tabac, Alouette, etc.



54. "...la tonalité est un ruissellement de pierreries" — HiFi



85. Un véritable régal pour les amateurs de chansons françaises



10. Rain in Spain, I Could Have Danced all Night, etc.



337. Aussi: Song From Moulin Rouge, Ebb Tide, etc.



44. "Magnifique exécution et reproduction soignée" — High Fidelity



384. En Avril à Paris, On Ne Sait Jamais, Verras, etc.



346. "D'une intensité incandescente, vivace et brillante" — High Fidelity
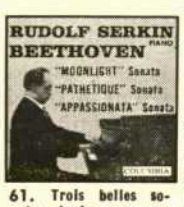


343. Just In Time, My Funny Valentine, 8 numéros en tout.



45. Tales from the Vienna Woods, Blue Danube, 8 autres



53. My Funny Valentine, Smoke Gets In Your Eyes, 10 autres



61. Trois belles sonates jouées avec un art consommé



83. Une collection de chansons gaies et spirituelles par deux comédiens



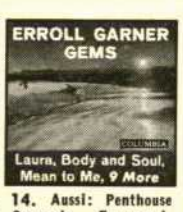
381. Ne Me Quitte Pas, La Dame Patronnesse, etc.



353. "Une magie pour le mélomane"—N. Y. Journal-Amer.



57. La comédie musicale merveilleuse de Rodgers & Hammerstein



14. Aussi: Penthouse Serenade, Frenesi, Easy to Love, etc.



383. La Musique des Equipages de la Flotte, Paris



31. "Répertoire mystérieux" — Christian Science Monitor



349. "Entremont, doué pour la musique romantique"--McCall's



342. Let's Put Out the Lights, It's Been a Long Long Time, etc.



30. Solitude, Where or When, Dancing in the Dark, 6 autres

CHAQUE MOIS LES MEMBRES ONT UN VASTE CHOIX DE DISQUES DANS TOUS LES DOMAINES DE LA MUSIQUE !

Oui, vous pouvez obtenir n'importe LEQUEL de ces 5 microsillons haute-fidélité 12" illustrés ici — valeur au détail jusqu'à $25.00 — TOUS les 5 pour seulement $1.97 comme nouveau membre au Club de Disques Columbia !

Et quelle merveilleuse variété... 48 disques en tout — de Columbia ET plusieurs autres marques réputées ! Bien vrai — vous n'avez non seulement un choix d'albums avec les artistes les plus réputés de Columbia — mais aussi des albums des plus populaires vedettes d'enregistrement de plusieurs autres compagnies. De plus, la sélection illustrée ici caractérise la grande variété des interprétations enregistrées offerte à tous les membres chaque mois.

POUR RECEVOIR VOS 5 DISQUES POUR SEULEMENT $1.97 — Complétez et postez le coupon maintenant. Indiquez bien dans laquelle des quatre divisions musicales du club vous désirez vous inscrire.

PRECISIONS AU SUJET DU CLUB : Chaque mois le personnel d'experts en musique du club choisit les enregistrements les plus remarquables pour toutes les quatre divisions. Ces disques sont décrits en entier dans le magazine du club que vous recevez gratuitement chaque mois.

Votre seule obligation comme membre est d'acheter cinq disques parmi plus de 200 disques microsillons haute-fidélité qu'on offrira au cours des prohains 12 mois. Vous pouvez cesser n'importe quand après.

BONIS REGULIERS DE DISQUES GRATUITS. Si vous désirez continuer votre abonnement après l'achat de cinq disques, vous recevrez GRATUITEMENT — un disque-boni de votre choix pour chaque deux disques que vous achèterez — un dividende de 50% !

Les disques que vous désirez vous sont envoyés et vous sont chargés au prix régulier de $4.20 (Classique $4.98 ; quelques-uns de ces enregistrements légèrement plus élevés), plus frais minimes d'expédition et de manutention.

PLUS DE 120,000 FAMILLES PROFITENT DES ENREGISTREMENTS DE **COLUMBIA RECORD CLUB, 1111 Leslie St., Don Mills, Ont.**



23. Enregistrement complet "...pratiquement parfait" — New Yorker



350. "Une audition des plus mouvementées" — High Fidelity



82. 13 airs parisiens: Can-Can, Parlez-Moi d'Amour, etc.



13. "Gaie, joyeuse... comédie vraiment insurpassable" — L. A. Examiner

N'envoyez pas d'argent

Postez ce coupon afin de recevoir vos 5 disques pour $1.97

COLUMBIA RECORD CLUB, Dept. 781
1111 Leslie St., Don Mills, Ontario

J'accepte votre offre spéciale et j'ai encerclé à droite les numéros des cinq disques que je désire recevoir pour $1.97 plus un petit montant pour frais de poste et manutention. Inscrivez-moi dans la division du Club : .....

(Cochez une case seulement)

☐ Classique ☐ Musique de danse et d'ambiance ☐ Jazz
☐ Broadway, films, télévision et comédies musicales

Je consens à acheter cinq disques parmi les 200 et plus qui me seront offerts durant les 12 prochains mois, au prix de liste régulier, plus un léger supplément pour frais postaux. Par la suite, je n'aurai qu'à acheter 4 disques par année pour maintenir mon éligibilité. Je pourrai discontinuer n'importe quand après l'achat de seulement 5 disques — mais si je continue, je recevrai un disque-boni de mon choix gratuitement pour chaque deux sélections additionnelles que j'achèterai.

Nom .....
(en lettres moulées)
Adresse .....
Ville ..... Zone ..... Prov. .....

Si vous désirez adhérer au club par l'intermédiaire d'un disquaire Columbia ou Epic autorisé à recevoir les inscriptions, veuillez fournir les renseignements suivants :

Nom du Disquaire .....
Adresse du Disquaire ..... 29 C

ENCERCLEZ 5 NUMEROS

4	30	80	341	353
10	31	81	342	374
11	44	82	343	379
13	45	83	346	380
14	53	84	347	381
18	54	85	348	383
19	57	336	349	384
20	59	337	350	385
22	61	338	351	
23	65	339	352	

55-KC(F)

Madame, vous avez rendez-vous avec

Michelle Tisseyre

Montréal a reçu au cours des derniers mois, la visite de personnalités de marque dans plusieurs domaines.

Dans celui de la littérature, par exemple, l'éditeur Robert Laffont faisait le voyage de Paris, dans le but d'assister à l'attribution du Prix du Cercle du Livre de France — gagné cette fois, nous le savons, par le roman de Claude Jasmin, *La Corde au Cou*.

J'ai eu l'occasion de beaucoup voir Monsieur Laffont, et de lui poser une foule de questions sur son métier — qu'il adore. J'ai pu constater une fois de plus combien, chez nous, malgré toutes les idées que bien souvent ils se font, nos écrivains étaient privilégiés dans leurs rapports avec les éditeurs. Prenons mon mari, comme cas type, les autres n'étant guère différents, j'imagine. Je ne l'ai jamais vu renvoyer un manuscrit sans l'avoir lu attentivement, lui-même, et en entier, et sans avoir épuisé toutes les possibilités de repêchage, dans le cas d'une oeuvre mauvaise, mais *dans laquelle il y a quand même du bon*. Lorsqu'il voit la moindre lueur d'espoir pour un manuscrit, ce n'est pas un quelconque assistant, aussi doué soit-il, qui se charge d'en discuter avec l'auteur. C'est mon mari lui-même, c'est-à-dire l'éditeur, qui fait venir l'auteur à son bureau, lui signale les faiblesses de son oeuvre, l'invite à retravailler tel ou tel passage, parfois à reconstruire entièrement son roman. Ce à quoi je veux en venir, c'est qu'ici toujours, l'auteur a un contact direct, personnel avec son éditeur. Il ne peut y avoir maldonne ou malentendu entre les deux.

Que se passe-t-il en France ? J'ai demandé à Robert Laffont, — l'un des plus dynamiques jeunes éditeurs français actuels — combien de manuscrits il recevait, en moyenne, par semaine.

— Une cinquantaine, m'a-t-il répondu.

— Et combien arrivez-vous à en lire ?

— Sept ou huit, au maximum, m'a-t-il avoué.

— Qu'advient-il des autres ?

— Mes lecteurs s'en chargent.

Je ne peux m'empêcher de me demander s'il ne se produit pas des rejets malencontreux.

— Bien sûr, me répond Monsieur Laffont. Ainsi, mon lecteur préféré m'a écrit en marge du premier livre de Laurence Durell, « qu'il lui était tombé des mains d'ennui ! Par contre, il m'est déjà arrivé, a-t-il poursuivi, d'avoir en mains des manuscrits qui avaient été refusés par des lecteurs d'autres maisons... Cesbron, par exemple ! Evidemment, l'idéal serait d'arriver à lire tout soi-même. Mais cela n'est plus possible. Aujourd'hui un éditeur a trop à faire.

— Que se passe-t-il lorsqu'un manuscrit est accepté, mais a besoin d'être retravaillé ? En somme qui se charge de guider l'auteur, vous-même ?

— Hélas non, me répond encore une fois le sympathique éditeur parisien, je n'en ai pas le temps. Nous avons des spécialistes qui y voient. Les auteurs canadiens se rendent-ils compte de leur chance ?

L'attribution du Prix du Cercle du Livre de France à Claude Jasmin prouve une fois de plus, combien, s'il est important d'écrire une langue châtiée, il l'est plus encore d'avoir un style, une personnalité, et de l'imagination. Certains membres du jury ont reproché au jeune auteur la structure peu concise de ses phrases, son manque de rigueur dans la construction de son oeuvre. Les autres, — et finalement, tous sauf un votant se sont ralliés à eux, — furent séduits par l'originalité du style et de la forme.

Robert Laffont pour sa part a tout de suite compris que Claude Jasmin « voyait cinéma » lorsqu'il écrit un roman, ce que l'auteur devait me confirmer lui-même par la suite. Son style est parfaitement adapté à sa pensée, et la vision qu'il nous donne du monde et de ses personnages est totalement personnelle. Le style non-conformiste devient alors une qualité.

* * *

Dans la mode, nous avons pu rencontrer deux grands couturiers, l'un de Paris, l'autre de Rome, qui tous deux lançaient dans la métropole leur collection « Boutique ».

— Jole Veneziani, est une aristocrate milanaise, à qui un tempérament audacieux, et des créations d'une étonnante jeunesse ont apporté la célébrité.

Très simple, très sympathique, — physiquement et par sa manière d'être, elle me rappelle la délicieuse romancière Magali, — elle vous répond, lorsque vous lui posez la question, que sa collection, cette saison encore, est basée sur la chemise, « parce que celle-ci est beaucoup plus excitante ».

« La robe moulante », a-t-elle déclaré, « fait vieux jeu aujourd'hui. La chemise, bien construite, qui souligne la poitrine et laisse deviner la taille (et ne vous y trompez pas, la chemise n'est pas facile du tout à réussir !) est beaucoup plus caractéristique de la femme de 1961. Elle a plus de race aussi, plus de branche. »

Veneziani a une grande qualité, outre son goût admirable : elle crée pour la femme d'aujourd'hui, la femme qui doit se recroqueviller dans une voiture naine, qui court du matin au soir, parce qu'elle travaille. « L'imagination sans brides, c'était bon autrefois », dit très justement Madame Veneziani. « Aujourd'hui, il faut que les modèles des couturiers puissent se porter ! »

Pierre Balmain, pour sa part, est connu, depuis plusieurs années déjà, comme « le couturier de la parisienne ». Cette femme, élégante entre toutes, l'a choisi pour sa simplicité et son goût infaillible. Peut-être lui-même, en artiste sensible et intelligent, s'est-il toujours laissé un peu guider par les réactions de ses clientes parisiennes. C'est en tout cas un mariage heureux que celui de Balmain et de son aristocratique clientèle.

Comment ce couturier, tout en suivant les tendances de la mode, reste-t-il toujours lui-même ? Pourquoi reconnaît-on immanquablement « un Balmain », qu'il s'agisse d'une simple petite robe de jersey ou de crêpe noir, ou du tailleur en apparence, pour les non-initiés, le plus ordinaire ? C'est qu'il a, je crois, beaucoup d'admiration pour le corps féminin, et que, quelle que soit la rage du moment chez ses confrères, lui le mettra toujours en valeur avant toute autre considération. C'est ainsi que si Balmain, il y a deux ou trois ans déjà, a décintré les vestes de ses tailleurs, et légèrement relâché le moulant de ses corsages, il n'a jamais présenté dans ses collections de robes « sac ». Sa ligne tube a été et demeure plutôt une ligne « gant » qui laisse deviner les formes. Comme la parisienne elle aussi déteste le manque de mesure, ils sont faits pour s'entendre, elles et lui.

Au cours de son bref séjour à Montréal, Pierre Balmain est devenu la coqueluche des montréalaises, non seulement à cause de la ravissante collection couture et prêt-à-porter qu'il leur a présentée, mais pour ses talents de commentateur. Il est d'une originalité peu commune dans sa façon de présenter ses créations, et d'un humour délicieux.

* * *

A Montréal, le doyen des couturiers, et l'on peut dire, je crois, le pionnier de la couture au Canada français, Raoul-Jean Fouré, vient de célébrer trente années de couture.

Cet anniversaire est marqué par lui, et son associé des récentes années, Jacques de Montjoye, avec énormément de brio.

Tout d'abord, ses collections sont maintenant présentées dans sa nouvelle maison de la rue McGregor, une ancienne écurie qui a été entièrement refaite, aménagée et décorée avec beaucoup de goût par le décorateur Gérard Gauthier. Des murs tout blancs, des meubles anciens aux reflets de nacre et d'or, du velours parme, une charmante cheminée, de grandes fenêtres voilées de mousseline,



Claude Jasmin: le sourire du vainqueur

Madame Joan Corbeil







Madame Jole Veneziani



1930 Raoul-Jean Fouré 1961

c'est dans ce décor somptueux où règne une incomparable atmosphère d'intimité, que l'on est accueilli lorsque l'on assiste à la collection de Raoul-Jean Fouré. Un oasis de calme et de beauté au sein même de la bruyante métropole.

Ce trentième anniversaire a été magnifiquement célébré par la dernière collection. A la maison de couture proprement dite est venue s'ajouter une importante section fourrure. Les modèles fourrure de Raoul-Jean Fouré et Jacques de Montjoye ont beaucoup d'originalité, dont celle peu négligeable, d'être à la portée de toutes. S'il y a en effet de somptueux visons, du chinchilla, des zibelines, il y a aussi de petits manteaux en flancs de rat musqué ou autre fourrure peu coûteuse, dont le prix n'atteint pas $300.00.

Une autre innovation marque les 30 ans de couture de Raoul-Jean Fouré : l'addition d'une section masculine où l'on trouve des vestes d'auto et des gilets en fourrure ou autres matières, ainsi que de très beaux colifichets.

La réussite, lorsqu'elle s'étend sur autant d'années, et lorsqu'elle se maintient de cette façon, ne peut être due au hasard. Raoul-Jean Fouré a toujours été reconnu pour la perfection de son travail et la qualité de son atelier, autant que pour un classicisme qui s'alimente aux sources de la vie présente. Il y a quelques années, le rêve de toutes les jeunes filles de la société était d'avoir une robe de débuts, puis une robe de mariée portant la griffe de Raoul-Jean Fouré. Plusieurs d'entre elles ont gardé ces robes, et des photos existent, comme celle que nous vous montrons, — qui démontrent l'élégante simplicité de ces créations. Cette robe du soir, d'une admirable fluidité, que portait Mademoiselle Corinne de Boucherville — aujourd'hui Madame Jean Désy — il y a trente ans ne pourrait-on presque pas dire qu'elle est d'aujourd'hui ? Si Raoul-Jean Fouré a maintenant des confrères de plus en plus nombreux, qui en toute amitié lui font concurrence, il ne peut que s'en réjouir, car sans sa présence, peut-être aurions-nous été obligés d'attendre beaucoup plus longtemps pour que se crée à Montréal une clientèle de haute couture.

A Raoul-Jean Fouré, toutes nos félicitations, et nos meilleurs voeux.

[*Lire la suite page* 16]

Monsieur Pierre Balmain



CAROLINE EN COULISSE

« On commence dans cinq minutes... » crie la voix tonitruante du régisseur, qui, là-haut, sur la scène, finit de disposer les derniers accessoires.

— « Oh, mon Dieu, pas déjà... » lui répond la voix affolée de la jeune première qui n'en finit pas d'allonger un cil ou de dompter une mèche rebelle.

Et, pendant quelques secondes, à cause de cette voix qui, là-bas, vient de les rappeler à l'ordre, les comédiens se sont tus. Oh ! pas pour longtemps. Très vite on recommence à s'interpeller d'une loge à l'autre, on se raconte des histoires, on fait de l'esprit (du meilleur et du pire), on rappelle des souvenirs, on rit, on rit même si fort, que Caroline, qui se fait toute petite dans le fouillis de robes, de chaussures et de pots de crème qui encombre ma loge, me regarde horrifiée d'un air de dire : « Mais, ils sont fous... Vous êtes tous fous... »

Oui, tu as peut-être raison, Caroline, nous sommes sans doute un peu fous, mais cette douce folie est faite de tant de choses : du plaisir de se retrouver entre camarades, car il existe une merveilleuse camaraderie au théâtre ; du besoin d'oublier cette peur sourde, profonde, lancinante qu'on appelle le trac, et qui vous prend tout à coup aux entrailles comme une mauvaise bête qu'on chasse, et qui revient inlassablement... Une mauvaise bête, certes, devant laquelle on a envie de fuir, loin de tout et surtout de soi-même, et qui, en même temps, est devenue si familière qu'on s'inquiète de ne plus la trouver présente au moment d'entrer en scène.

Tu m'as dit un jour que tu voulais devenir comédienne, et un grand nombre de petites Caroline m'ont écrit la même chose.

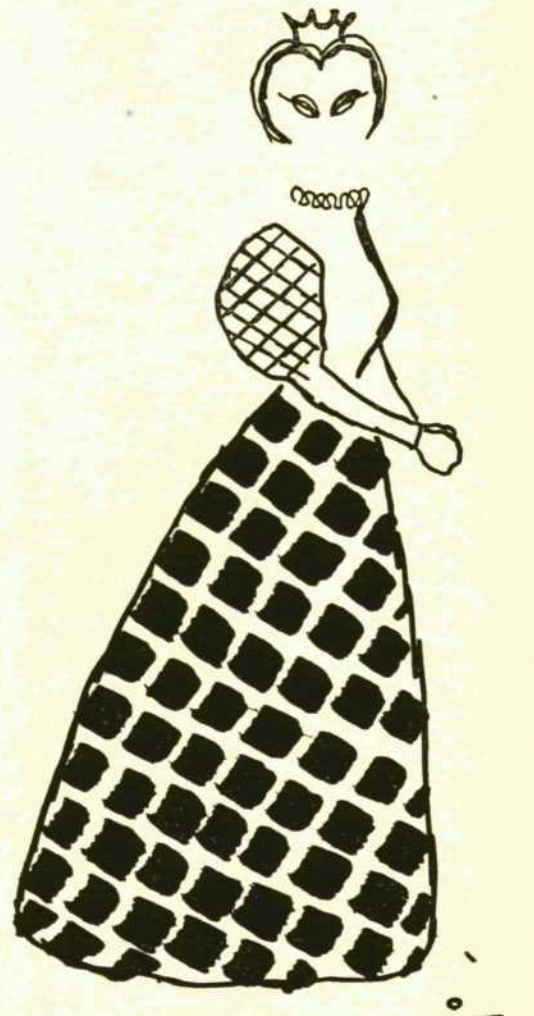
Alors, si tu le veux, Caroline, aujourd'hui que nous sommes ensemble dans cette loge, à deux pas de la scène, je vais essayer de te « raconter » le théâtre.

Et d'abord, pourquoi veux-tu être comédienne ?

Pour mener une vie facile, aller de fête en fête, rouler carosse et habiter des châteaux... en Espagne ? Etre adulée, comblée, choyée par une foule d'admirateurs ? Etre la reine d'un univers de contes de fées où tout serait organisé pour ton seul bon plaisir ?

Si c'est là ton unique but, alors ne fais pas de théâtre, Caroline, tu serais déçue. La vie d'une comédienne ne ressemble en rien à l'image que tu t'en fais et qui n'est autre que celle que t'en donnent tous les journaux dits « de théâtre » ou « de cinéma ». Les vedettes, hommes ou femmes, n'intéressent le public et surtout les petites filles de ton âge, que dans la mesure où elles représentent une réussite parfaite : beauté, bonheur, succès. On choisit des poses, on règle







HAMLET

des éclairages, on efface des rides, on dissimule des petites imperfections... attention le photographe est prêt, un beau sourire, un grand, un énorme sourire... et plus tard, Caroline, tu rêveras d'un bonheur semblable, devant la photo truquée de ta vedette préférée.

Tu es triste, Caroline, je te déçois ?

Non, rassure-toi, la réalité est, dans le fond, beaucoup plus attachante, beaucoup plus belle que cette image de pacotille qui te fais rêver. Derrière elle, se cache toute une vie de labeur acharné, de foi inébranlable, d'élan vers le beau, le vrai, le bien.

Pourquoi fait-on du théâtre ?

J'ai posé la question à plusieurs camarades... autant de comédiens, autant de réponses. Parce que, depuis la plus tendre enfance on sent en soi ce « feu sacré » qui nous poussait à monter des spectacles, à se déguiser, à déclamer, à prendre des airs qui faisaient rire les petits voisins... parce qu'on a envie de sortir de son milieu, de soi-même, de vivre d'autres vies que la sienne... des vies passionnées, passionnantes dans lesquelles on va loin dans la douleur comme dans la joie... parce qu'on possède en soi un immense désir de créer du beau, du rêve, du « mieux que vrai », d'être celui ou celle qui pendant quelques heures détient le pouvoir suprême de faire rire ou pleurer, d'apporter l'oubli, la consolation, la paix, l'Amour (ne souris pas, Caroline, beaucoup de comédiens entrent dans ce métier comme on entre en religion, et tu les étonnerais bien, ceux-là, si tu leur parlais de richesse et de gloire).

Oui, pourquoi fait-on du théâtre ?

Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres encore, et surtout parce qu'il n'y a rien au monde qu'on pourrait faire avec plus de plaisir.

Du plaisir ? oui, parlons-en.

Dès qu'on a lâché le mot : « je voudrais être comédienne », c'est alors que les ennuis commencent : la famille est en révolution.

Le père s'indigne :

« Ma fille... comédienne... jamais. »

La mère se désole :

« Ma pauvre petite, qu'est-ce que tu vas devenir ... ? »

Les grands-parents, les oncles, les tantes, toute la parenté est aux abois.

Vous les aviez pourtant tous entendus, un jour ou l'autre, s'extasier sur le jeu de tel comédien à la télévision, porter aux nues tel autre qu'ils avaient vu au théâtre, revenir à la maison tout fébriles parce que, dans un grand magasin, ils avaient eu la chance de côtoyer leur vedette préférée.

Ils en parlaient ; les plus jeunes en rêvaient ; ils aimaient donc les comédiens... Alors pourquoi, tout à coup, cette coalition contre vous ?

Parce qu'ils ont peur.

Oh, bien sûr, à notre époque, les comédiens ne sont plus ces chiens galeux, à qui l'Eglise refusait une sépulture en terre chrétienne ; mais, si certains préjugés sont tombés, d'autres, beaucoup d'autres subsistent.

On raconte tant de choses au sujet des comédiens, et on écrit surtout tant de choses à leur sujet : il ne se passe pas de jour sans que les journaux annoncent en gros titres : scandale, divorce, tentative de suicide, dépression nerveuse...

Mais, pour quelques-uns qui mènent une vie tapageuse — toujours les mêmes remarquez-le bien, et une vie d'autant plus tapageuse que toutes les horribles commères des journaux à scandales sont à l'affût de leurs moindres faits et gestes et ajoutent encore au tapage... pour ces quelques comédiens-là, combien vivent le plus simplement du monde... ?

Mais, de ceux-là, bien sûr, on ne parle pas. Imaginez-vous un journal assez stupide pour afficher en gros titres : « Après une journée épuisante passée en répétitions pour la TV, en enregistrement pour la radio, le tout couronné d'une représentation au Théâtre X, Mademoiselle Caroline Dupont est rentrée sagement chez elle, à onze heures trente, et a dormi, dans son lit, du sommeil du juste et de l'innocent ».

Mais que cette même Caroline Dupont, épuisée, pique une crise de nerfs en sortant de scène, et toute la ville en parle.

Que peut-on y faire ?

Pas grand'chose.

Les comédiens, par nécessité, vivent au grand jour, face au public. C'est la rançon de la gloire. Essayons de vivre le mieux possible ; nous finirons peut-être par décourager les mauvaises langues.

De toutes façons, Caroline, rassure-toi, tu ne pénètreras pas dans un lieu de perdition en deve-

[Lire la suite page 16]



JESSICA



CHIMÈNE



BOUSILLE



Chers publics,

Après 12 ans d'efforts qui furent parfois assez pénibles, la Compagnie du Rideau Vert réalise enfin son plus beau rêve : elle s'installe dans ses meubles, et dans une salle élégante, généreusement rénovée par son sympathique propriétaire, Monsieur Charles-Oscar Auclair que nous ne remercierons jamais assez pour la confiance qu'il nous a accordée et dont nous essaierons de nous rendre dignes.

Cette salle est celle du théâtre Stella dont nous savons que vous avez gardé le meilleur souvenir, même après un quart de siècle, et dont les murs gardent encore la vibration des applaudissements que vous avez prodigués à l'excellente troupe Barry-Duquesne qui en fut la fondatrice.

C'est pour nous une chance exceptionnelle, nous le savons bien. Aussi, à tous ces excellents et vaillants comédiens de la première heure qui ont su, par leur travail, donner au théâtre Stella une réputation d'excellente artistique et de conscience professionnelle, dont nous ne pouvons que bénéficier aujourd'hui, à tous ces bons camarades qui sont encore nos amis nous adressons un remerciement ému pour nous avoir facilité la relève, et un souvenir ému à ceux d'entre eux qui, hélas ! sont disparus.

Sacha Guitry, dans ses réflexions sur le théâtre, a écrit : On peut peindre, composer, sculpter, pour son seul plaisir, et chez soi. Mais on ne peut pas faire du théâtre. Ce métier-là doit se faire en public. Ce qui revient à dire que le public a son rôle à jouer dans une représentation théâtrale. Ce n'est pas sans signification que les comédiens, quand ils sortent de scène, disent presque toujours : le public est bon, ou il est mauvais, ce soir. C'est à dire il a bien ou mal joué son rôle. Pour nous, nous essaierons de jouer le nôtre le mieux possible.

Sur cette assurance formelle, permettez moi de me dire, en toute simplicité : votre toute dévouée... dévouée à votre plaisir,

Yvette Brind'Amour
directrice-fondatrice du Rideau Vert

YVETTE BRIND'AMOUR DOUZE ANS AU SERVICE DE L'ART

un reportage de **RENÉE P. ROWAN**

photos : **STAN JOLICOEUR**
MARCEL LAFONTAINE
et
LAUSANNE

« Je te jure que ce n'est pas drôle d'être directeur de théâtre . . . quelle plaie » . . . de se lamenter Michel, un des personnages de la pièce « *Adorable Julia* » que le Rideau Vert présentait en octobre dernier pour l'inauguration du nouveau *Stella*, rajeuni, rénové.

Est-ce vraiment une telle plaie que d'être directeur de théâtre ou n'est-ce qu'un poste de tout repos où l'on ne fait que récolter de gros sous, comme beaucoup l'imagine ?

Voyons ce qu'en pense la fondatrice du Rideau Vert, madame Yvette Brind'Amour qui, depuis douze ans, dirige les destinées de la troupe.

CHANGEMENT DE THEATRE . . . CHANGEMENT DE PROGRAMME

Allons à la rencontre du nouveau *Stella*. Sa façade, en marbre d'Italie, très clair, est d'allure moderne. Les plus nostalgiques auront été déçus de ce changement, surtout ceux qui espéraient retrouver « leur » cher vieux *Stella* d'il y a trente ans. Mais pour les rasséréner voici une amélioration : on se rappelle qu'autrefois il n'y avait pas de foyer ; maintenant il y en a un, grand comme un mouchoir de poche, tout à fait agréable avec ses murs vert eau et ses boiseries en chêne, où l'on pourra, tout en se tassant un peu les coudes, griller une cigarette pendant l'entr'acte. Je dépose mon manteau au vestiaire qui est gratuit tout comme le programme d'ailleurs.

J'entre . . . vous me suivez, mais chut ! il y a répétition . . .

Olympe — Eh ! bien je te l'ai dit : je suis enceinte de deux mois et demi. J'ai vu cet après-midi Moiturier qui a été formel. J'étais tellement effondrée que j'ai bondi chez Parocel et Parocel a été aussi catégorique.

Jacquet — Deux mois et demi . . . Ça remonte à quand ?

Olympe — Oh ! C'est facile. J'ai vite trouvé. Ça remonte à la réception des ministres belges, au dîner chez le Président du Conseil.

Jacquet — Tu me dis ça comme si nous avions fait un enfant à table !

Olympe — Tu es bête !

Jacquet — C'est vrai ! »

Olivette Thibault et André Fouché, en l'occurrence M. et Mme Jacquet, sont là sur le plateau : ils répètent un acte de la prochaine pièce : « *Lorsque l'enfant paraît* », qui débutera le 15 janvier. Guy Baulne surveille la mise en scène. Vivante et drôle, très humaine, cette pièce d'André Roussin est remplie de situations caucasses, de répliques qui font rire, d'amour bien entendu. Selon la tradition que veut maintenir le nouveau *Stella*, il s'agit cette fois encore de bon théâtre de boulevard, mais je ne vous en dis pas plus long . . . vous verrez !

En attendant l'arrivée de Mme Brind'Amour, je regarde tout autour : comme il a bel allure ce *Stella* rénové et comme on est loin de la pauvre petite salle du temps des Barry-Duquesne !

Tout est moderne, net de lignes, d'un luxe tranquille. On y trouve une atmosphère tout à fait française suggérée autant par l'exiguïté (400 sièges) qui nous rappelle les petits théâtres de Paris, que par les couleurs : les fauteuils sont bleus, le tapis et les rideaux rouges, les murs blancs. Le plateau est resté le même, tout petit, il est vrai, mais suffisamment grand pour que cela ne nuise ni au jeu ni à l'évolution des comédiens. Il est en outre pourvu des plus grandes facilités techniques qu'on puisse exiger : installation de la scène, équipement et électricité, système sonore, tout a été confié à des experts.

"La Reine Morte"





"Dona Rosita"

"Sonnez les Matines"





La seule chose qui nous ramène aux années 1930-35, est le rideau d'amiante peint par Robert La Palme, un hommage de la brasserie *Molson* aux comédiens d'autrefois. Le caricaturiste y a stylisé la tête des vedettes du *Stella* de l'époque, celle d'Antoinette et Germaine Giroux, Jeanne Demons et Mimi D'Estée, Henri Deyglun, Fred Barry, Albert Duquesne et tous ces autres dont j'oublie les noms.

Voici justement madame Brind'Amour qui me fait signe. Elle me conduit dans sa loge, où tout est élégant, confortable, sans rien de tapageur.

Qu'est-ce qu'une directrice de théâtre ?

Nous en venons tout de suite au but de ma visite. *Quelles sont les fonctions d'une directrice de théâtre ?* Est-ce un poste vraiment si assommant ou s'agit-il d'une situation où l'on fait très vite beaucoup d'argent ?

— Ni l'un, ni l'autre, me répond en riant Yvette Brind'Amour. Etre directrice de théâtre consiste à tout faire, à avoir l'oeil à tout, oui ; mais pour ce métier comme pour les autres, lorsque le coeur y est, tout est différent.

Depuis le moment où M. Charles-Oscar Auclair, le propriétaire du *Stella* a décidé de ressusciter son théâtre à l'intention de la troupe du Rideau Vert, Yvette Brind'Amour n'a pas eu un seul instant de liberté. Elle a dû décider des conditions du contrat d'abord, puis une fois la chose entendue, le contrat signé, elle rencontra l'architecte, M. Claude Leclerc, pour discuter avec lui et le propriétaire des transformations à apporter à l'ancienne salle. Il fallait penser à tout, rien oublier, être là pour les moindres détails, les petites choses de rien du tout qui passent souvent inaperçues. Aucune décision prise sans l'approbation d'Yvette Brind'Amour. Beaucoup de responsabilités, mais aussi que de satisfactions !

Une fois ces questions d'ordre matériel réglées, il reste les fonctions régulières d'une directrice de théâtre : celles de tous les jours et qui sont fort nombreuses. D'abord, lire les pièces et il faut en lire beaucoup : puis, choisir celle qui conviendra le mieux pour la confier ensuite à un metteur en scène qui, avec madame Brind'Amour, décidera des interprètes et du décorateur. Ce n'est pas tout : il y a encore les costumes, les accessoires de scène, les courses pour les tissus ; il y a la publicité, les

"Les Caprices de Marianne"

"La Magicienne en Pantoufles"



interviews à accorder, les communiqués pour les journaux, les affiches, les relations extérieures, les gens à rencontrer, etc., etc . . .

" J'ai horreur des questions d'argent . . . "

Il n'y a qu'une seule chose qu'Yvette Brind'Amour déteste, mais vraiment déteste : ce sont toutes les questions d'argent. Elle se tient au courant de ce qui se passe chez la troupe, bien entendu, mais la grande responsable du budget et de l'administration financière c'est madame Mercédès Palomino, co-fondatrice du Rideau Vert, l'associée de toujours.

On joue tous les soirs

Comme on peut facilement s'en rendre compte, la vie d'une directrice de théâtre est très active, surtout au rythme adopté cette saison par le Rideau Vert : une pièce nouvelle chaque mois, des représentations sept jours par semaine avec relâche le Vendredi Saint seulement. Fait à noter : le spectacle débute, du lundi au samedi inclusivement, à 8 h. 30 précises . . . avis aux retardataires ! Tant pis, ils apprendront à leurs propres dépens qu'il faut arriver à l'heure exacte si l'on ne veut rien manquer. Pour les gens qui viennent de l'extérieur de la ville, pous ceux qui veulent se coucher tôt le dimanche soir, il y a représentation à 7 h. 30 par exception. Bravo ! Il y a également un spectacle en matinée, à 2 h. 30, le même jour.

Toutes ces innovations créent un surcroît de travail à la directrice du Rideau Vert, mais quand on a le « feu sacré » on s'accommode très bien de ce régime.

[*Lire la suite page* 16]



POISITA AYLMER

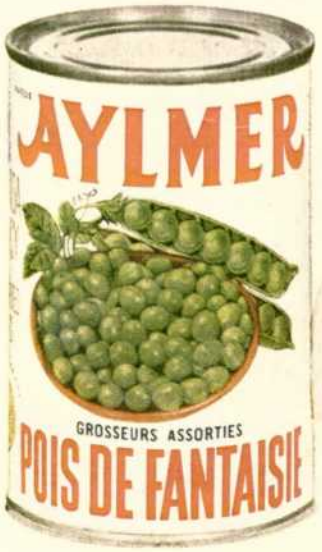
Préparez ce délicieux mets espagnol avec les pois tendres Aylmer!

Aussi gai qu'une danse flamenca, aussi bienfaisant que le vif soleil d'Espagne, ce plat espagnol vraiment exquis fera les délices de tous. Servez-le ce soir.

3 t. de jus de tomate Sunshine Aylmer
1½ t. de riz blanc, sec
¼ t. d'huile à friture
1 oignon espagnol, pelé et tranché
4 portions de poulet, pattes ou poitrines
sel, poivre, paprika, thym, au goût
1 boîte de 15 oz. de pois Aylmer, qualité fantaisie
1 c. à table de piment doux Aylmer, tranché

Dans une casserole, amener le jus de tomate à ébullition, ajouter le riz, couvrir, mijoter 14 minutes. Entretemps, dans une poêle épaisse, chauffer l'huile et y frire les oignons jusqu'à ce qu'ils soient transparents. Assaisonner le poulet, le faire dorer pendant 15 minutes dans la poêle. Ajouter le riz. Couvrir. Cuire à la vapeur pendant 15 minutes. Ajouter la moitié de pois. Chauffer 2 minutes. Garnir de piment et de petits pois. Servir chaud. 4 portions.

Frais et ensoleillé... ce bon goût Aylmer!





Yvette Brind'Amour

[*Suite de la page* 14]

— Le théâtre c'est toute ma vie, c'est ma plus grande préoccupation, admet facilement Yvette Brind'Amour.

Tous, ses partenaires, les comédiens qui sont passés par sa troupe ou qui en font encore partie, sont du même avis : Yvette Brind'Amour est une camarade charmante, une directrice gaie, dynamique, audacieuse. On apprécie tout particulièrement sa franchise, sa loyauté. C'est une femme qui met du temps à prendre une décision, qui hésite parfois, mais le jour où elle fait un choix, où elle décide, il n'y a personne pour lui faire changer d'avis. Elle a acquis énormément d'autorité dans l'exercice de son métier. L'atmosphère qui règne au Rideau Vert est exceptionnelle, un peu extraordinaire même, nous confie un artiste qui à plusieurs reprises a joué avec la troupe.

Regard en arrière

Yvette Brind'Amour a atteint au succès, elle a réalisé son plus beau rêve : son courage, sa ténacité lui ont valu d'être aujourd'hui installée chez elle, « dans ses meubles, dans une salle élégante ».

— C'est pour nous une chance exceptionnelle, qu'on mérite un peu je pense. Les débuts furent pénibles, on a besogné dur, sans s'arrêter. Il y a eu des succès, des déboires, des dettes, ce perpétuel recommencement des troupes de théâtre.

On se rappelle que l'an dernier, le Rideau Vert a connu d'amères déceptions. Alors que chacun croyait la troupe anéantie, elle redressa courageusement la tête et se prépara pour un nouveau départ grâce à la confiance que lui a accordée M. Auclair, le propriétaire du *Stella*.

Durant les premières années de son existence, la direction ne pouvait même pas se permettre de payer ses comédiens : au contraire, ils devaient payer de leur personne et souvent de leur argent. Puis, il y eut la télévision et les temps furent plus faciles pour tous les artistes. La troupe connut probablement ses meilleures années à l'*Anjou* où elle présenta en majeure partie des pièces faciles, des comédies de boulevard, mais on ne peut l'accuser, en aucune occasion, d'avoir cédé au mauvais goût, à la vulgarité.

Un bilan des spectacles

S'il fallait établir une classification des spectacles présentés par le Rideau Vert, elle pourrait à mon avis être celle-ci :

le plus grand succès financier, le plus grand succès de salle : « *Sonnez les Matines* », une pièce de Félix Leclerc ;

le spectacle le plus ambitieux, le plus grand succès de prestige : « *La Reine Morte* », de Henry de Montherlant, présentée à l'occasion du 10e anniversaire de la troupe : ce fut peut-être aussi le plus grand succès personnel d'Yvette Brind'Amour dans le rôle de l'Infante de Navarre ;

la pièce la plus discutée, la plus audacieuse, un des meilleurs spectacles qu'ait présenté le Rideau Vert : « *Huis Clos* », de Jean-Paul Sartre ;

le plus grand désastre financier, un four monumental : « *Anastasia* », trois actes de Marcelle Maurette ;

le spectacle qui rencontra la plus grande indifférence du public, le plus méconnu : « *Dona Rosita* », de Lorca, spectacle de grande classe pourtant et qui fut une des plus grosses déceptions d'Yvette Brind'Amour qui y avait mis tout son coeur.

Une nouvelle formule

Cette année, le Rideau Vert a décidé de nous faire rire, de nous présenter du théâtre de simple divertissement... et chacun sait combien cela nous est nécessaire. Le public qui se rend nombreux chaque soir rue St-Denis indique clairement le besoin qu'il y a chez nous pour ce genre de théâtre. Yvette Brind'Amour l'a compris et nous lui faisons confiance.

Forte de ses expériences des douze dernières années, c'est avec optimisme et enthousiasme que le Rideau Vert s'est lancé dans cette nouvelle entreprise qui, jusqu'à maintenant lui réussit très bien.

Au nouveau *Stella* et à la troupe d'Yvette Brind'Amour, je souhaite longue vie et de nombreux succès.

RENÉE PELLETIER-ROWAN

Rendez-vous avec Michelle Tisseyre

[*Suite de la page* 7]

Nos félicitations vont aussi à une jeune femme qui possède des qualités que l'on trouve rarement réunies en une même personne à savoir la beauté, le charme et l'intelligence, et dont la carrière, commencée presque par hasard, s'affirme de plus en plus : Madame Joan Corbeil.

En plus d'être l'un des mannequins les plus cotés de la Métropole, cette charmante jeune femme assure la bonne marche des relations extérieures pour deux grandes compagnies (Pepsi Cola et Craven A).

De plus en plus, les femmes arrivent à se tailler une place dans des domaines qui autrefois étaient réservés uniquement aux hommes. Parfois cela paraît injuste pour ces derniers, qui ont souvent des charges beaucoup plus lourdes à porter que les femmes, dans le domaine financier, tout au moins. Il nous semble, toutefois, que les relations extérieures, où tout est basé sur le tact, le charme et la diplomatie, constituent un domaine où la femme ne peut qu'exceller. Vous pouvez difficilement, je crois, messieurs, ne pas la lui accorder...

* * *

On parle ce mois-ci du Carnaval de Montréal, qui se déroulera lu 6 janvier au 15 février, et au cours duquel certaines traditions des carnavals d'antan seront remises à l'honneur, celles entre autres de l'assaut du Palais de Glace et de la mascarade sur patins... De la revue du Stella, dont le sujet est le « parler joual » cher au Frère Untel et à Monsieur André Laurendeau qui, dans un article du *Devoir* avait inventé l'expression. Revue qui se continuera jusqu'au 14 courant.

On parle aussi des merveilles de la fonte émaillée de Belgique, dont Madame Jehane Benoît, entre autres cordons bleus, vante depuis des années les avantages, mais que le grand public canadien, contrairement aux européens ne fait en réalité que commencer à connaître. Personnellement, je l'ai mise à l'épreuve et je dois convenir que la méthode de cuisson pour ainsi dire sans eau qu'elle permet, garde toute la saveur des aliments. Elle représente aussi une économie de carburant, les ustensiles conservant la chaleur même à feu très bas. De plus, son aspect extérieur, ses coloris brillants d'orange, de vert ou de jaune à motifs de fleurs ou de légumes, permettent de l'apporter sur la table de la salle à manger... Des divers articles vestes, pantalons, sacs à mains, gants, mocassins, et autres, que l'on peut faire fabriquer avec la ou les peaux de chevreuils ou d'orignaux que l'on abat. Le magasin *House of Learo*, qui a paraît-il 105 ans d'existence, se spécialise dans cette confection. Il monte aussi les têtes, bois et pattes pour fins de panoplies, et les peaux entières. Lorsque je l'ai visité, j'ai été étonnée de voir le nombre de dépouilles d'animaux sauvages, zèbres, tigres, antilopes, ours polaires qui attendaient d'être travaillées. Il y a, de toute évidence, à Montréal, une pléiade de « big game hunters ».

On parle encore du succès renouvelé du gala de la fourrure de Québec, qui avait lieu cette année, sous le distingué patronage de Madame Jean Lesage. Près de dix mille personnes se pressèrent encore une fois dans le Colisée, prouvant que l'évènement fait maintenant partie de la vie québecquoise... Du goût exquis que le tourisme français apporte à la rédaction de ses brochures, les plus récentes sur les Châteaux de France, étant de petits chefs-d'oeuvre... De l'intérêt que comporte non seulement pour les tout petits qui y apprennent la signification de mots terribles comme « clépiade » et « pédonculе », mais aussi pour les adultes, les charmants petits livres de Marcelle Gauvreau, l'éminente botanicienne. Le deuxième de ces petits ouvrages, *Plantes Vagabondes*, recevait récemment la médaille de bronze de l'Association Canadienne des Bibliothécaires, allant au meilleur livre d'enfant publié par un canadien de langue française, en 1959...

On parle toujours du livre de Lucie de Vienne, professeur de diction et de pose de la voix : *Spiritualité de la voix.* ... De celui de la sympathique Marie-Claire Blais : *Tête Blanche*, beaucoup mieux construit et mieux écrit, à mon sens, que *La Belle Bête*, mais à qui je reprocherais, en maman d'un fils de onze ans, le style épistolaire de son héros lorsque celui-ci n'a encore qu'une dizaine d'années. Ces lettres de petit garçon, combien dans leur gaucherie, elles peuvent être touchantes, pourtant...

On parle enfin de la discothèque ambulante, la première à Montréal, à notre connaissance, sise au coin des rues Burnside et Bishop... Et du maquillage que nous porterons plus que probablement toute cette année et que nous a dévoilé, lors de son récent voyage, le grand spécialiste de la Maison Elizabeth Arden, Guy Nicolet : Un teint d'ivoire, un regard velouté (des yeux ronds soulignés de noir, aux paupières entièrement ombrées de brun ou même de noir), une bouche mince, mais légèrement en coeur, comme une fraise savoureuse.

Caroline en coulisse

[*Suite de la page* 9]

nant comédienne. Oh, je ne prétends pas, bien sûr, que le monde du théâtre soit peuplé de saints. Pas du tout. Et d'abord, avouons-le, nous n'avons pas bon caractère. Nous sommes sensibles à trop de choses, trop de choses nous touchent, nous blessent, nous inquiètent et nous font peur. Et puis, nous pensons beaucoup à nous-mêmes :

« Comment étais-je ce soir ? Est-ce que j'étais bonne ? Et ma robe, et ma coiffure ? Est-ce que ça allait ?... Nous avons besoin de compliments, de savoir qu'on nous aime. Nous sommes comme des enfants, toujours inquiets de plaire.

Comment pourrait-il en être autrement ?

Aurais-tu le courage d'affronter le public, Caroline, si tu savais que tu n'as là que des ennemis ?

Par ailleurs, il faut être d'une grande humilité dans le travail, et ne pas avoir l'amour-propre trop chatouilleux.

O saint amour-propre... Cent fois par jour on le sent qui gronde au-dedans de soi, et cent fois par jour on le fait taire et on accepte le plus naturellement du monde les critiques, les conseils, les recommandations, les « vous marchez mal, vous êtes trop comme ceci, pas assez comme cela, c'est faux, c'est mal, c'est laid, c'est mauvais, etc...

Si tu veux être comédienne, Caroline, mets ton amour-propre dans ta poche, fais taire ton orgueil et cultive ta patience, la Patience avec un grand P.

Je disais que nous n'avons pas bon caractère ?

Mais y a-t-il un employé de bureau, un médecin, un cocher de fiacre qui

accepterait d'entendre à son sujet tout ce qu'on nous sert, à nous autres, comédiens ?

Heureusement que, pour nous consoler de tout cela, il y a le Théâtre, le théâtre et la merveilleuse fraternité des gens de théâtre.

— « Je croyais, au contraire, que les comédiens et les comédiennes surtout, n'étaient pas tendres les uns pour les autres, et qu'il règnait parfois, entre certains, une grande animosité ?

— Caroline... imagine deux petites vendeuses, ou deux dactylos, qui ne s'aiment pas et qui travaillent toute la journée ensemble. Elles se feront des petites chinoiseries, se chamailleront ; ça ne sera pas très grave, car de gros intérêts ne sont pas en jeu. Mais que deux comédiens, ou deux comédiennes ne s'entendent pas, et qu'un rôle important — leur raison de vivre — soit distribué à l'un plutôt qu'à l'autre, et la guerre se déclare ; une guerre âpre, sournoise, sans merci. La plus faible succombe... c'est la loi de la jungle.

— Et après cela, vous pouvez encore parler de camaraderie, de fraternité ?

— Oui, Caroline, et je t'assure que ce ne sont pas de vains mots. Quand, pendant des semaines, des mois parfois, on a travaillé d'arrache-pied dans le même but, quand on a eu peur ensemble, qu'on a aimé ensemble, que, tous ensemble, on a donné le meilleur de soi-même pour que le spectacle « marche », on ne peut pas ne pas éprouver les uns pour les autres, plus que de l'estime, de l'affection. Des « frères d'armes », cela existe au théâtre aussi, et c'est une des grandes joies du métier.

— Une comédienne peut-elle avoir une vie de famille normale ?

— Si tu entends par là qu'elle peut se marier et avoir des enfants, bien sûr, et c'est le cas de la plupart des comédiennes. Mais peut-on qualifier de normale une vie de famille où la maman est obligée de s'absenter à toute heure du jour, et très souvent le soir ? Non, sans doute. Il y a là un grand danger évidemment, pour le mari comme pour les enfants. Pour éviter les malentendus, c'est au moment des fiançailles que la question de la carrière devra être abordée. Si le fiancé refuse que sa femme continue après le mariage, un choix s'impose... et il n'est pas facile à faire. S'il accepte, tant mieux, à vous ensuite de composer et de bien jouer vos deux rôles : la comédienne hors de la maison... la femme, la mère, à la maison. Que les soucis de l'une ne viennent pas troubler l'autre ; que le travail harassant de l'une ne gêne pas le travail non moins harassant de l'autre ; bref, que la frontière soit bien établie entre métier et foyer. De cette façon, et en conservant tous ses instants de liberté pour ne penser qu'à son mari et à ses enfants, une comédienne peut fort bien, il me semble, mener avec succès et sa vie de femme et sa vie d'artiste.

Voilà, très brièvement raconté, ce à quoi tu dois t'attendre si tu pénètres dans le milieu de théâtre.

Mais comment devient-on comédienne ? Pas du jour au lendemain, bien sûr. On naît avec un minimum de talent ; reste à apprendre à s'en servir. Ce côté technique fera l'objet d'un prochain entretien. Reviens me voir, Caroline.

« En scène... on commence... » crie la voix tonitruante du régisseur... Voilà, voilà, on arrive...

... « Ça y est, Caroline, j'ai le trac... Ah ! quel métier... »

F. F.



René Delbuguet

CEUX QUI S'Y CONNAISSENT CHOISISSENT UNE MONTRE SUISSE DE QUALITÉ...

parce que seul le mouvement d'une montre suisse à ancre empierrée assure un fonctionnement précis et une longue durée!

Paul L'Anglais, remarquable réalisateur canadien-français de films et de programmes à la radio et à la TV, vice-président de la Télé-Métropole Corp., la nouvelle station de TV canadienne-française et président de Paul L'Anglais Inc. déclare:

"Dans le monde d'animation enfiévrée où j'évolue, que ferais-je sans la précision de ma belle montre suisse de qualité . . . Je me fie à cette montre depuis des années."

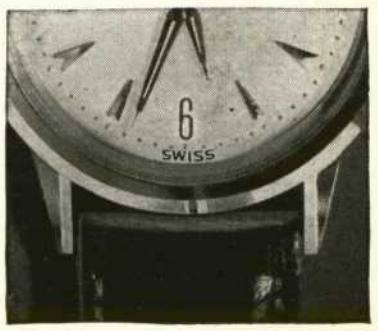
Demandez à voir le mouvement avant d'acheter une montre, car c'est *dans le mouvement* que résident la précision du fonctionnement et ses chances de longue durée. Dans une montre suisse de qualité, les rubis sont judicieusement placés au coeur du mouvement pour protéger les pièces métalliques contre l'usure et le mouvement a été soigneusement vérifié pour assurer un fonctionnement précis et une longue durée.

Le fait d'être antichoc, étanche et hermétique contribue à la protection d'une bonne montre mais ne suffit pas à assurer l'exactitude d'une montre camelote ou bon marché. Une montre suisse de qualité vous donnera *toujours* l'heure exacte. Demandez à votre horloger-bijoutier de vous expliquer la différence de *mouvement* entre une montre suisse de qualité et une montre camelote.

Exigez une montre suisse de qualité à ancre empierrée. Il y en a certainement une pour convenir à votre personnalité . . . et à votre budget. 60-19F

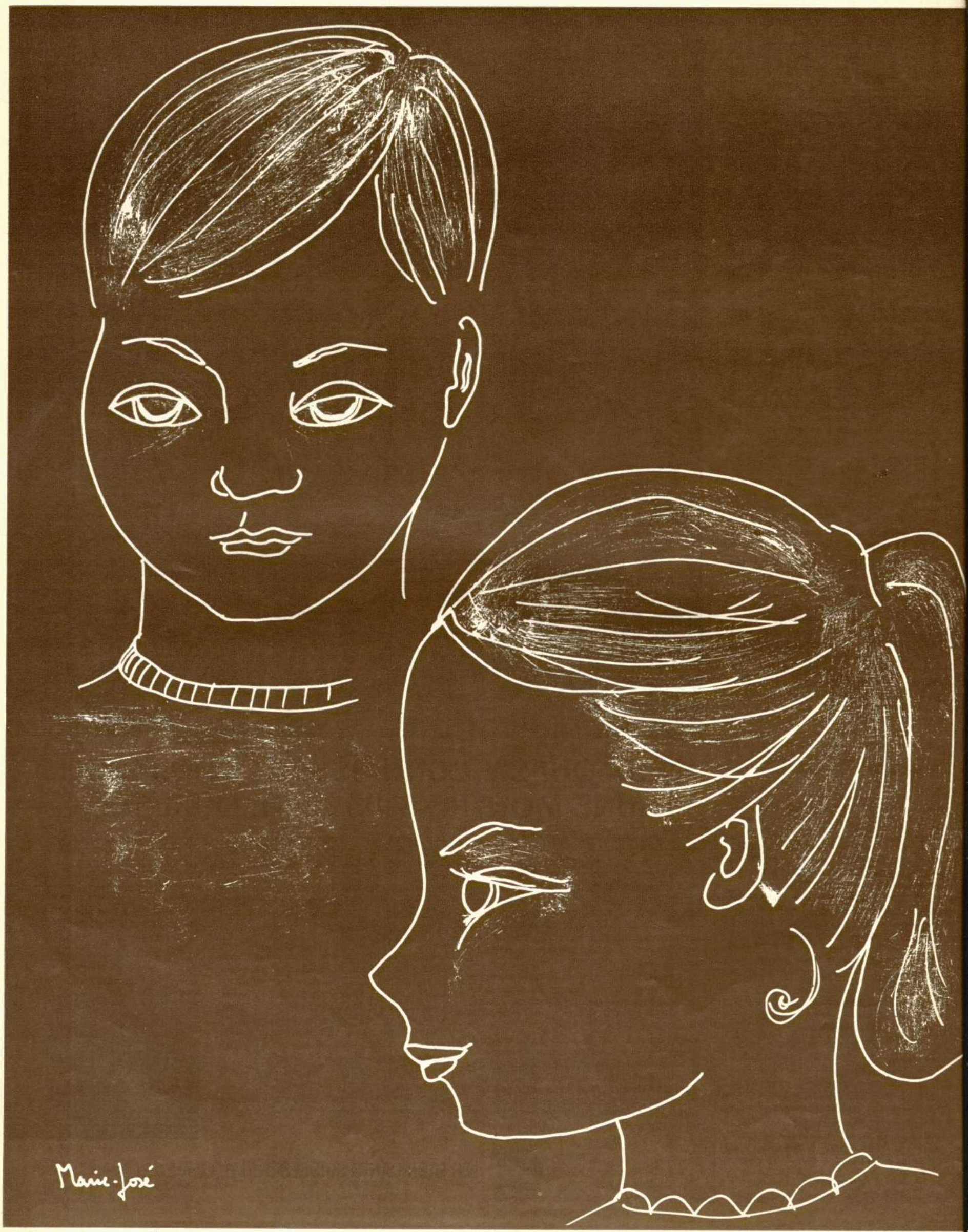
Le mot "Swiss" sur le cadran est l'assurance de la qualité du mouvement à ancre empierrée.*

*Il se trouve généralement sous le chiffre 6.



FEDERATION SUISSE FABRICANTS D'HORLOGERIE

LES FABRICANTS SUISSES D'HORLOGERIE


Marie-José

pour un plus grand épanouissement de sa personnalité :

De plus en plus, autour de vous, vous entendez parler de tests passés pour entrer dans une école, une usine, un bureau. Et chaque fois, n'est-ce pas, vous éprouvez un petit frisson de révolte, la peur, si vous vous trouviez dans la même situation, d'être jugé froidement et classé à vie dans une catégorie comme, sans doute, ces personnes qui ont été " testées ".

Mais d'abord : qu'est-ce qu'un test ?

par Marie-Noël Stien

C'est une « épreuve servant à reconnaître et à mesurer les aptitudes naturelles ou acquises, de manière à prévoir le comportement à venir dans des circonstances déterminées ». Il y a des tests pour mesurer les aptitudes intellectuelles, pour déterminer le type de l'intelligence, pour contrôler les qualités manuelles, les réflexes, il y a aussi des tests qui dévoilent les angoisses que possède l'individu sans le savoir et qui peuvent nuire à l'épanouissement de sa personnalité.

J'ai voulu me mettre à la place d'une maman dont le fils, âgé de douze ans, élève moyen en septième année, ne montre pas encore du goût pour des études précises ou un métier particulier. « Que faire de mon fils ? Le stimuler dans la poursuite de ces études pour lesquelles il n'éprouve pas d'attrait — et donc faire des frais considérables — dans le but de lui faire aborder ensuite des études universitaires sans savoir s'il y réussira, ou prendre l'initiative de lui imposer l'étude d'un métier quelconque, rapidement ? Angoissant problème. Je vous livre mon enquête sur les services officiels d'orientation scolaire et professionnelle.

Dès 1944, la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal sentant le besoin de seconder parents, professeurs et élèves dans l'orientation scolaire et le choix de la profession de ces derniers, adopte le principe de la création d'un Bureau d'Orientation Scolaire et Professionnelle. A partir de 1945 déjà, des renseignements généraux et des conseils sont donnés aux parents et aux élèves par l'intermédiaire des professeurs. Enfin, en 1949, le Bureau d'Orientation Scolaire et Professionnelle est créé sous la direction de M. Louis-D. Gadoury.

Le but de ce Bureau est d'assister le principal de chaque école dans son travail d'orientation auprès des élèves. Quatre principaux moyens sont employés dans ce sens :

- la distribution aux parents et aux enfants des écoles de la Commission Scolaire, de brochures explicatives sur les orientations possibles et les diplômes exigés — des causeries sont faites aux élèves et aux parents sur ces mêmes sujet ;
- les élèves de VI, VII et IXème années, passent des tests collectifs dont les résultats et l'interprétation sont communiqués au principal de l'école ;
- dans les cas complexes où l'orientation ne peut être résolue à l'aide de ces tests, par la famille et l'école, un examen plus approfondi est pratiqué à la Commission Scolaire ;
- ces diverses activités exigent un important travail de recherches sur les orientations et sur les tests.

Quand un élève ne donne pas de résultats satisfaisants à l'école, le principal peut consulter son dossier d'orientation et comparer les résultats scolaires avec ceux des tests passés devant la Commission Scolaire. Il voit avec les parents si le milieu familial est favorable à l'étude, si l'enfant ne pratique pas trop de sports fatigants, etc. Le principal de l'école travaille donc en étroite collaboration avec le Service d'Orientation de la Commission Scolaire. Il est responsable de la diffusion des informations d'orientation à l'école pour chaque élève, aidant au placement de celui-ci s'il cherche du travail et se tenant au courant de ce qu'il est devenu à la sortie de l'établissement scolaire.

— Vous arrive-t-il de rencontrer des enfants dont les résultats scolaires sont inférieurs à ceux qu'ils devraient donner selon les tests ?

— Oui, c'est très fréquent.

— De quoi cela vient-il ?

— En majeure partie de la mauvaise utilisation des loisirs. Le cas contraire existe aussi. Des parents devraient être mis en garde contre une trop grande confiance dans les talents de leur enfant. Il faut parfois leur faire accepter l'idée qu'il sera plus heureux en exerçant un métier modeste qui correspond à ses capacités.

M. Gadoury, son assistant et les douze conseillers d'orientation qui le secondent, accomplissent un profond travail de recherches dans l'interprétation des tests, l'étude du marché du travail, la mise à jour des brochures d'information sur les études, les diplômes remis, le coût de la scolarité. M. Gadoury parle en logicien, me donnant des chiffres à l'appui de ses dires, mais son idéalisme éclate lorsqu'il les cite ceux-ci car ils font preuve chez nos jeunes gens d'un besoin de progression dans le domaine intellectuel.

[*Lire la suite page* 29]

L'ELECTROLYSE pour toutes sans danger





photos :

MARCEL COGNAC



documentation :

MAISON ART ET BEAUTE

par Renée Pelletier-Rowan

— « Chaque fois que je me regarde dans le miroir, je me sens prête à pleurer... As-tu remarqué, Marie, le nombre de poils follets que j'ai au-dessus de la lèvre supérieure... une vraie moustache. Ne ris pas, je n'ose même plus sortir avec des jeunes gens ! »

— « Mais tu peux les faire enlever à l'électrolyse tes poils follets et ton problème sera définitivement réglé...»

— « Oh ! non, pas cela ! J'ai si peur... s'il fallait que plus tard, à cause de ce traitement, j'aie un cancer de la peau... j'aime encore mieux me faire la barbe tous les jours ».

Cette conversation entendue récemment dans un autobus entre deux jeunes filles m'a fait réfléchir. Est-ce que vraiment l'épilation par électrolyse comporterait certains dangers pour la santé... est-ce que cette méthode d'enlever en permanence les poils superflus engendrerait par la suite le cancer comme cette jeune personne semble le croire ou n'est-ce là que racontar ?

J'ai voulu en avoir le coeur net et pour vous et pour moi. J'ai donc consulté un médecin, le Dr L... et lui ai demandé ce qu'il en pense. De la réponse qu'il m'a faite, il apparaît qu'il n'y a aucun danger pour le cancer, que cette méthode est absolument sûre et sans risque. Le Dr L... a toutefois ajouté que par mesure de précaution, il déconseille la pratique de ce traitement sur une tache de vin ou un « grain de beauté », là où poussent parfois de longs poils. Ce fut sa seule restriction.

Dommage que je ne puisse rassurer de vive voix ma jeune amie de l'autobus, mais pour vous, voilà qui est fait... Cette méthode, la seule qui permette d'enlever les poils follets en permanence, est acceptée par le monde médical, on la pratique d'ailleurs dans certains hôpitaux : elle est sans danger si elle est bien appliquée.

Vous hésitez encore ?

Vous avez peur que ça « fasse mal », que ça « coûte trop cher » ? Vous ne savez pas trop bien en quoi consiste la technique d'épilation par électrolyse ? Eh bien, suivez-moi... vous verrez, ce n'est pas très malin.

Avant de me rendre au Salon Art et Beauté, rue Mansfield, j'ai d'abord pris rendez-vous, par téléphone, avec garde Laurence Deslauriers, infirmière diplômée de l'hôpital Notre-Dame, qui agit comme technicienne et spécialiste en la matière. Pourquoi ai-je choisi ce salon plutôt qu'un autre ? En premier lieu, parce que sa réputation est solidement établie ;

ensuite parce qu'il me plaît que l'opérateur soit une infirmière, ce qui m'assure un plus grand souci d'hygiène et de propreté ; enfin, parce que je peux, sans me déplacer, faire de ce rendez-vous qui dure en moyenne un quart d'heure à une demi-heure, un avant-midi ou un après-midi de « beauté ». Je m'explique... le Salon Art et Beauté est complet : il ne s'agit pas uniquement d'une clinique d'épilation permanente, mais d'un *institut de beauté* comme son nom l'indique. On peut s'y faire coiffer, teindre ou décolorer les cheveux, donner un massage facial, appliquer un masque, se faire maquiller ou donner un manucure à l'électricité, tout cela sous un même toit... On ne perd pas de temps à courir d'un endroit à l'autre.

Séance de consultation gratuite

Il fut convenu au téléphone que la première séance ne serait qu'une séance de consultation gratuite.

A l'heure dite, je me présente. On me fait passer dans la cabine dite d'électrolyse où la cliente est seule avec la technicienne, pouvant tout à son aise lui expliquer ses grands et petits problèmes. J'y vais du mien...

— « Ma ligne de cheveux descend très bas dans le cou ; j'aimerais faire nettoyer ma nuque en permanence, est-ce posible ? »

— « Mais oui... on peut enlever les poils superflus sur la nuque, le front, les oreilles, au-dessus et en-dessous des lèvres, sur le menton et les joues. On rectifie la ligne des sourcils, on nettoie les aisselles, les bras et les jambes. »

Garde Deslauriers examine d'abord la région à épiler, la qualité de ma peau. Elle me fait causer pour savoir à quel type de personne j'appartiens : hypersensible, normale, lymphatique. Selon ses déductions et la fragilité de ma peau, elle dosera l'intensité de la machine à ondes courtes. Elle décidera également de la durée du traitement qui varie selon la nervosité du sujet de 5 minutes à 1 heure.

— « Je ne conseille pas plus qu'un quart d'heure pour les débuts. On peut par la suite allonger la période d'épilation si la personne est détendue et prête à continuer. »

Essai sur le bras

Pour que je sache à l'avance ce qui m'attend et n'aie pas peur, garde Deslauriers procède ensuite à un essai sur mon bras. Elle m'explique auparavant que le Salon Art et Beauté emploie la toute dernière méthode d'épilation à ondes courtes qui est beaucoup plus rapide et moins douloureuse que le courant galvanique autrefois en usage.

Le traitement consiste à brûler, à l'aide d'une aiguille, la papille nerveuse du poil. Le succès du traitement dépend de sa qualité. Le tout consiste à placer la patiente dans la position la plus confortable selon la région à traiter. Il va sans dire que l'opérateur, après s'être lavé et désinfecté les mains à l'alcool, doit procéder à l'aseptie de tout ce qui doit venir en contact avec la patiente ainsi que la région à traiter. Tout est maintenant prêt.

A l'aide d'une loupe et d'une pince, garde Deslauriers isole un poil, introduit l'aiguille, déclanche le courant à ondes courtes et ça y est... c'est fait !

Quand le traitement est terminé, la technicienne applique une lotion adoucissante et demande à la cliente de ne pas se laver avec du savon et de ne pas employer de produits de beauté sur la région traitée pour au moins vingt-quatre heures afin de prévenir toute infection.

Est-ce douloureux ?

Je ne dirais pas que c'est particulièrement agréable, mais je ne dirais pas non plus que c'est douloureux... disons que c'est agaçant tout au plus... un petit pincement. Plus la personne est détendue moins cela fait mal, c'est prouvé.

— « Certaines clientes, celles qui sont très calmes, réussissent même à dormir pendant toute la durée du traitement », m'affirme garde Deslauriers.

L'épilation est-elle permanente ?

— « Oui, mais ce serait tromper la cliente que de lui promettre un succès définitif dès le premier traitement : on réussit en moyenne à éliminer 75% des poils. Plusieurs clientes ont, pendant des années, employé des crèmes épilatoires, le dangereux rasoir qui fait repousser les poils aussi durs que ceux d'une barbe d'homme ou encore utilisé une pince pour arracher les poils superflus. Tous ces moyens « maison » employés par les femmes pour se débarrasser des poils disgracieux sont à déconseiller : ils grossissent la racine du poil, la durcissent, la racine se dédouble, le poil pousse croche, ce qui complique d'autant le travail de la technicienne. Une seconde épilation, beaucoup moins longue que la première, assurera un succès à peu près définitif cette fois.

L'épilation permanente laisse-t-elle des marques ?

— « Non, me répond garde Deslauriers, mais je ne fais pas de miracles. Si la peau n'est pas marquée avant l'épilation permanente, elle ne le sera pas davantage après. Si par contre la peau est déjà brisée par l'emploi du rasoir ou que la personne ait déjà souffert d'acnée, je ne peux faire disparaître ces marques. La cliente, une fois le traitement terminé, y gagnerait à consulter une esthéticienne pour l'aider à améliorer l'état de sa peau.

Le traitement est-il coûteux ?

— « C'est très difficile à dire... tout dépend du travail à faire, le traitement étant calculé par quart d'heure, demi-heure ou heur d'épilation. Une technicienne compétente peut enlever une bonne cinquantaine de poils en 15 minutes... mais là encore tout dépend de la cliente : s'il s'agit d'une personne nerveuse qui demande constamment à se reposer, le travail est beaucoup plus lent, cela va de soi, et le prix augmente en conséquence. »

Voilà, mesdames, les résultats de ma visite. Je crois que plusieurs d'entre nous auraient grand avantage à recourir à l'épilation permanente par électrolyse, particulièrement celles qui ont des poils superflus disgracieux et très gênants sur le visage. Il vous en coûtera temps et argent, mais vous n'aurez pas à le regretter puisque vous serez débarrassées une fois pour toute de cette barbe ou de ces poils au menton qui peuvent empoisonner votre existence.

RENÉE P.-R.

FAITES-LE DÈS MAINTENANT

A L'AIDE D'UN PRÊT L.N.H. POUR L'AMÉLIORATION DES MAISONS

* Réfection ou réparation de l'extérieur ou de l'intérieur d'une maison, y compris l'addition d'une ou de plusieurs pièces, d'étages ou de logements familiaux ; également de garage ou de dépendances ; et démolition ou déplacement de bâtiments —

* Achat, installation, réparation ou amélioration de systèmes de chauffage ; de systèmes d'éclairage, d'énergie et de plomberie ; d'appareils de cuisson et de réfrigération encastrés, d'équipement de destruction des déchets ; de fosses d'épuration et raccordements à l'égout public ; de contre-portes et contre-châssis, de châssis-moustiquaires et d'auvents —

* Peinturage, collage de papier tenture et décoration générale, y compris les parements de planchers ; le forage ou l'installation de puits et de tous les genres de systèmes d'approvisionnement d'eau, et autres travaux d'améliorations des maisons.

Remboursement : Les prêts sont remboursables en versements mensuels, y compris l'intérêt, échelonnés sur une période d'au plus dix ans.

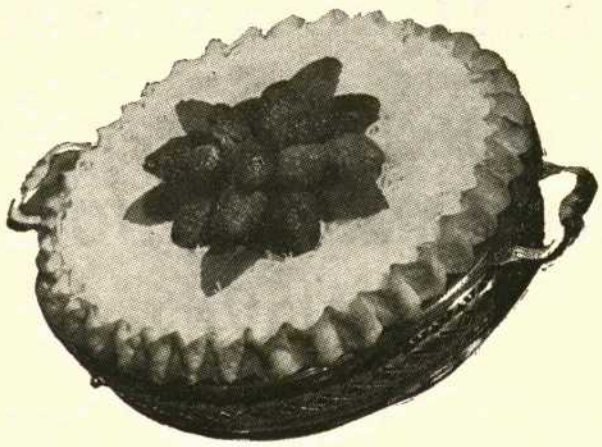
Note aux propriétaires d'immeubles : Cette année pour la première fois, les prêts sont consentis aux propriétaires d'immeubles en location, y compris les maisons de rapport.

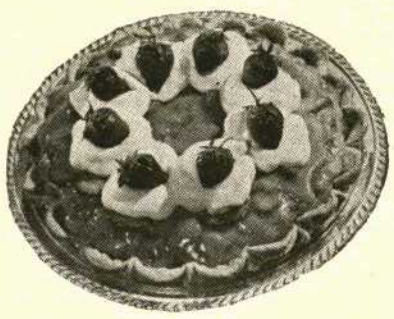
Pour plus amples détails : Adressez-vous à votre banque... et faites faire le travail cet hiver alors que main-d'oeuvre et matériaux sont disponibles.

CULTIVATEURS — *Renseignez-vous sur les prêts pour l'amélioration des fermes, garantis par le gouvernement et offerts par l'entremise de votre banque, jusqu'à concurrence de $7,500 et remboursables en une période allant jusqu'à dix ans. Prêts pour outillage, bétail et pour une foule de travaux d'amélioration de maisons.*

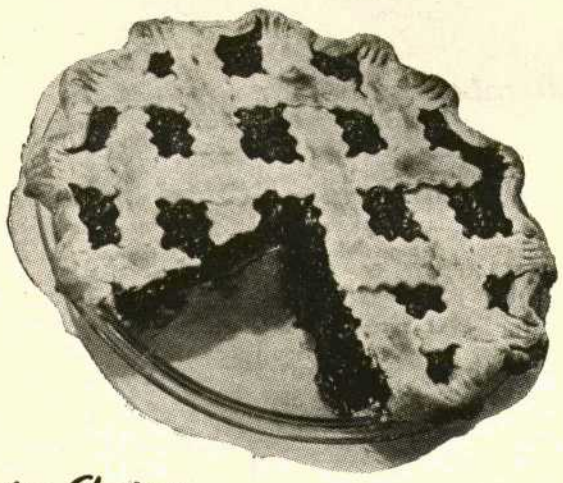


Autorisé par le
Ministre du Travail du Canada





Les bonnes Tartes de chez nous



par Germaine Gloutnez

Les tartes, telles que nous les connaissons, c'est-à-dire, une pâtisserie avec une pâte dessus et dessous, sont bien un dessert canadien. Car en France, on faisait des flans ou tartes, mais, ces desserts étaient faits d'une pâte à foncer remplie d'une garniture. Nos aïeules, voulant sans doute avoir une nourriture plus substantielle, ou allonger en quelque sorte le dessert, ont ajouté un « couvercle » à leurs recettes de tartes apportées de leur pays d'origine. Même depuis ce temps, les tartes ont bien évolué ; aujourd'hui, on en fait de toutes les variétés, de toutes formes, mais ce qui reste inchangé, c'est leur grande vogue ; on a toujours encore un petit peu faim pour une bonne « pointe de tarte ». Souvent on juge des talents d'une cuisinière par sa facilité plus ou moins grande à réussir les tartes. Combien de jeunes nouvelles mariées ont souhaité connaître le secret des tartes de leur belle-mère, dont leur mari garde une si grande nostalgie ; bien souvent, ces tartes ne sont « si tant tellement bonnes », que parce qu'elles sont du domaine du souvenir ; et comme la plupart des souvenirs, avantagés par le recul du temps. Quoiqu'il en soit, la pâte brisée reste encore le sujet d'art culinaire sur lequel on nous pose le plus de questions. Je voudrais vous dire : il est très facile de réussir les tartes, puisqu'en anglais, il y a même un dicton qui dit « aussi facile qu'une tarte ». Une démonstration serait beaucoup plus convaincante, néanmoins, je vais faire tout mon possible pour être claire et vous expliquer les pourquoi et les comment. Pour vous toutes qui réussissez à merveille, excusez-moi et pensez à celle-là qui a encore à apprendre un tout petit détail pour être cordon bleu consommé ; peut-être qu'en lisant ce qui suit, elle trouvera ce qui fait la différence entre le succès et ses échecs.

Une pâte brisée parfaite a une apparence rugueuse, elle est toute semée de petites bulles, elle est remplie de courts feuillets, tendre, se coupe facilement, mais ne s'effrite pas ; sa couleur est d'un beau brun pâle, uniforme sur toute la surface et un peu plus foncé sur les bords.

Il n'y a que deux règles fondamentales pour réussir la pâte brisée :

1° — employer les bons ingrédients, les mesurer exactement selon une recette éprouvée.

2° — avoir une méthode appropriée pour mélanger, détremper, abaisser et cuire la pâte.

Voyons en premier lieu les ingrédients :

La farine : elle est l'ingrédient principal de la pâte brisée. Si on en emploie une trop grande quantité, la pâte sera dure et si on n'en emploie pas suffisamment, elle se brisera facilement. On emploie d'ordinaire une bonne farine tout-usage qui donne des tartes croustillantes et feuilletées ; néanmoins celles qui préfèrent une pâte plus tendre peuvent employer la farine à pâtisserie mais jamais la farine à gâteaux car cette dernière donne une pâte difficile à manipuler et la pâte après cuisson est très friable ; de plus, comme elle coûte plus cher, il n'y a aucun avantage à l'utiliser.

Le gras : on emploie du gras dans la pâte brisée afin d'avoir une pâte tendre, gonflée de feuillets ; une trop grande quantité donnera une pâte d'apparence et de goût « graisseux », et qui se brisera lorsqu'on voudra la couper ; par contre, avec trop peu de gras, on obtiendra une pâte dure et cassante. La proportion de gras à employer est de 1/3 de tasse de farine. On peut employer de la graisse pure ou de la graisse végétale, ce sont d'ordinaire les deux corps gras qui donnent les meilleurs résultats. Le beurre donne une pâte au goût beaucoup plus fin, mais à cause de l'eau et des solides de lait qu'il contient en plus du gras, la pâte faite au beurre est un peu moins tendre. Alors, si on veut une pâte au beurre, on y mêle une petite quantité de graisse végétale, ainsi on obtient et le goût fin et la tendreté désirés. Le gras de poulet clarifié peut être employé pour les pâtes qui servent avec les viandes ou les poissons. L'huile est parfois employée, elle donne une excellente pâte, mais d'un type tout à fait différent de la pâte brisée. Le gras doit être très froid pour la préparation de la pâte brisée.

L'eau qui est employée pour faire la détrempe et réunir les éléments de la pâte doit être glacée. Il faut employer juste assez d'eau pour obtenir une boule de pâte qui ne colle ni au bol ni aux doigts. Trop d'eau donne une pâte collante à laquelle il faut ajouter de la farine ce qui la durcit. Si on emploie trop peu d'eau, la pâte est difficile à étendre, elle se déchire sous le rouleau et une fois cuite, elle s'émiette beaucoup.

Le sel : si on prépare la pâte au beurre on peut omettre le sel, ou du moins, en employer très peu, mais si on utilise une graisse il

il faut compter ½ cuillerée à thé de sel par tasse de farine. Le sel est tamisé avec la farine.

Pour faire une tarte de 9 pouces de diamètre, avec une abaisse dessous et dessus, il faut prendre :

2 t. de farine tout-usage
2/3 de t. de graisse végétale
1 c. à thé de sel
de l'eau glacée

Que faire avec ces ingrédients ?

1° — Le mélange :

Tamiser la farine, en mesurer 2 t. et tamiser de nouveau avec le sel. Placer dans la farine le gras très froid et soigneusement mesuré. Le couper à l'aide de deux couteaux ou de l'appareil spécial jusqu'à ce que la graisse soit en morceaux de la grosseur d'un pois, et pas de trop petits pois. Il est très important de ne pas trop défaire la graisse dans la farine, car c'est la graisse qui donne la texture à la pâte. Ce sont les morceaux de graisse qui, en fondant à la cuisson, séparent les épaisseurs de farine et forment des feuillets. Chaque morceau de graisse doit être bien enrobé de farine.

2° — La détrempe :

Enfin, le moment toujours redouté : l'addition de l'eau. Faire une fontaine (un creux) au centre du mélange farine et graisse et y verser un peu d'eau ; mélanger cette eau avec la farine, soit avec un couteau ou une fourchette de bois, ajouter encore de l'eau en petite quantité jusqu'à ce qu'on puisse former une boule avec la pâte. Chaque fois qu'on ajoute de l'eau, il faut la verser sur la partie de la farine qui n'est pas encore détrempée. Mélanger l'eau et la farine parfaitement, mais ne pas trop travailler la pâte. Enfin, la boule de pâte est terminée, elle n'est pas du tout collante ; il faut la placer dans un panier paraffiné et la déposer au froid pour au moins un quart d'heure et si la chose est possible pour deux heures. La pâte doit être refroidie, mais ne doit jamais geler. Il ne faut donc pas la placer dans la partie congelante du refrigérateur.

Pendant que la pâte refroidit, sortir l'assiette, la poudrer de farine et la secouer ; préparer la garniture.

3° — L'abaisse.

Couper la quantité de pâte voulue, la façonner en une boule mais délicatement et sans pétrir ; la placer sur la planche très légèrement enfarinée ; passer de la farine sur le rouleau à pâte et commencer à abaisser en donnant de légers coups de rouleau sur la boule de pâte ; toujours abaisser en partant du centre vers les bords dans toutes les directions. Autant que possible, abaisser la pâte en lui donnant la forme et la grandeur de l'assiette afin d'éviter les rognures. L'abaisse doit être de même épaisseur sur toute sa surface. On doit toujours rouler la pâte sur le même côté, par conséquent, ne pas la retourner, mais la soulever souvent afin de s'assurer qu'elle ne colle pas. Quand la pâte a la grandeur voulue, la plier en 2 puis en 4 et la déposer dans l'assiette, en plaçant sur l'assiette la partie qui était sur la planche. Placer soigneusement la pâte dans l'assiette et s'assurer qu'elle colle bien partout sur l'assiette ; ne pas l'étirer après qu'elle a été roulée, car à la cuisson, elle reprend sa forme. Remplir la pâte de la garniture préparée mais refroidie, mouiller le tour de l'abaisse avec de l'eau, poser une seconde abaisse sur laquelle on a fait des incisions ; bien coller les 2 abaisses ensemble, couper le surplus si nécessaire et pincer les bords.

4° — La cuisson.

On peut badigeonner la tarte finie avec du lait, ou même la saupoudrer de sucre fin. Comme j'aime bien une pâte dorée parce qu'elle est bien cuite et non parce qu'elle a été dorée artificiellement, je préfère badigeonner mes tartes avec de l'eau avant de les cuire.

La pâte doit être mise à cuire à 450°F. afin que la pâte soit saisie, qu'elle ne languisse pas et soit tendre. Quand elle est dorée, diminuer la chaleur à 350°F. et terminer la cuisson.

Si on veut cuire une abaisse à blanc, c'est-à-dire, une abaisse non garnie, il faut la piquer avec une fourchette sur tout le fond et sur les bords. Ceci afin qu'elle ne gonfle pas à la cuisson et qu'elle garde sa forme. Quelques ménagères placent sur l'abaisse piquée, un papier paraffiné, elles remplissent l'assiette de fèves ou de riz et elles retirent le papier et son contenu dès que la pâte commence à dorer.

Où placer les tartes dans le four pour les cuire ? Plutôt vers le bas du four pour donner une chance à l'abaisse du fond d'être bien cuite. Alors, il faut placer le treillis du four un cran plus bas que le centre ; les abaisses à blanc peuvent être placées au centre.

La tarte est cuite, on la retire du four et on la sert tout de suite ou, on la place sur un treillis et on la laisse refroidir assez pour pouvoir la manipuler avec les mains ; à ce moment, on la démoule sur le treillis et on la laisse refroidir complètement. Si la tarte doit être servie chaude, on la remet dans l'assiette et la laisse chauffer dans le four à 350°F., environ 20 à 25 minutes.

La grande diversité des recettes de tartes que nous trouvons dans notre répertoire culinaire est une preuve de leur popularité

Rien n'égale les délicieux

Eventails aux Dattes

que vous cuisez vous-même!



Quand vous cuisez à la maison,
vous le faites plus facilement avec
la Levure Sèche Active Fleischmann!
Les préparatifs sont réduits au minimum
. . . et si vous suivez bien nos
recettes, pas d'inquiétude possible,
la réussite est assurée.
Vous serez fière des résultats!

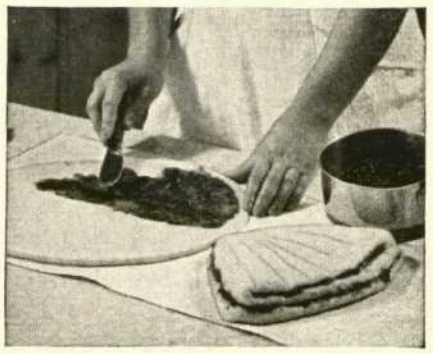
Ce qu'il vous faut pour la pâte:
½ tasse de lait
½ tasse d'eau tiède
1 c. à thé de sucre granulé
1 enveloppe de Levure Sèche Active Fleischmann
3 oeufs
1 jaune d'oeuf
½ tasse de beurre
⅓ de tasse de sucre granulé
½ c. à thé de sel
½ c. à thé de vanille
4¼ tasses (env.) de farine tout-usage, tamisée une fois
pour la garniture et la glace:
2 tasses de dattes dénoyautées, hachées
3 c. à table de sucre granulé
1 tasse d'eau
2 c. à thé de jus de citron
1 blanc d'oeuf, légèrement battu
1 c. à table d'eau
1 c. à table de sucre granulé
¼ de c. à thé de cannelle moulue

1. Chauffer le lait à ébullition; laisser tiédir. Mesurer l'eau tiède dans un petit bol; y ajouter 1 c. à thé de sucre en remuant. Saupoudrer la levure sur le dessus. Laisser reposer 10 min., puis bien brasser.



2. Entre temps, bien battre le jaune d'oeuf avec les oeufs. Défaire le beurre en crème dans un grand bol. Y incorporer ⅓ de tasse de sucre, le sel et les oeufs. Ajouter en remuant: vanille, lait tiède, levure dissoute et 2 tasses de farine; battre en pâte lisse et élastique. Incorporer les autres 2¼ tasses (environ) de farine.

3. Pétrir la pâte sur une planche farinée, jusqu'à ce que lisse et élastique. Placer dans un bol graissé. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever à la chaleur, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume —environ 1½ h. Entre temps, faire cuire les dattes avec 3 c. à table de sucre et 1 tasse d'eau, en brassant, jusqu'à épaississement; ajouter le jus de citron en remuant. Laisser tiédir.



4. Abaisser la pâte avec le poing. Pétrir jusqu'à ce que lisse. Diviser en 2 parts égales. Abaisser chacune au rouleau en une rondelle de 12″; sur ½ de chaque rondelle, étendre ⅓ de la garniture; replier la pâte par-dessus. Sur ½ de chaque demi-cercle, étendre la garniture restante et replier la pâte par-dessus. Placer sur des tôles graissées. Graisser le dessus. Avec le dos d'un couteau, tracer des rayons sur la pâte. Couvrir d'un linge. Laisser lever au double du volume—environ 45 min. Refaire les marques. Badigeonner avec du blanc d'oeuf étendu de 1 c. à table d'eau, et saupoudrer avec 1 c. à table de sucre et cannelle. Cuire à four modérément chaud, 375°, de 25 à 30 min. Donne 2 éventails.

et de l'ingéniosité de nos cuisinières. Nous avons des tartes à une abaisse garnie, des tartes à deux abaisses, des tartes chiffon, des tartes à la crème, des tartes meringuées, des tartes aux fruits, etc. . . . enfin, je n'en finirais pas si j'essayais d'énumérer et de définir chacune de ces variétés. Je vais plutôt vous donner une recette éprouvée de chacune de ces variétés, laquelle recette pourra vous guider pour toutes les tartes du même genre.

Toutes les tartes peuvent être présentées de façon individuelle, ce qui vous donne les tartelettes et elles peuvent également être présentées en bouchées, ce qui est très pratique pour les thés et les réceptions ; il s'agit tout simplement de varier la grandeur des assiettes. Un truc qui me permet de varier la grandeur des tartelettes, c'est l'emploi des moules à muffins de différentes grandeurs. Je découpe la pâte avec un emporte-pièce cannelé, je dépose le morceau de pâte ainsi obtenu dans le fond du moule, je le pique soigneusement avant de le cuire et j'obtiens ainsi des abaisses de tartelettes de grandeurs variées.

Tarte aux pommes :

8 *pommes à cuire*
1 *t. de sucre*
cannelle ou muscade au goût
2 *c. à tb. de beurre*
jus d'un demi citron

Laver les pommes, enlever le coeur et les trancher mince. Fondre le beurre dans un poêlon, y faire revenir les pommes jusqu'à ce qu'elles diminuent. Retirer du feu, ajouter le sucre et le jus de citron, si on aime le goût des épices, en ajouter un peu. Laisser refroidir. Remplir une assiette foncée d'une pâte brisée, humecter les bords de l'abaisse, recouvrir d'une seconde abaisse dans laquelle on a fait des incisions. Bien presser les bords. Cuire à 450°F. environ ¼ d'heure. Diminuer la chaleur à 350°F. et continuer la cuisson environ ¾ d'heure.

Tarte aux fruits :

4 *t. de fruits frais*
½ *à* 1 *t. de sucre*
2 *c. à tb. de farine*
1 *pincée de sel*
1 *c. à thé de jus de citron*

Mélanger tous ces ingrédients. Les verser dans une abaisse, recouvrir d'une seconde abaisse et cuire comme il est dit plus haut.

N. B. Pour une tarte aux fruits qui contient beaucoup de jus, on peut saupoudrer le fond de l'abaisse de 2 c. à tb. de tapioca minute qui à la cuisson, gonfle, absorbe le jus et empêche le liquide de se répandre dans le four.

Un autre moyen d'empêcher le jus d'une tarte de fuir, c'est de poser dans le centre de la tarte un petit cône de papier qu'on enfonce dans la garniture ; pendant la cuisson, le surplus de jus monte dans ce petit entonnoir, et ainsi reste dans la tarte.

Sur une tarte aux fruits, on peut, à la place d'une abaisse complète, découper des bandelettes de pâte et les placer sur la tarte en les entrecroisant, ce qui est d'un très joli effet.

Tarte aux fruits en conserves :

2½ *t. de fruits en conserves*
¾ *de t. de sirop de conserves*
1 *c. à tb. de beurre*
¼ *de t. de sucre*
2 *c. à tb. de farine*
1 *c. à tb. de jus de citron*

Egoutter les fruits, les couper si nécessaire. Mélanger le sucre, la farine, délayer avec le sirop et cuire jusqu'à épaississement en brassant. Ajouter les fruits, le beurre et le jus de citron. Laisser refroidir et verser dans une abaisse non cuite, recouvrir de bandes de pâte et cuire tel qu'indiqué plus haut.

Tarte aux oeufs :

5 *oeufs*
½ *t. de sucre*
2 *t. de lait*
1 *c. à thé de vanille ou un peu de muscade*

Battre légèrement tous les ingrédients et lorsque le sucre est fondu, verser dans une abaisse de pâte brisée non cuite. Mettre au four à 450°F. pour 10 minutes, diminuer la chaleur à 350°F. et cuire jusqu'à ce que la préparation aux oeufs soit prise. Pour savoir si la tarte est à point : piquer au centre la lame d'un couteau, si elle sort nette, la préparation est cuite.

Tarte à l'érable :

2 *oeufs*
¼ *de c. à thé de sel*
½ *t. de sucre d'érable*
¼ *de t. de beurre fondu*
¾ *de t. de sirop d'érable*
½ *t. de noix grenobles ou pacanes*

Battre les oeufs, ajouter tous les autres ingrédients et bien mêler. Verser dans une abaisse non cuite et cuire comme la tarte aux oeufs.

N. B. On peut remplacer le sucre d'érable par du sucre granulé.

Tarte au citron :

3 *c. à tb. de farine*
¼ *de t. de jus de citron*
2 *oeufs*
1 *c. à tb. de beurre*
1 *t. de sucre*
¾ *de t. d'eau*
1 *pincée de sel*
zeste de 1 *citron*

Mélanger la farine et le sucre, délayer avec l'eau, ajouter le zeste de citron et cuire en brassant jusqu'à ce que la préparation soit épaissie. Quand le mélange a jeté quelques bouillons, ajouter les jaunes d'oeufs légèrement battus avec le jus de citron, ajouter aussi le beurre ; cuire une minute en brassant mais sans laisser bouillir. Retirer du feu et laisser refroidir. Verser dans une abaisse déjà cuite et refroidie. Battre les blancs avec un peu de sel jusqu'à ce qu'ils soient fermes, à ce moment ajouter du sucre fin une cuillerée à table à la fois ; en ajouter 4 cuillerées à table en tout. Quand la meringue est ferme, la déposer sur la tarte de façon à la couvrir entièrement. Mettre dorer à four doux, environ 300°F.

Tarte mousseline à l'ananas :

1 *c. à tb. de gélatine*
1½ *t. d'ananas déchiquetés*
½ *t. d'eau bouillante*
2 *blancs d'oeufs*
¼ *de t. d'eau froide*
¾ *de t. de sucre*
1 *c. à tb. de jus de citron*
⅛ *de c. à thé de sel*

Si on emploie des ananas frais, les cuire dans un sirop fait avec l'eau bouillante et ½ t. de sucre. Si ce sont des ananas en conserve, réduire le sucre à ½ t. et prendre ½ t. de sirop de conserves à la place de l'eau bouillante.

Gonfler la gélatine dans l'eau froide et la dissoudre dans le sirop chaud. Ajouter les ananas et le jus de citron. Laisser prendre à demi. Monter les blancs en neige ferme avec le sel, y ajouter graduellement le reste du sucre et les incorporer délicatement au mélange d'ananas mi-pris. Verser dans une abaisse déjà cuite et refroidie. Laisser prendre avant de servir. Cette recette peut servir pour préparer des tartes mousselines à n'importe quel fruit.

Tarte chiffon au chocolat :

1 *c. à tb. de gélatine*
¼ *de t. d'eau froide*
4 *jaunes d'oeufs*
1 *t. de sucre*
½ *c. à thé de sel*
½ *t. d'eau bouillante*
6 *c. à tb. de cacao*
4 *blancs d'oeufs*

Saupoudrer la gélatine sur l'eau froide et la laisser gonfler 5 minutes. Verser l'eau bouillante sur le cacao et bien mêler. Dans la partie supérieure d'un bain-marie, battre les jaunes et y ajouter ½ t. de sucre, le sel, le cacao ébouillanté et cuire en brassant jusqu'à épaississement. Quand le mélange commence à prendre, y incorporer les blancs qui ont été battus en neige avec le reste du sucre. Verser dans une abaisse déjà cuite et refroidie. Laisser prendre.

N. B. On peut parfumer cette tarte avec 1 c. à thé d'essence de vanille ou 1 c. à tb. de rhum.

La lotion Jergens protège les mains actives

Employez la lotion Jergens après chaque tâche ménagère! Seule Jergens enraie l'action des détergents; les mains rudes et rèches deviennent presque à vue d'oeil douces et soyeuses, à mesure que Jergens remplace les huiles naturelles, que l'eau et les détergents avaient chassées. Seule Jergens pénètre en quelques secondes; elle fait disparaitre les rugosités. Seule Jergens embellit; aucune autre lotion n'est aussi agréable. Ses riches huiles de beauté parfument et adoucissent vos mains!

Pour le soin de vos mains, Jergens est sans rivale!



dans le rayé,
le piqué,
le fleuri,
le velours,
l'imprimé

taillez-vous un Coussin



FOURNITURES REQUISES :

Coussin rayé :

¾ vg. de coton rayé, 36 po. de largeur
⅝ vg. de coton blanc, 36 po. de largeur pour la forme de la bourrure.

Coussin triangulaire :

½ vg. de viyella, 36 po. de largeur.
½ vg. de coton blanc pour la forme de la bourrure.
1 morceau de viyella de couleur contrastante,
43 po. par 3 po. pour le soufflet. — Unir si nécessaire.
2 carrés de viyella de couleur contrastante de 2½ po. pour recouvrir les boutons.
2 formes de boutons, 1 po. de diamètre.

Coussin en forme de traversin :

½ vg. de coton imprimé, 36 po. de largeur.
½ vg. de coton blanc, 36 po. de largeur pour la forme de la bourrure.
1 morceau de popeline de couleur contrastante,
9 po. par 18 po. pour les bouts circulaires.
3 écheveaux de coton à broder ANCHOR de CLARK de couleur noire pour les glands.

Pour chaque coussin :

du kapok, du biais à border noir de COATS
du fil à coudre mercerisé SUPER SHEEN *de* COATS de couleurs assorties.

PATRONS :

Tracer les patrons sur un papier comme suit :

Le coussin rayé :

Tracer un cercle de 14 po. de diamètre. Le diviser en 4 parties égales ; une de ces parties est utilisée comme patron pour le coussin.

Le coussin triangulaire :

Tracer un triangle dont chaque côté aura 14 po. de longueur. Arrondir les coins.

Les bouts du traversin :

Tracer un cercle de 8 po. de diamètre.

COUPE :

Allouer ½ po. pour les coutures tout autour des patrons.

Le coussin rayé :

Tailer 8 morceaux de coton rayé par patron pour faire un dessin en chevrons tel qu'indiqué sur la photo.
Tailler 2 morceaux du cercle complet en coton uni.

Soufflet :

Tailler 2 morceaux 3 po. par 45 po.
(1 en coton rayé, 1 en coton uni). Unir si nécessaire.

Le coussin triangulaire :

Tailler 4 morceaux par patron (2 en viyella, 2 en coton).
Soufflet : Tailler 1 morceau en coton 3 po. par 43 po.

Le traversin :

Tailler 2 morceaux 15 po. par 26 po. (1 en coton imprimé, 1 en coton uni). Les bouts circulaires : Tailler 4 morceaux par patron (2 en popeline, 2 en coton uni).

EXECUTION :

Le coussin rayé :

1) Placer 2 sections du coussin, endroit contre endroit, les bords bien égaux. Faufiler et coudre un côté droit. Presser la couture ouverte et raser à ¼ po. Unir les 2 autres sections de la même manière.
2) Placer les deux demi-cercles, endroit contre endroit, les bords bien égaux. Faufiler et coudre les côtés droits. Presser la couture ouverte, raser à ¼ po. et tourner à l'endroit. Répéter la même opération avec les autres sections pour faire deux cercles complets.
3) Placer les deux bouts du soufflet rayé, endroit contre endroit, les bords bien égaux. Faufiler et coudre à ½ po. du bord. Presser la couture ouverte et raser.
4) Placer un côté du soufflet sur une des sections du coussin, les envers ensemble, les bords coupés bien égaux. Faufiler. Répéter avec l'autre section du coussin et l'autre côté du soufflet.
5) Placer un des bords pliés du biais à ½ po. d'un des bords du coussin, les endroits ensemble. Faufiler et coudre tout autour. Retourner le biais et coudre à points perdus juste au-dessus de la ligne de couture à la machine. Répéter la même opération avec l'autre côté du coussin, laissant 8 po. d'ouvert pour insérer la bourrure du coussin.
6) Faire la forme de la bourrure avec l'endroit du soufflet sur l'endroit des cercles tel qu'indiqué au No. 4. Tourner à l'endroit et bourrer avec le kapok. Coudre à points perdus les bords ouverts. Insérer la bourrure en dedans du coussin et finir les bords ouverts.

Coussin triangulaire :

7) Répéter les opérations 3 - 4 - 5 et 6.
8) Placer une forme de bouton au centre d'un carré de 2½ po. Faire un rang de fronces à ½ po. du bord du bouton. Tirer les fronces bien serrées et coudre le bouton en place au centre du coussin. Répéter avec l'autre forme de bouton et coudre au centre sur l'autre côté du coussin.

Le traversin :

9) Plier le tissu en deux sur le sens de la longueur, endroit contre endroit. Faufiler et coudre les longs côtés. Raser la couture, la presser ouverte et tourner à l'endroit.
10) Placer un des bouts sur le coussin, les envers ensemble, les bords coupés bien égaux. Faufiler. Répéter avec l'autre section.
11) Répéter les opérations 5 et 6.
12) Unir une longueur de coton à broder à un des bouts pliés d'un écheveau. Tourner le haut pour faire une tige de ½ po. et coudre en place au point de languette comme dans la photographie. Finir les bouts et raser le gland à 4 po. Répéter la même opération avec l'autre écheveau.
13) Coudre chaque gland en place au centre de chaque bout du coussin.



Adorable en vert!



Si charmante en rouge!

Parce qu'Angel Face fait toute la différence! A gauche, vous avez le maquillage Blushing Angel Face. A droite, le Tawny Angel Face.

Le nouvel Angel Face avec des cosmétiques-silicones vous permet de modifier votre teint à volonté pour porter toutes les couleurs haute mode

Désormais, votre teint s'harmonise magiquement aux nuances de vos toilettes! Comment? Avec le premier maquillage compact Angel Face de Pond's, le *seul* avec des cosmétiques-silicones.

Les incomparables cosmétiques-silicones d'Angel Face vous permettent de modifier votre teint à volonté *sans pour cela paraître artificielle*, et lui confèrent une douceur incontestable. Les cosmétiques-silicones évitent la décoloration et les plaques sombres causées par l'humidité de la peau. De plus, ils captent l'éclat des lumières et confèrent à votre teint une beauté radieuse!

Choisissez *n'importe quelle nuance*, vous paraîtrez toujours à votre avantage! Consultez la liste des nouvelles teintes Angel Face. →

GUIDE POND'S POUR HARMONISER VOTRE MAQUILLAGE À VOS TOILETTES				
COULEURS DES TOILETTES	TEINT CLAIR	TEINT ROSE	TEINT BIS	TEINT FONCÉ
	NUANCES ANGEL FACE DE POND'S			
ROUGES-ROSES	IVOIRE	NATUREL	NATUREL	TAWNY
ORANGES-JAUNES	GOLDEN	GOLDEN	GOLDEN	BRONZE
VERTS-BLEUS	NATUREL	IVOIRE	ROSE	BLUSHING
BRUNS-NOIRS	ROSE	IVOIRE	BLUSHING	TAWNY
BLANCS-NEUTRES	NATUREL	TAWNY	BLUSHING	TAN



Un nouveau maquillage! Angel Face, à la fois fond de teint et poudre, vous est offert dans le charmant poudrier rose—seulement $1.00 . . . ou la jolie boîte bleu et or à 89¢.

Nombreux articles captivants

Nos artistes de la TV

Conseils aux photographes-amateurs

Jeux pour enfants

Conseils pratiques pour Madame

Roman d'amour complet

Sur toutes les scènes

Originalités de nos lecteurs

Cinéma – Vedettes

Roman policier complet

Mots croisés géants

Horoscope

Conte de Tante Germaine

Tout le monde en parle... ...et aime à le lire

Pour Papa, Maman, les enfants et tous ceux qui sont désireux de lire un magazine volumineux d'intérêt général admirablement conçu pour plaire aux goûts les plus divers, LE SAMEDI s'impose...

Un simple coup d'oeil à gauche nous permet de constater la diversité des chroniques qu'il renferme. A cette liste partielle, viennent s'ajouter de nombreux articles intéressants dus à la plume alerte des collaborateurs qui complètent l'équipe de la rédaction.

C'est le cas de le dire : dans

LE SAMEDI

il y a de tout, pour tous...

Ne tardez plus, profitez de l'offre qui vous est offerte et abonnez-vous sans tarder au grand magazine national des Canadiens, LE SAMEDI.

Abonnement : 2 ans .... $5.00 — 1 an $3.50

N. B. — Un abonnement de deux (2) ans vous fera réaliser une économie de $5.40 sur l'achat au numéro.



(Cette offre est valable au Canada seulement)

LE SAMEDI **975, RUE DE BULLION** **MONTREAL 18**

IMPORTANT : Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement ☐

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Prov.*.....

Pour un plus grand épanouissement de sa personnalité

[*Suite de la page* 19]

année scolaire 1952-53 : 925 garçons inscrits en Xème année dans les écoles de la commission scolaire
année scolaire 1959-60 : 2,734 garçons inscrits en Xème années dans ces mêmes écoles
soit une augmentation de 195%

année scolaire 1952-53 : 683 filles inscrites en Xème année
année scolaire 1959-60 : 2,335 filles inscrites en Xème année
soit une augmentation de 241%

année scolaire 1952-53 : 549 garçons inscrits en XIème année
année scolaire 1959-60 : 1,857 garçons inscrits en XIème année
soit une augmentation de 248%

année scolaire 1952-53 : 405 filles inscrites en XIème année
année scolaire 1959-60 : 1,452 filles inscrites en XIème année
soit une augmentation de 258%

Or, pendant ces mêmes années, la population n'a augmenté que de 24% !

* * *

Dans le cadre du ministère de la Jeunesse, les bureaux de l'Aide à la Jeunesse, fondés en 1947 et dirigés par M. Paul-André Fournier, comprennent : les services d'Orientation, des Bourses d'études, de Réadaptation des handicapés, des Cours de culture populaire, d'Efficacité industrielle, et le service des Cours Spéciaux (cours destinés aux jeunes chômeurs, etc.). Ces bureaux, travaillant en étroite collaboration, ont pour but de centraliser tous les renseignements concernant les écoles de l'enseignement spécialisé de la province de Québec. Ils sont situés à Montréal : 9175, rue Saint-Hubert ; cependant, un sous-bureau existe à Québec : 39, rue Saint-Louis, comprenant quatre conseillers d'orientation, et desservant Québec, sa région jusqu'à Trois-Rivières ainsi que le Lac Saint-Jean. La création de deux autres sous-bureaux est projetée : l'un sera à Rimouski, à la disposition de la population du bas du fleuve et de la Gaspésie ; l'autre se trouvera à Sherbrooke, pour les Cantons de l'Est.

Le service d'orientation de l'aide à la Jeunesse de Montréal comprend : sept psychologues, deux conseillers d'orientation, des psychotechniciens, des secrétaires, une technicienne d'information professionnelle dont le travail n'est pas le moins important : mise à jour des renseignements sur les métiers, les professions, les écoles, tant au point de vue universitaire qu'écoles de métiers : Nature, avantages et inconvénients, facilités d'avancement, salaire, la façon de « partir » dans un métier, etc. Des brochures sont à la disposition du public en général et des étudiants en particulier, pour consultation sur place.

Tout étudiant se destinant à des études universitaires, à une école technologique ou à une école de métiers, etc., peut aussi s'adresser par écrit ou par téléphone pour obtenir des indications sur des écoles, des études ou des professions, aux bureaux de Montréal ou de Québec. Pour les examens d'orientation scolaire ou professionnelle, il serait impossible de satisfaire toutes les demandes. Aussi, les membres d'orientation sont obligés de faire une sélection et de donner la priorité aux étudiants qui se destinent aux écoles de l'enseignement spécialisé. De plus, dans les localités où il n'y a pas de sous-bureau d'orientation, on peut toujours adresser une demande de renseignements ou d'examen selon le cas, à l'école de métiers de l'endroit, qui la fait suivre au bureau d'orientation de Montréal ou de Québec. A l'occasion d'une visite à cette école, le personnel du service d'orientation examinera sur place le cas de ces jeunes gens. Par ailleurs, si une dizaine de demandes venaient, par exemple, de Bonaventure, il est probable que le bureau d'orentation enverrait des membres de son personnel plus rapidement et spécialement pour s'occuper de résoudre les problèmes exposés.

A la différence des écoles dépendant de la Commission des écoles catholiques de Montréal, où tous les enfants faisant partie des VI, VII et IXème années passent des examens collectifs d'aptitudes intellectuelles, les jeunes gens peuvent s'adresser au service de l'Aide à la Jeunesse, sur leur propre initiative ou présentés par un professeur, une agence, un prêtre, etc. Un jeune homme se demande s'il devrait, après la IXème année, bifurquer vers une école de métiers. Une jeune fille s'interroge sur les aptitudes intellectuelles nécessaires afin de réussir des études d'infirmière et les qualités requises pour exercer cette profession. Un professeur de VIIème année, désemparé par les mauvais résultats d'un élève jusqu'alors brillant, l'envoie au service d'orientation : y a-t-il là un manque d'aptitudes, ou un problème psychologique freinant momentanément les possibilités de l'enfant ? Un entretien avec les parents aura d'abord lieu pour situer le cas : examen d'orientation, ou examen d'orientation doublé d'un examen psychométrique ayant pour but de faire prendre conscience de son problème à l'individu, afin de l'aider à le résoudre.

En plus de ces examens pratiqués dans les locaux de la rue Saint-Hubert, des examens d'admission ont lieu en juin et en septembre dans chacune des écoles de l'enseignement spécialisé pour les adolescents venant s'inscrire à ces établissements. Cette épreuve comprend un examen d'aptitudes intellectuelles et un examen psychométrique et, de plus en plus, les écoles tiennent compte des résultats des tests pour juger de l'acceptation des élèves. Dans ces mêmes institutions d'enseignement, les six premiers mois de l'année scolaire sont considérés comme une période d'adaptation aux études où ne sedont donnés que des cours théoriques. Pendant cette période, des membres du personnel du bureau d'orientation se rendent dans chacune des écoles pour y rencontrer les élèves présentant des problèmes d'adaptation.

Mille élèves environ sont examinés annuellement dans les locaux du bureau d'orientation de l'Aide à la Jeunesse, sans compter les examens pratiqués à l'extérieur. Sur mille cas examinés, neuf cents présentaient réellement un problème, c'est dire l'efficacité de ce service d'orientation qui fonctionne sous la direction de M. Guy Bourdeau. Je lui fais part de mon enthousiasme sur l'intérêt de l'enquête que je mène, et nous en arrivons à parler de l'importance des loisirs dans la vie de l'adolescent au point de vue éducatif. Celui-ci, en opposition avec son milieu familial et social, se tournera volontiers vers un adulte ayant gardé contact avec les jeunes gens et qui est le plus près possible de lui par l'âge. Car l'adolescent refuse l'autorité de l'adulte, mais subira l'influence d'un camarade qu'il admire (cette attitude de refus est d'ailleurs superficielle et momentanée). Il est également important de développer dans les loisirs (tels que lectures, spectacles, télévision) l'esprit critique, contraire à une attitude passive, qui permettra de mieux apprécier les valeurs.

J'ai la conviction profonde que dans l'un et l'autre service d'orientation, le cas de chaque enfant, chaque jeune fille, chaque jeune homme, sera examiné en particulier, avec une grande intelligence et beaucoup de compréhension. Ces services doivent être pour nous un appui solide dans un monde toujours en éveil où d'autres techniques naissent, exigeant de nouveaux diplômes. N'hésitons pas à faire appel à eux pour aider nos enfants à trouver leur vraie place dans un milieu fait pour eux, où leurs dons s'épanouiront, où ils seront exigeants pour eux-mêmes.

(Dans les deux centres d'orientation mentionnés, les examens sont entièrement gratuits.)

MARIE-NOËLLE STIEN

L'histoire de Shirley Temple

► Etats-Unis. — Shirley Temple, la petite fille étoile de cinéma avant 1940, tomba dans l'oubli lorsqu'elle attint ses 15 ans. A 20 ans, on supprima même son nom de l'annuaire du cinéma américain. Mais aujourd'hui, Shirley Temple, qui a 32 ans, deux enfants et un bon mari, retourne sous les projecteurs pour raconter elle-même la *Shirley Temple Story* (L'Histoire de Shirley Temple) à la télévision américaine. Cela lui prendra de nombreuses émissions, car ce scénario écrit par les spécialistes est un véritable roman à épisodes...



Son avenir est-il assuré?

Les années passent rapidement et bientôt votre vie active est finie!

Epargnez-vous régulièrement en vue du jour où vous devrez vous retirer?

Mettez-vous assez d'argent de côté pour assurer à vous et aux vôtres l'indépendance au moment de la retraite?

Un des meilleurs moyens de s'assurer la sécurité financière dans ses vieux jours, c'est de placer son argent dans une rente viagère du gouvernement canadien.

Les primes de rentes viagères du gouvernement canadien peuvent être déduites dans une certaine mesure pour les fins de l'impôt sur le revenu.

Pour plus de détails sur les aspects attrayants des divers plans de rentes sur l'Etat, postez ce coupon, franc de port.

MINISTÈRE FÉDÉRAL DU TRAVAIL

RENTES SUR L'ÉTAT CANADIEN

au: Directeur, Rentes sur l'Etat, Ministère du Travail, Ottawa (franc de port). RP

Veuillez me faire parvenir des renseignements complets au sujet des rentes sur l'Etat.

Mon nom est.....
(M. Mme Mlle)

Je demeure à..... Date de naissance.....

Age à l'échéance de la rente..... Téléphone.....

Je compte que les renseignements fournis seront considérés strictement confidentiels.



Cet article n'est pas

un *J'ai vécu huit heures dans un lieu interdit:*

exposé technique

sur la fabrication des postiches,

mais le récit d'une rencontre avec un être extraordinaire:

le cheveu

un reportage d'Hélène Pilotte

Je voudrais que vous en arriviez à considérer ce « poil de la tête dans l'espèce humaine », comme un personnage bien vivant, au passé pittoresque, au présent exigeant et à l'avenir tout tracé, grâce à vous mesdames et... à vous messieurs. Allons ! Ne niez pas qu'il vous soit aussi indispensable qu'à vos compagnes.

Le cheveu est un être bizarre. D'abord, il tombe tout le temps. On le foule aux pieds, on le jette aux ordures, on l'arrache avec fureur des vêtements auxquels il s'accroche. Vient le jour où il en a assez. Il se fâche et disparaît sournoisement, petit à petit, chaque jour davantage et c'est une douce vengeance pour lui car il se sait indispensable. On essaie de le rattraper. Trop tard : c'est l'apparition du postiche.

L'atelier d'un posticheur, c'est un musée, le posticheur lui-même étant une sorte de magicien. Il en a les bizarreries, les excentricités, la subtilité, la force de persuasion, le coup de main qui réussit tous les tours. Une journée durant, j'ai été son modèle, sa confidente, son admiratrice et son témoin. J'y ai plus appris sur Paris, sur les coiffures et sur les femmes et les hommes que si j'avais lu des tonnes de livres sur le même sujet... Mais ce fut beaucoup plus exténuant.

C'est un lieu qui tient de l'usine, de l'hôpital et du salon de beauté. Il y souffle un vent de poésie quand c'est l'artiste qui s'exprime. Il y règne une atmosphère de guerre froide lorsqu'il met les indésirables à la porte, ce qui aurait pu nous arriver d'ailleurs. Le sort en a décidé autrement. Les premières paroles de monsieur X... furent pour affirmer : « Les créations se font à Paris et nulle part ailleurs, car le goût est ici, les artistes sont ici, et c'est ici que l'on crée les styles dont s'inspire le monde entier. Enquêtez où vous voudrez, vous reviendrez toujours à Paris. Assoyez-vous et regardez-moi travailler. » Voilà le personnage : il est insaisissable, parle pendant une heure, raconte une foule d'anecdotes, gesticule, se déplace en coup de vent, réprimande ses ouvrières, accueille les clientes, se fâche, sourit, reste silencieux pendant une autre heure. Bref, il épuise tout son entourage et le subjugue en même temps.

Le posticheur est un artiste dont vous n'entendez jamais parler. Son atelier de travail est interdit au public. Quelques rares clients recommandés par des amis sûrs, y ont accès. Les journalistes surtout, n'y sont jamais admis. C'est le coiffeur qui vend la perruque, le chignon, la tresse, ou tout autre mèche de faux cheveux... C'est lui qui vend l'idée à la cliente de l'utilisation des cheveux postiches. C'est à lui que revient le mérite du postiche bien fait. Le posticheur reste dans l'ombre. Il a pourtant beaucoup de mérite, et le coiffeur en a tout autant, alors on se demande simplement : pourquoi faire tant d'histoires et jouer ainsi à cache-cache ?

UN PEU DE TECHNIQUE...

Le mot *postiche* désigne d'une façon générale, quand il s'applique aux cheveux, tout ce qui est faux, ajouté après coup, qu'il s'agisse, donc, d'une perruque entière ou d'une simple mèche destinée à orner une coiffure du soir. D'où viennent les cheveux, dans quel état les trouve-t-on à la base ? Quels traitements subissent-ils avant de servir à enjoliver la femme ? Les cheveux les meilleurs sont ceux qui restent après le peigne, quand vous vous coiffez car ils ont conservé leur racine. Donc, mesdemoiselles aux longs cheveux qui

[*Lire la suite page* 50]

l'atelier d'un Posticheur





DOCTEUR MARTIN

Un roman canadien de

GEORGES GUY

LA SONNERIE du téléphone semblait venir de très loin. Eveillé en sursaut, le docteur tendit le bras vers l'acoustique qu'il savait là, sur la petite table. Sa main rencontra un objet, un verre qui se brisa sur le plancher : petit tonnerre suivi d'un roulement de cristal.

— Qu'est-ce que c'est ? grommela le docteur.

Il ouvrit les yeux. Il avait dormi, effondré dans un fauteuil de salon. Une lampe était allumée à son chevet. Deux bouteilles vides de whisky montaient la garde... Çà et là, des livres, des mégots de cigarettes et, sur le guéridon, une soucoupe contenant des restes de poulet...

— Je suis brisé, murmura le docteur.

Il regarda sa montre. Neuf heures moins dix. Puis, le téléphone revint à la charge.

— Je ne réponds pas.

Mais la sonnerie refusait de se taire. Excédé, le docteur se leva et, titubant, marcha vers son bureau.

— Hello ! Hello ! cria-t-il.

— Docteur Martin ? demanda la voix de l'acoustique.

— Oui, oui !

— Docteur Martin, c'est l'hôpital. On a besoin de vous. Une urgence.

— Une urgence ? Qu'est-ce que c'est ?

— Le pauvre homme est tombé, le ventre sur la scie du moulin.

— Qui parle ? Soeur Lucienne ?

— Oui ... Le docteur Mathieu est arrivé. Il vous attend. Venez vite, docteur. C'est très urgent ... Docteur, vous m'entendez ?

— Oui ... mais je ne peux y aller, dit le docteur Martin.

— Vous ne pouvez pas ? Mais docteur ...

— Dites à Saindon qu'il opère.

— Le docteur Saindon est en vacances, vous le savez bien, et le docteur est malade.

— Mathieu alors !

Le docteur Mathieu a dit que vous seul pouviez sauver le blessé.

— Allons donc ! Il y a d'autres chirurgiens dans la ville de Québec.

— Oh, le temps d'en rejoindre un ... le temps qu'il vienne ici ... Ce serait trop tard. Mais vous, docteur ?

— Je suis malade ... dit-il après un silence, mais j'arrive.

— Si vous êtes malade ...

— J'arrive.

Il raccrocha. Il se sentait les idées très nettes malgré le mal de tête, mais ses mains ne pouvaient s'affranchir du tremblement.

— J'ai besoin de mes mains, dit-il. Tout de suite.

Il étendit le bras droit et, braquant son cerveau sur l'effort, il tenta de maintenir ses doigts dans une position rigide. Peine perdue.

« Et je n'ai pas le temps de faire mes exercices, ni de prendre un bain chaud. Allons-y pour le stimulant ! »

Dans son bureau, il but à même la bouteille plusieurs gorgées de cognac en réserve pour les tristes matins.

Il sortit et rencontra sa ménagère sur la galerie.

— Docteur, vous ne déjeunez pas ?

— Pas le temps, Mme Dufour ... Mettez un peu d'ordre dans le salon. Je reviendrai pour midi.

— Vous n'avez pas l'habitude d'opérer le samedi.

— Je le sais bien, Mme Dufour, mais que voulez-vous ?

La brise de juillet suggérait au docteur d'aller s'étendre sur une jolie plage dans un coin perdu et de ne penser à rien, à personne ... pas même à Jasmine. Il haussa les épaules. Pour ne plus penser à Jasmine, ne plus entendre sa voix, ne plus voir son sourire résigné, il faudrait bien que la mort s'en mêlât ... ou d'autres bouteilles de whisky, mais ces dernières évasions étaient trop fugitives. Il pensait : « Jasmine, Jasmine chérie, comme tu étais jolie, il y a huit ans, près du lac dans les Laurentides. Tu t'amusais. Tu jouais à l'enfant gâtée. Tu ne savais pas encore. Tu n'as peut-être jamais compris. Tu es partie comme une colombe ... Et moi je savais. Je regardais tes pommettes trop rouges. Je voyais la fièvre qui s'installait, chaque soir, et je savais que c'était une question de mois ».

Le docteur pestait intérieurement contre le trafic intense qui l'empêchait de sortir sa voiture de la cour. De l'autre côté de la rue, il voyait une employée en blanc arranger quelque chose dans la vitrine d'une pharmacie. « Ma pharmacie ! » pensa le docteur avec satisfaction. A trente-huit ans, il avait fait son chemin. On le considérait comme le premier chirurgien de l'hôpital. D'éminents confrères de Québec et de Montréal avaient cru bon de l'appeler en consultation. Il avait fait l'achat d'une pharmacie prospère et d'une maison de modèle ancien qui avait encore grande allure. Mais de tout ce luxe, Jasmine ne jouirait plus jamais ...

— Enfin ! maugréa le chirurgien en débouchant dans la rue.

De la pharmacie, quelqu'un lui fit un signe amical. Il supposa que c'était garde Lemieux, la directrice.

« Garde Lemieux est une jeune fille épatante », pensa le docteur. « J'espère bien que le docteur Legris n'aura pas l'idée de l'épouser. J'en ai besoin à la pharmacie ».

L'hôpital ... Le docteur entra d'un pas pressé et, dans le hall, il poussa machinalement sur le tableau de présence, la languette de bois portant l'inscription : Docteur Martin David ...

— Docteur Martin, on vous attend, dit la religieuse.

— Je sais, je sais ! fit le docteur.

On retenait l'ascenseur aux étages supérieurs. Encore une fois, le docteur étudia sa main droite. Les doigts tremblaient.

— Bon sang, qu'est-ce que je vais faire ? murmura-t-il.

Une aide garde-malade, qui attendait l'ascenseur, regardait, bouche-bée, le grand docteur Martin.

— Il y a longtemps que le blessé est arrivé ? lui demanda le docteur.

— Quel blessé ? répondit stupidement la jeune fille.

— Rien, rien ...

L'ascenseur illuminé hésitait derrière la grille.

Il s'immobilisa.

— Vous allez au six, docteur ? bredouilla l'aide.

— Oui, merci.

Les mains derrière le dos, il imposait à ses doigts une gymnastique de tous les instants. Il descendit de l'ascenseur. Dans le corridor, le docteur Mathieu faisait les cent pas.

— Ah, Mathieu. Vous avez vu notre homme ? C'est sérieux ?

L'autre eut une moue affirmative.

— Il y a des chances ? s'enquit le docteur Martin.

— Sûrement ... avec vous.

— Où est-il ?

Sur la table. Legris le surveille.

— Bon, on y va. Mais avant ... Ah, soeur Lucienne. Vous avez bien du cognac dans votre pharmacie ? ...

— Du cognac ? Oui, docteur. Mais pourquoi ... pour qui ?

— Pour moi, la belle affaire ! Sans un stimulant je ne suis pas en état de pratiquer l'opération. Regardez-moi les mains.

— Vos mains tremblent. Vous avez bu ...

— Oui, ma soeur. Je suis alcoolique et ça ne vous regarde pas. Apportez-moi vite ce cognac et allons sauver un homme.

La religieuse quêta du regard un commentaire du docteur Mathieu. Mais ce dernier demeurait impassible.



GEORGES GUY

Notes biographiques

Georges Guy est né à Cap-Chat, en plein coeur de cette Gaspésie qu'il a chantée dans plusieurs nouvelles et articles.

Il fit ses études à l'école primaire de St-Octave-de-l'Avenir, puis au Séminaire de Gaspé.

Pendant dix ans, il fut commis des Postes à St-Octave. Depuis trois ans, il est scripteur à CKBL radio & télévision (Matane).

Dans le domaine de la littérature, il a collaboré à la plupart des revues de la province.

Ses auteurs préférés : Tchekhov, Thurber, Daninos...

Georges Guy est marié et père d'un enfant : Serge un an.

— Docteur, reprit soeur Lucienne, dites-le donc si vous ne pouvez pas opérer.

— Je le dirai quand je le saurai, riposta le docteur Martin. Vous ne voyez pas que je fais mon possible ? Vite, le cognac...

— Ma soeur c'est urgent, ajouta Mathieu.

— Bon, dit soeur Lucienne. Mais je ferai rapport à la direction. Ce sont des choses qu'un hôpital ne peut pas tolérer.

— Faites rapport et surtout faites diligence ! dit le docteur Martin.

Son collègue crut bon de préciser :

— Pour une opération de routine, on ne vous aurait pas dérangé, docteur. Mais c'est un cas difficile.

— Je le sais bien, mon vieux. Si je ne peux pas tenir le bistouri, je vous guiderai. Ne craignez rien. Ça va bien aller.

— Votre cognac ! dit sèchement soeur Lucienne.

— Merci, ma soeur. Merci de la petite ration.

Il but, puis il ajouta pendant que soeur Lucienne l'aidait à enfiler sa tunique.

— J'ai dû fêter quelque chose, hier soir. J'ai dû trop fêter.

— Ça vous regarde, dit soeur Lucienne.

— Allons-y ! Vous êtes prêt, Mathieu ?

— Votre masque... rappela la religieuse.

— Ah oui ! Attachez, ma soeur, attachez.

— Je veux voir vos mains. Je me sentirais responsable s'il arrivait quelque chose.

Le docteur Martin fit un effort pour se maîtriser.

— Ma soeur, je vous promets de simplement assister le docteur Mathieu, si je suis incapable de tenir le bistouri. Ça va comme ça ?

— Je vais prier à la chapelle, brusqua-t-elle en guise de conclusion.

Dans la salle d'opération, on n'attendait plus que le chirurgien. L'anesthésiste était penché sur le patient. Il se retourna :

— Bonjour, docteur Martin. Content de vous voir, docteur Martin.

— Ça va, Legris ?

— Oui, oui, docteur.

— Morphine ? questionna le chirurgien en désignant le blessé.

— Oui...

— Bon. Faites-le dormir.

Il alla prendre un bistouri et pratiqua une incision imaginaire dans l'espace. Il hocha la tête. Il recommença.

— Impossible, dit-il. Je vous assisterai, Mathieu.

— J'ai un peu le trac, avoua le jeune médecin.

— Tut, tut... Vous pouvez faire ça mieux que moi, Legris ? On peut commencer ?

— Oui, dit l'anesthésiste.

Le docteur Mathieu s'employa d'abord à mettre à jour les dommages réels de la scie dans le ventre du patient.

— Rien au poumon, constata le docteur Martin.

— Non... C'est le péritoine qui est atteint et le colon. Je ne sais plus par où commencer.

— Vous énervez pas, mon vieux. Allez d'abord dans les profondeurs. Examinez le colon. Puis vous reculerez jusqu'à la surface.

Pendant près d'une heure, le docteur Martin guida la main du jeune confrère. Mathieu travaillait bien, mais il ne savait pas faire vite.

— Ça va, Legris ? demandait fréquemment le docteur Martin.

— Ça va, répondait l'anesthésiste.

Puis le refrain changea :

— Il faiblit.

— Mathieu, voulez-vous que je termine ? suggéra le docteur Martin. Mes mains sont normales maintenant. Je peux opérer.

— Allez-y, docteur.

Fébrilement, avec la maîtrise qu'on lui reconnaissait et qu'il venait de retrouver, le docteur Martin referma la paroi.

— Victoire ! dit-il.

Et quand on lui eut retiré ses gants :

— Mathieu, vous avez été parfait.

— J'ai suivi vos conseils.

— Peut-être. Mais vous auriez sauvé cet homme, même si je n'avais pas été là. Vous serez un grand chirurgien.

— Merci, docteur.

— Maintenant, je vais prendre l'air et manger quelque chose. Je n'ai pas déjeuné... Rien de spécial, soeur Lucienne ?

— Oh, des appendicites, dit-elle. Le docteur Legris et le docteur Mathieu peuvent très bien s'en charger.

— A vos ordres, ma soeur ! dit le docteur Mathieu.

— Bonne chance ! lança le chirurgien chef.

Il sortit dans le soleil triomphant. Il était désemparé et se demandait s'il valait pas mieux aller dîner ou marcher pour écraser l'alcool dans ses derniers retranchements.

— Onze heures et quart ! murmura-t-il en regardant sa montre.

Il conduisit sa voiture un peu au hasard dans les rues de Québec. Ses pensées voltigeaient sans suite de sujet en sujet. « J'ai bien l'impression que l'opération de ce matin aura des répercussions à l'hôpital. Soeur Lucienne est bien capable d'en toucher deux mots à la directrice. Et si encore le reportage se limitait à deux mots... J'ai beaucoup négligé mon golf, ces derniers temps. Je n'ai tout simplement pas envie de jouer au golf... Tiens une nouvelle Cadillac ; et conduite par une sirène blonde ! J'aurais dû moi aussi changer de voiture. Je pensais économiser. Economiser ! Qu'est-ce que je vais en faire de ce fameux argent ?...Hum, je me demande si garde Lemieux pense au mariage ? Elle a bien un prénom comme tout le monde, Suzanne ? Non. Lucille ? Je ne sais pas. Garde Lemieux travaille depuis deux ans à ma pharmacie et j'oublie toujours son prénom. Elle a les jambes racées et des mains exquises. Bon, qu'est-ce que je vais chercher ? Garde Lemieux n'est pas mon genre. Trop sportive, trop moderne... Un nouvel édifice commercial. La construction est très active dans ce coin-ci. Le restaurant *Au Fin Gourmet* a perdu sa douce solitude... »

Le docteur Martin décida d'entrer *Au Fin Gourmet* où il n'était pas venu depuis six ans, soit depuis la mort de Jasmine. Le terrain de stationnement avait été agrandi mais la devanture du restaurant était toujours la même. Le docteur souhaitait ardemment que l'intérieur fût conforme à ses souvenirs. Il retrouva les petites tables pour deux ou pour quatre convives, les hauts bouquets de fougères qui servaient de paravent, l'horloge coucou, véritable objet d'art qui rappelait aux amoureux l'insolence inflexible du temps, les larges fenêtres, les fleurs et les petites serveuses en uniformes blancs... « Ma table est libre » pensa le docteur. Il alla donc s'y asseoir.

— Bonjour, monsieur ! dit une jeunesse en s'inclinant avec grâce.

— Bonjour, dit le docteur.

Il fit mine d'étudier le menu. Il avait la gorge serrée, tandis que les souvenirs se bousculaient. Il eut suffi de fermer les yeux pour imaginer que Jasmine était là comme autrefois. « Tantôt », pensait-il. « Tantôt, quand je serai seul, je vais croire que je dîne encore avec elle... »

— Mais c'est le docteur Martin ! s'exclama une serveuse qui passait.

— Simone, dit le docteur. Je ne pensais pas retrouver ici un seul visage connu.

— Et il ne reste que moi, docteur. Même le propriétaire est changé... Laisse, Lison. Je vais prendre la commande.

— Simone... Vous n'avez pas tellement changé.

— Mais si, docteur. Vous êtes trop indulgent. J'ai vieilli.

— Toujours seule ? Je veux dire... pas mariée ?

— Eh non ! Je ne suis pas le genre à inspirer les grandes passions.

Martin était distrait et regardait par la fenêtre.

— Le temps passe, dit-il. Mais je suis là à vous retenir...

— Ça me fait plaisir, docteur.

— D'ailleurs, je reviens au dîner. Vous n'auriez pas l'une de ces truites comme vous nous en serviez il y a six ou sept ans ?

— Ce n'est pas sur le menu, docteur, mais ça peut s'arranger. Je vous demanderais un peu de patience.

— J'ai tout le temps qu'il faut, dit Martin.

Simone repartit vers la cuisine et le docteur aurait voulu savoir si elle avait eu de la peine à le reconnaître. Depuis six ans, le chagrin et l'alcool l'avait marqué cruellement. Dans sa chevelure encore vigoureuse, les cheveux blancs menaient une rude offensive. Et Martin avait les joues flasques, les yeux proéminents et brûlant d'un éclat insolite, le nez aquilin et un sourire parfois amer, souvent nostalgique, quelquefois glorieux. Le corps était mou, grassouillet et les mains... Martin n'aimait guère penser à ces mains qui tremblaient maintenant à propos de tout et de rien.

Il se rappelait l'adolescent de seize ans qui, au collège tenait tête aux champions boxeurs des premières catégories ! Et les belles vacances qu'il passait chez-lui à l'Islet ! Il était fils unique mais Fernande, la soeur aînée, avait de l'étoffe et acceptait de lui servir de receveur, quand il exerçait son bras de lanceur étoile. Il aimait aussi à taquiner ses jeunes soeurs : Josée et Sylvie avec lesquelles il jouait à cache-cache le soir à la brunante. Sa mère souriante et effacée, était bien la plus douce des mamans. Martin l'aimait bien et il portait à son père un culte voisin de l'adoration. Il aimait voir revenir son père d'une visite à quelque malade. Il descendait de sa voiture, l'air distrait, et si la saison était propice, il s'arrêtait dans le jardin pour chercher, dans les plates-bandes, quelles fleurs allaient éclore demain. Déjà à cette époque, Martin songeait à imiter son père.

Il fut persévérant et, peu à peu, il entassa dans le passé les années de collège, d'autres vacances, le premier baiser, la cousine au coeur d'étouppe, les études universitaires, l'aventure avec Nicole Darisse. Mais le destin conservait une carte maîtresse : l'interne Martin David devait rencontrer une certaine Jasmine...

II

Les Darisse donnaient un bal et Martin, grand ami de la famille, avait été invité. Depuis le début de ses études universitaires à Laval, il n'avait eu de meilleur ami que Jacques Darisse. Tous deux, cette année-là, terminaient leur internat... Or, il se trouvait que Jacques avait une soeur, la jolie et spirituelle Nicole. Martin, en conquérant débonnaire, lui faisait la cour. Il était d'ailleurs fort prodigue de ses attentions. « J'ai l'âge de batifoller », disait-il, « Batifollons ». Il écrivait à Ginette ; il invitait Suzanne au théâtre ; il embrassait Nicole dans le salon luxueux des Darisse ; il prenait le menton des serveuses... et il se croyait un garçon épatant... Son père, le docteur Jérôme David, lui reprochait son inconduite :

— Martin, tu as vingt-neuf ans. Il est l'heure de fonder un foyer. Courtise sérieusement une jeune fille. Un bon mari a plus de mérite qu'un quelconque Casanova.

Martin répondait invariablement :

— Vous avez raison, papa. Je vais suivre votre conseil. Mais il n'en faisait rien...

Au bal chez les Darisse, Martin se montra étourdissant d'entrain, de gaîté et d'esprit. Il était en principe le soupirant de Nicole mais d'autres jolis visages trouvaient grâce à ses yeux. Il avait même dansé deux tangos avec une certaine Marcelle qui prenait des airs de femme fatale au grand amusement de l'interne.

Il devait néanmoins retrouver Nicole.

— Viens, dit la jeune fille. Je voudrais te présenter à une amie... Tu t'amuses bien ?

— Et, quelle question ! Pourrait-on s'ennuyer en si bonne compagnie ?

— Ah, voici Jasmine... Ma chère Jasmine je te présente le docteur Martin David dont je t'ai souvent parlé... Jasmine Lussier.

— Mademoiselle, c'est un plaisir de faire votre connaissance, déclara Martin.

La demoiselle eut un petit sourire.

— Nicole a le don du portrait. Vous êtes bien tel que je l'imaginais.

Il toucha une petite main, douce, tiède, indolente.

— Et si Nicole avait tracé un mauvais portrait, vous seriez d'accord ? demanda-t-il.

— Oui, tout à fait ! dit-elle en riant.

— Voyez-vous ça !

Il reprit l'air digne pour inviter Jasmine à danser.

— Je ne sais pas, dit-elle. Que danserons-nous ?

— L'orchestre commence une valse. Ça vous va ?

— Oui. J'aime la valse. Mais ça m'étourdit.

— Vous n'avez pas l'habitude ?

— Vous savez, je n'ai pas dansé depuis le bal des finissantes.

Il fit :

Ça ne doit pas remonter à tellement loin.

— Trois ans. Allez-y ! calculez mon âge !

— Dix-neuf ans ?

— Vingt... Vous garderez le secret ?

— Promis.

Il ajouta :

— Vous dansez très bien.

— Le pensez-vous ?

— Je ne l'aurais pas dit autrement.

— Alors... merci.

Martin étudiait cette frêle jeune fille qu'il dépassait de toute la tête. Le flot des cheveux chatains coulait harmonieusement jusqu'aux épaules à peine découvertes par le décolleté de la robe. Jasmine avait un visage à l'ovale exquis, un regard plus expressif que le sourire conventionnel, et de mignonnes fossettes. Elle portait une robe turquoise, un simple collier de perles... Elle n'était pas très loquace et encore moins catégorique. Chaque geste, chaque inflexion de voix indiquait une nuance. « Katherine Mansfield devait lui ressembler » pensait l'interne. Il parlait de sa carrière de médecin. Soulager la misère humaine était son rêve depuis toujours. Mais il ne pouvait guérir tous les malades ; il en souffrait et il se demandait si c'était là de l'orgueil.

— De la compassion... une grande compassion, corrigea Jasmine. Elle vous fait honneur. Mais sur terre nous passons très vite... Pardonnez-moi. Je suis très fatiguée.

Martin rendit son amie à Nicole, puis, un peu mélancolique, il se retrouva au bar. Il but deux petits verres, fredonna une mélodie de l'orchestre et laissa la gaîté l'entraîner avec Marcelle dans une enlevante samba.

— Demain, nous organisons une excursion de pêche, disait Marcelle. Voulez-vous être des nôtres, Martin ?

— Demain c'est dimanche ? Comptez sur moi. Au moins il y a de la truite dans ce lac où vous allez ?

— Pas la moindre idée.

— Mais alors ? Je veux pêcher quelque chose.

— Vous pêcherez, voyons donc ! Vous pêcherez avec moi.

— Des baisers dans le cou ?

— Peut-être. Qui vivra verra !

Et Martin continua, avec Marcelle, ce marivaudage. Jusqu'à la fin du bal, il oublia Jasmine mais, le lendemain, il se rappela le visage énigmatique. Il ne savait que penser de Jasmine. Elle était jolie ; elle avait la grâce d'un cygne et elle semblait irréelle. Il l'oublia, le temps de la partie de pêche ; il y pensa, le soir, puis il n'y pensa plus.

Deux semaines plus tard, Jasmine donnait de ses nouvelles. Martin, au téléphone ne reconnut pas sa voix.

— C'est Jasmine Lussier.

— Ah oui. Ça va Jasmine ?

— Pas très bien. Je m'adresse au médecin. J'ai une grippe qui persiste depuis des mois.

— Vous toussez ?

— Un peu.

— Faites-vous de la fièvre ?

— Je crois que oui. En fin d'après-midi.

— Bon, si vous voulez, Jasmine, vous aller venir à l'hôpital et nous vous passerons une radiographie. C'est encore la meilleure façon de savoir s'il y a quelque chose de sérieux derrière vos malaises. Pensez-vous pouvoir venir vers deux heures.

— J'y serai, docteur. Merci et à tantôt.

A deux heures précises, Jasmine se présentait à l'hôpital.

— Je vous confie au docteur Roux, un excellent radiologiste, dit Martin. Revenez me dire bonjour avant de partir. Je serai peut-être en mesure de vous donner d'heureuses nouvelles.

— Ou de moins bonnes.

— Il faut être optimiste.

— Oui, dit-elle. Ça vaut mieux. Je reviendrai tout à l'heure.

— C'est ça, Jasmine. Bonne chance.

Martin se remit à l'étude d'un traité sur la maladie de Parkinson. Il avait, dans son département, une patiente atteinte du tremblement caractéristique... L'auteur recommandait une intervention chirurgicale au cerveau. C'était peut-être une solution, mais la dame voudrait-elle surtout accepter de payer un spécialiste ? Elle parlait constamment de sa nombreuse famille et de grande pauvreté. Le cas de cette patiente l'absorba si complètement que Martin sursauta en constatant qu'il était près de trois heures. « J'ai encore une heure avant les visites » pensa-t-il.

A ce moment, on frappa à la porte du bureau. C'était le docteur Roux.

— Bonjour Martin. Je suis venu un moment te parler de la jeune fille.

Il semblait soucieux et alla s'adosser à la fenêtre.

— Dis-moi, Martin. T'intéresses-tu à cette demoiselle de façon particulière ?

— Mais... non. C'est une connaissance.

— Bon. Je suis content d'apprendre ça, parce que la pauvre fille a une lésion au poumon.

— C'est grave ?

— Je le crois. Cependant je ne dis pas que c'est sans espoir. Elle peut guérir.

— Que conseillez-vous, docteur ? Le sanatorium ?

— Oui, le sanatorium, si possible... le repos et une vie exempte de tout souci.

— Elle ne sait rien ? demanda Martin.

— Rien du tout. Je lui ai dit de venir te voir. Tu la mettras au courant dans la mesure qui te semblera appropriée.

— Oui...

Il y eut un silence.

— Martin, dit le docteur Roux, je te trouve bizarre. Cette Jasmine... tu ne l'aimes pas ? C'est certain ?

— Je vous assure, docteur. Je regrette ce qui lui arrive... C'est tout... Pensez-vous qu'un jour je serai cuirassé contre pareille sensation ?

— Dans ce cas, tu aurais de la chance. Si tu es un vrai médecin, tu t'inquiéteras et tu souffriras avec tes malades, toute ta vie.

— Je veux être un vrai médecin.

— Tu en as bien l'âme, dit le docteur Roux en caressant sa barbiche... Je te laisse. Tu me tiendras au courant ?

— Sûrement, docteur. Merci.

— Bonjour, mon garçon, dit le vieux médecin.

Martin employa fébrilement les minutes suivantes à préparer le raisonnement qu'il tiendrait à Jasmine, mais il n'avait rien trouvé quand la jeune fille se présenta.

— Et puis ? dit-elle.

— Asseyez-vous et ne soyez pas si nerveuse, conseilla Martin.

Jasmine se laissa tomber dans un fauteuil. Elle portait un costume vert de style simple. D'une main impatiente, elle disciplina une mèche de cheveux. Ses pommettes s'avivaient depuis tantôt. Elle était fort jolie.

— Et puis ? répéta-t-elle s'efforçant de sourire.

— Jasmine, pouvez-vous m'attendre une demi-heure ?

— Ici ?

— Oui. Couchez-vous sur le divan... J'ai quelques visites à faire. Ensuite nous pourrons parler à loisir de ce qui vous concerne.

Déjà inquiète, elle demanda :

— Il faut en parler longtemps ? C'est grave ?

Il sourit :

— Pour l'instant, je ne vous dis qu'une chose, ayez confiance... Et savez-vous, Jasmine, j'ai une meilleure idée. Si nous allions souper ensemble ? Voulez-vous ?

— Je veux bien, dit-elle. Je vais téléphoner chez-moi.

— Faites ça. Pendant ce temps, je vais voir mes malades.

Vers quatre heures et vingt, Martin vint retrouver Jasmine dans son bureau. La jeune fille semblait assoupie sur le divan. Il hésita, se demandant s'il était préférable de sortir et de la laisser se reposer. Mais elle ouvrit les yeux.

— Ah, docteur David... J'ai dû dormir. Je suis toujours si fatiguée.

— Vous avez besoin de repos.

— Je sais, docteur. Les poumons... Je suis tuberculeuse, n'est-ce pas ? Martin ne savait que répondre.

— Parlez, docteur. Je m'attends au pire. Je n'ai pas peur.

— Eh bien, dit-il, vous avez une toute petite lésion au poumon droit. J'ai dit : une toute petite lésion et ça se guérit avec beaucoup de repos.

— Voulez-vous me soigner, docteur ?

— Je réponds par une autre question : promettez-vous d'être une patiente docile ?

— Je promets.

— Parfait. Mais je suis exigeant et je réclame une autre promesse. Appelez-moi Martin et tutoyez-moi. Ce sera meilleur pour votre moral que de toujours vous adresser au médecin. Vous me verrez souvent.

— C'est entendu, Martin... à condition que vous... que tu me tutoies aussi.

— Voilà qui est bien. Parlons maintenant de choses sérieuses. Non, non, reste où tu es. Je m'asseois près de toi.

Jasmine refusa d'entendre parler du sanatorium. Elle voulait rester à Québec dans sa famille. Elle dormirait fenêtre ouverte ; elle accepterait toutes les piqûres, toutes les potions, tous les régimes... mais il n'était pas question d'aller vivre ailleurs. Elle mourrait d'ennui... Martin céda. Il n'eut pas été sage de la contrarier. Dans quelques semaines d'ailleurs, elle pourrait bien entendre raison.

— Vous viendrez me voir tous les jours ? questionna-t-elle d'un ton mutin.

— Je viendrai te voir.

Il avait appuyé sur le pronom pour rappeler leur entente gentiment.

— Gronde-moi, dit Jasmine. J'aime à me faire gronder.

Martin la berça de promesses. Il viendrait la voir ; il lui apporterait des livres et, avec elle, bavarderait longtemps de choses et d'autres... Puis, elle irait mieux. Elle voyagerait dans de beaux pays comme la Suisse et la Riviera Française ; elle retournerait au Covent Garden, à l'Opéra de Paris, et elle regarderait danser les étoiles et les simples petits rats.

— Ah, vous... tu n'as pas oublié, dit Jasmine. Au bal chez Nicole, je t'avais parlé de ma passion pour la danse.

— Un jour, tu danseras, promit Martin.

— Je ne suis plus très jeune.

— Un jour, tu danseras... ne fût-ce que pour ton plaisir.

— Tu crois ? dit-elle.

Deux larmes s'évadaient des longs cils.

— Ne pleure pas, Jasmine.

— Je suis heureuse, Martin. Tu me rends beaucoup d'espoir.

— Viens. Allons manger quelque part... Nous allons prendre un taxi pour ne pas te fatiguer.

— J'ai ma voiture, dit-elle.

Les jeunes gens se promenèrent pendant plus d'une heure. Jasmine parlait de sa famille. Depuis le décès de sa mère, elle vivait seule avec un père profondément absorbé par ses affaires. Odile, sa soeur aînée, avait épousé un joueur vedette des Argonauts de Toronto et demeurait dans la Ville Reine... A la benjamine, on payait tous ses caprices, mais elle s'ennuyait.

Ils mangèrent pour la première fois, *Au Fin Gourmet* puis Martin alla reconduire Jasmine.

— Tu entres ? demanda-t-elle.

— Dix minutes, dit-il. Tu dois te coucher tôt.

Mais dans le salon des Lussier, il ne put résister à la tentation d'attirer la tête de Jasmine sur son épaule...

Ce fut le début d'une aventure passionnée qui, un an plus tard, se terminait par un mariage. Jasmine cependant n'était pas guérie. Les dernières radiographies indiquaient la lente progression du mal. Aidée par son entourage, la malade cultivait l'illusion. « Demain, j'irai mieux », pensait-elle. « Auprès de Martin, je serai tellement heureuse que je prendrai des forces ». Elle voulait un grand mariage, une église remplie d'invités, des fleurs partout, une réception grandiose, un bal... Martin la savait perdue maintenant. Il acceptait toutes les suggestions et vaillamment il gardait le sourire.

Le soir du mariage, un neuf juillet, le docteur Martin David emporta sa jeune épouse vers un coin perdu des Laurentides. Ils passèrent là-bas un mois féérique et, pendant de longs moments, des jours entiers parfois le mari oubliait que Jasmine s'accrochait tant bien que mal à la vie. Les nuits de clair de lune, il la regardait dormir et il pensait : « Elle va mieux. Aujourd'hui, elle n'a pas parlé de fatigue. Mon Dieu, aidez-nous. Vous le pouvez... » Il voulait tant croire au miracle.

Dans un kiosque de souvenirs pour touristes, Martin avait trouvé une lampe jouet ressemblant à la très fameuse lampe d'Aladin et il avait dit à Jasmine :

— Voici le symbole de ta puissance. Je serai le Génie. Tu n'auras qu'à frotter la lampe et à exprimer ton désir.

— C'est vrai ? dit-elle. Je peux essayer ?

— Mais oui.

Elle sourit, réfléchit un moment, puis frotta la lampe.

— Maîtresse, je suis là, dit Martin d'une voix gutturale.

— Génie, je voudrais me promener en canot sur le lac, demanda-t-elle avec la foi inébranlable d'une petite fille.

Il fut absent durant trois heures et il ramena sur le toit de sa voiture, un canot qui enthousiasma Jasmine.

— On y va tout de suite.

— Je ne sais pas, dit-il. Tu n'as pas faim ? Tu ne voudras pas manger un peu ? D'ailleurs c'est peut-être imprudent de te promener sur le lac à cette heure de la journée. Le temps est frais.

Elle fit la moue.

— Je n'ai pas faim et je vais bien m'habiller.

Martin hésitait encore.

— Le Génie ne peut pas me refuser cette faveur, reprit Jasmine.

— Tu gagnes, dit-il avec tendresse.

Elle gagnait toujours. Le lendemain elle demanda des chaussons de ballerine. Un catalogue présentait de très jolis modèles. « Je me sens tellement en forme », disait la jeune femme. « Je suis certaine que bientôt, je vais pouvoir danser... » Martin ne partageait point cet optimisme mais il se rendit à Montréal d'où il rapporta deux paires de chaussons. Jasmine voulut les essayer le soir même. Pendant une minute, elle fit des pointes quoique la force physique refusât de collaborer.

— Je suis étourdie, soupira Jasmine. J'essaierai encore demain. Il faut que je m'entraîne.

Mais elle se contenta, les jours suivants, d'admirer ses chaussons... Martin l'aimait à la folie. Et, si extraordinaire que cela put paraître, dans ce sentiment n'entrait aucune pitié. Martin ne voyait que son épouse ; il ne pensait qu'à elle et il eut accepté de passer sa vie dans ce coin solitaire. Par jeu quelquefois, il s'efforçait de lutter contre cet envoûtement. « Jasmine ne peut pas être si parfaite. Elle a sûrement des défauts. Voyons si je peux lui trouver un défaut ». Insensiblement, il recommençait à louanger ses gestes, ses paroles, ses attitudes, sa grande beauté...

Il fallut, après un mois idylique, retrouver la vie quotidienne. Avec l'aide de Mme David et d'une bonne, Jasmine s'employa d'abord à meubler sa demeure. Mais elle se lassa de l'occupation avant de l'avoir terminée. Elle passait des journées entières dans sa chambre.

— Je t'attends, disait-elle à Martin. Je commence à vivre quand tu es là.

Lui tentait de la distraire. Il racontait sa journée, les escarmouches avec soeur Lucienne et les mille et un potins de l'hôpital. Jasmine écoutait avec l'exhaltation d'une prisonnière. Car

[*Lire la suite page* 38]



Poils PARTIS FIGURE

Lèvres Bras Jambes

MAINTENANT HEUREUSE ! Après avoir tout essayé, je découvris un moyen simple et modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon secret. Posté sous pli discret. Aucun **échantillon d'essai**. Ecrivez à :

ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600
Dépt. C-309, Toronto, Ontario.
Inclure 5¢ pour réponse.

FÉMINITÉ
grâce à . . . Lysol!



Tout comme les lotions et les crèmes protègent votre beauté, Lysol protège ainsi votre féminité!

Les douches régulières avec le délicat Lysol évitent d'offenser et détruisent sans danger les germes de mauvaise odeur à leur source même. Le nouveau et délicat Lysol vous comble d'un soin bienfaisant qui *nettoie* en même temps.

Vous serez heureuse de découvrir le délicat Lysol. Il vous laisse si fraîche et si féminine! Essayez-le aujourd'hui. Vous apprécierez aussi la nouvelle bouteille de sûreté de forme pratique.



Lysol®

POUR UN SOIN DÉLICAT

DÉCOUPEZ ICI

Faites venir votre livret gratuit — Prenez des douches comme les médecins le recommandent. (Envoyé dans une enveloppe blanche)

A : Lysol, Dept. 202
37 Hanna Ave.,
Toronto 3, Ont.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ET CTÉ .....

Lysol est une marque déposée de Lehn & Fink (Canada) Limited







Raoul-Jean Fouré

Le roi de la robe élégante





La ligne tout à fait récente des Cols et Encolures accompagnant les Coupes très nouvelles des Modèles « fourrures » présentés, soulevèrent l'enthousiasme général, à l'avant-première offerte à la Presse de la nouvelle Collection de Raoul-Jean Fouré. Conçue en collaboration avec Jacques de Montjoye, cette Collection se fit également remarquer, de façon saisissante, par son thème du deux en un... utilisant deux fourrures, là, où seulement une avait été employée par le passé. Un manteau-tunique noir en Breitschanz de Russie, enrichi de deux bandes horizontales de Renard Saga de Norvège bordant l'ourlet, est complété de deux autres bandes formant poignets au bas des manches longues et étroites. Toutes les bordures de Renard sont amovibles, celles de la Tunique pouvant servir d'étole. Une double bordure de Vison Emba Lutetia forme le bord en « Spirale » d'un manteau enveloppant de Phoque d'Alaska de teinte Kitovi, tandis que du Vison noir borde les courbes d'un manteau d'Ecureuil Canadien du même ton.

Cette idée de doublure luxueuse est répétée dans une veste de velours côtelé, doublée de Renard naturel canadien, un manteau de lainage « Raisin » doublé de Hamster et un manteau de tweed de couleur « Farine d'Avoine » doublé et bordé de Lynx Canadien. Ces trois modèles sont réversibles ainsi qu'un manteau « Chauve-souris » d'Ecureuil canadien noir. Ce dernier, doublé de satin rouge, se porte sur une robe-tunique combinant le lainage noir et le satin rouge. L'ensemble pouvant ainsi se porter alternativement de trois façons, soit pour le jour, soit pour le soir, et illustre admirablement la garde-robe idéale pour le voyage en « Avion à réaction ».

Monsieur Fouré a tenu à souligner les formes nouvelles de ses créations en présentant ses fourrures par groupe de même modèle. Un manteau « Ingénue » avec une ceinture élastique facultative (donnant l'effet d'une taille froncée, retenue aux coutures intérieures et contrôlant la silhouette) fut présenté en Rat musqué rasé, en Astrakan naturel gris, en Astrakan brun et en Breitschanz. Un autre modèle, de ligne « Peignoir », à effet de taille haute, nous fut montré en Rat musqué rasé de ton « Caramel » et en mouton de Perse noir d'Afrique du Sud. L'encolure écharpe, vue à plusieurs reprises, forme ici un agréable contraste dans une combinaison d'Ocelot avec écharpe de Loutre de rivière et dans un autre de Castor couleur « Huître » accompagné d'une écharpe de velours. Des garnitures de Lynx et de Renard soulignent l'importance que donne le Couturier aux Fourrures à longs poils. Ainsi ce manteau de silhouette classique en Rat musqué rasé est rehaussé d'une encolure-cravate de Lynx, tandis qu'un manteau amplement évasé mais aux épaules étroites en Rat Musqué se termine d'un collet de Renard.

Ici, les poches rapportées marquent l'originalité d'un nouveau groupe de manteaux, identiques de Castor « Caramel », de Rat musqué et d'Astrakan. Les poches sont arrondies et gonflées.

La même idée de poches, cette fois avec rabat, se retrouve sur un manteau de Loutre d'Alaska avec un col noué de Vison foncé.

Les amples Collet-capes de la saison prennent une allure absolument nouvelle dans un groupe de manteaux à pélerines d'Astrakan gris, d'Astrakan noir, combiné de Vison de même couleur, et de Loutre d'Uruguay brun foncé. Les Capes se terminant à hauteur du coude sont bordées d'un biais de soie. Lors de leur présentation, ces trois manteaux étaient accompagnés de turbans de soie drapée, de couleur assortie, créations d'Irène.

Un groupe de trois manteaux à la ligne « Sortie de Bain » de Rat musqué rasé, de Loutre d'Alaska et de Loutre d'Hudson, tous aux énormes Cols tailleurs, se portent avec ou sans ceinture, de fourrure ou de tissu.

La nouvelle encolure de la Collection, encolure dégagée, se retrouve à nouveau dans une jaquette de Vison canadien foncé, dans un manteau de ligne « Chasuble » à col écharpe en Vison Emba Autumn Haze, dans une jaquette mi-étole, mi-cape de Vison Emba Tourmaline, ainsi que dans un manteau de Castor et dans un autre d'Ocelot.

Comme dernière innovation « Fourrures », M. Fouré nous présenta quelques modèles de fourrures sports pour hommes. Ces pullovers, cardigans, blousons et gilets de lapin teint de différentes couleurs, classiques ou non (Rouge, beige, noir, raisin, bleu nuit, vert mousse) sont combinés de manches et de cols de tricot.

Enfin une veste Diamond Jim Brady en Breitschanz de Russie noir et une veste sport en Phoque de Terre-Neuve complétaient la Collection.



Somptueux gâteau au chocolat, où quatre minces lits de pâte tendre alternent avec une riche garniture de crème fouettée aromatisée à la menthe! Et la préparation simplifiée ne requiert qu'un seul bol! Faites-le avec de la 'Magic' et vous serez fière des résultats!

GÂTEAU DE RÊVE AU CHOCOLAT ET À LA MENTHE

Tamiser ensemble dans un bol
2 *tasses de farine à pâtisserie tamisée une fois*
ou 1⅔ *tasse de farine tout usage tamisée une fois*
3 *c. à thé de Poudre à Pâte 'Magic'*
¾ *de c. à thé de sel*
1½ *tasse de sucre granulé fin*
½ *tasse de cacao*
Ajouter
⅔ *de tasse de shortening amolli*
1 *tasse de lait*
1 *c. à thé de vanille*
Battre de 300 coups avec une cuiller de bois, ou pendant 2 minutes à l'aide d'un batteur électrique que vous réglez à la vitesse moyenne.
Ajouter
2 *oeufs*
et battre encore de 150 coups, ou pendant 1 minute. Verser dans 2 moules à gâteaux-étages ronds de 8″ graissés et dont le fond aura été garni d'un papier paraffiné graissé. Cuire à four moyen, 350°, de 35 à 40 min. Laisser reposer 10 minutes sur des grilles à gâteaux, puis démouler, enlever le papier et laisser refroidir complètement. Couper chaque étage en deux horizontalement, puis les superposer en étendant sur chaque couche de pâte ainsi que sur toute la surface du gâteau une Garniture de Crème fouettée à la Menthe. Décorer de lamelles de chocolat roulées.
Donne environ 10 portions.
Garniture de Crème fouettée à la Menthe. Fouetter 1 chopine (2½ tasses) de crème épaisse jusqu'à consistance onctueuse et ferme. Ajouter ⅓ de tasse de sucre à glacer et ½ c. à thé d'essence de menthe poivrée et bien incorporer en battant. Teinter légèrement avec du colorant végétal vert.

Un autre produit de qualité de STANDARD BRANDS LIMITED



Je l'ai fait moi-même – avec la 'Magic'!

Et voilà!

Une heureuse combinaison : La blouse en coton irlandais avec votre monogramme compris dans le patron No 3558. Tailles : 12-20. Prix 45¢.



La jupe brune à godets amoindris, un mélange de nylon et laine mouchetée de tweed coloré. Patron No 3161. Tailles : 24-32. Prix 50¢.

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patron de "La Revue Populaire", Dominion Simplicity Patterns, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Limited, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U. S. A.

[*Suite de la page* 35]

la maladie était un géolier qui refusait l'évasion hors de cette trop grande chambre... Jasmine ne lisait guère. Après deux chapitres, elle était lasse et oubliait le volume. Le lendemain, un autre roman subissait le même sort.

Tout près de son lit, Jasmine avait fait installer une armoire avec panneaux de verre dans laquelle les onze paires de petits chaussons attendaient le bon plaisir d'une danseuse. Sur l'armoire, un bouquet de fleurs, une photo de Martin, et la lampe d'Aladin.

La malade aimait tenir dans ses mains ce symbole des désirs réalisés. Plusieurs fois, Martin l'avait surprise dans cette attitude : léger sourire, regard perdu, et la lampe sur ses genoux.

— Martin, emmène-moi, disait-elle. Je voudrais changer de décor. Tiens, allons *Au Fin Gourmet*. Il me semble que là-bas, j'aurais de l'appétit.

Ils fréquentaient avec assiduité, une fois par semaine, parfois plus souvent, le restaurant qui avait connu l'éveil de leur amour. Cela dura un an, puis la jeune femme s'étiola ; bientôt, elle ne quitta le lit que pour s'asseoir dans un fauteuil où, les jambes entourées d'épaisses couvertures, elle continuait de vivre et d'espérer. « Quand je serai plus vaillante, nous retournerons dans les Laurentides, disait-elle à Martin. Elle insistait pour qu'il lût à haute voix certaines nouvelles de Tchekhov et elle appréciait entre toutes : *Rêves* et *Chagrin*.

Martin l'endormait comme une enfant. Il sortait ensuite et marchait longtemps dans la rue silencieuse. Il se sentait acculé au mur par la terrible échéance.

— Je vais être perdu sans Jasmine, murmura-t-il. Quand je l'ai épousée, je savais pourtant qu'elle avait peu de chances de s'en tirer.

Quand même, il avait espéré. Et l'espoir s'obstina jusqu'au jour fatal de l'hémorragie. L'infirmière ayant téléphoné à l'hôpital, Martin arriva en toute hâte. Jasmine avait encore la force de sourire.

— Ça va aller mieux, dit-elle.

— Nous allons te transporter à l'hôpital, déclara le mari.

— Demain.

— Bon, dit-il. En attendant, tu vas te reposer.

— Reste, reste avec moi.

— Je vais rester... mais il ne faut pas que tu parles.

Il lui tendit la main. Le pouls était désastreux.

Plus tard, il constata qu'elle pleurait.

— Sois calme, dit-il. Tu te fais mal.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle. Pourquoi moi, Martin ? J'ai vingt-trois ans.

— Chut... Rien n'est perdu, mon amour. Tu guériras. Nous t'enverrons en Suisse. Le climat est salubre. Il y a là-bas de très grands spécialistes.

— La lampe... murmura Jasmine.

Martin alla prendre le bibelot qu'il déposa près de son épouse.

— Pour que mon mari ne m'oublie pas trop vite, dit-elle en touchant la lampe.

— Moi t'oublier ! Tu sais bien que c'est impossible ! protesta-t-il. Ne parle plus de malheur. Pense seulement à dormir... et à guérir.

— Dis-moi que tu m'aimes...

— Je t'adore, mon amour.

— Dis-moi comment c'était dans les Laurentides... il y a deux ans.

— C'était... c'était magnifique, dit-il le coeur brisé. Notre chalet dominait une colline et, le matin, il y avait beaucoup de soleil dans notre chambre. Nous entendions très à bonne heure les cris des écureuils et le chant des oiseaux... Un petit sentier bordé de sapins descendait jusqu'au lac. Je t'appelais la reine du domaine et j'étais ton chevalier...

Martin évoqua des souvenirs jusqu'à ce que Jasmine fermât les paupières. Au souper, il mangea du bout des lèvres, puis il reprit son poste au chevet de la malade. Plusieurs fois, il fut tenté d'appeler une ambulance pour faire conduire Jasmine à l'hôpital, mais il ne put se résoudre à contrarier son désir : il attendrait jusqu'à demain.

Vers deux heures cette nuit-là, une seconde hémorragie emporta la douce Jasmine... Et Martin sut pendant quelques minutes résister à son immense douleur. Il s'efforçait de faire penser le médecin. Il appela ses parents et ceux de Jasmine, puis il sombra comme une épave. A certains moments, il avait l'impression que Jasmine vivait encore et que le mauvais rêve allait se dissiper. Il lui arrivait ensuite de s'enfermer dans sa chambre et d'appeler Jasmine à tue-tête. Son père, le vieux docteur David, dut lui administrer plusieurs calmants...

Le neuf septembre, lendemain des obsèques, Martin se retrouva seul. Il n'avait plus d'ambition. Rien ne l'intéressait, pas même ses chers malades. On lui conseilla de longues vacances. Il voyagea jusqu'en Indonésie. Il ne savait pas pourquoi il avait choisi l'Indonésie... Il revint après trois mois et il croyait avoir trouvé le palliatif. En souvenir de Jasmine, il se consacrerait à la médecine ; il deviendrait le plus grand chirurgien de sa génération.

Effectivement le docteur Martin s'employa à réaliser cette ambition. A l'hôpital il travaillait sans relâche puis, le soir, il étudiait encore. Les nouvelles théories le passionnaient. Il avait la certitude que bientôt, demain peut-être, un savant trouverait un remède contre le cancer ou que, le mois prochain, la maladie de Parkinson sera vaincue de façon définitive... Il se couchait à minuit, à une heure, et il ne dormait pas. Pour chasser l'insomnie, il prit l'habitude de boire un cognac avant de se mettre au lit. Cette habitude engendra le cognac de l'avant-midi pour rendre les idées claires, le whisky de onze heures pour l'appétit, la bière de quatre heures pour tromper la fatigue et parfois le pernod de la soirée pour... boire quelque chose. Il devint alcoolique. Il voulut faire marche arrière. Il était trop tard. Dans la passagère euphorie, Martin retrouvait Jasmine ; le plus souvent, il retrouvait le néant et le néant était encore moins terrible que les regrets.

Martin laissait rarement passer un jour sans entrer pour un pèlerinage dans la chambre de Jasmine. Les chaussons de ballerine attendaient patiemment dans l'armoire et la lampe gardait son air de mystère.

« Pour que tu ne m'oublies pas trop vite » pensait Martin.

Et il disait :

— Non, chérie. Tu es et tu resteras la seule femme de mon coeur.

Mais après six ans, il avait été fasciné par la couleur des poignets de garde Lemieux. Il l'avoua au souvenir de Jasmine et le souvenir fut magnanime. L'oeil pouvait succomber à d'autres charmes mais le coeur devait rester citadelle imprenable.

— Je suis une citadelle, murmura le docteur en regardant toujours par la fenêtre du *Fin Gourmet*.

Puis il s'accorda un moment pour penser à garde Lemieux en femme d'intérieur : les poignets blonds maniant un poêlon, les poignets blonds beurrant des roties et les poignets blonds accrochés au cou d'un homme. Cet homme, c'était lui...

III

Le docteur Martin faisait mine d'étudier un document. Son pupitre était dans un désordre indescriptible : fouillis de paperasses, bouteilles de remèdes, pilules, boutons de manchettes, livres et revues. Il leva les yeux.

— Ah, garde Lemieux. Un instant et je suis à vous.

— Je peux attendre, docteur. Ne vous pressez pas pour moi.

— J'ai fini.

Il ne lisait pas et cherchait une façon naturelle d'aborder le sujet. Mais l'inspiration lui faisait défaut. Il enleva ses verres, ébaucha un sourire.

— Je suis vieux.

— Vieux... à trente-huit ans ? s'étonna l'infirmière.

— L'âge lui-même n'a pas tellement d'importance. Je connais des vieillards de vingt ans. Moi, je suis usé... usé par le chagrin et l'alcool.

Martin attendit pendant quelques secondes les commentaires de garde Lemieux. Mais elle se taisait.

— Alors, j'abandonne, dit-il. J'abandonne la médecine.

— Docteur, ce n'est pas sérieux !

— Vous croyez ? Eh bien, il est plus de trois heures et où sont mes clients ?

— Vous n'avez pas de patients ?

— J'en avais quatre tout à l'heure. J'ai fermé boutique et je leur ai donné l'adresse de Mathieu.

— Mais alors, docteur ?

— Alors j'abandonne. J'en ai assez.

— Vous allez briser une carrière aussi... aussi magnifique ?

Il ricana.

— Carrière magnifique. Ce n'est pas l'opinion de certaines gens.

— Allons donc ! Vous devriez entendre les malades parler du docteur Martin.

— Moi aussi, je les aime bien. Je me penche sur chaque cas comme si ma vie en dépendait. Mais il n'y a pas que les malades... Garde Lemieux, je vais vous apprendre une nouvelle. J'ai eu une entrevue avec la directrice de l'hôpital, ce matin. On m'a congédié. Le bureau médical m'a mis à la porte.

L'infirmière semblait frappée de stupeur.

— Congédié... vous !

— Eh oui ! Il paraît que je suis dangereux... que j'opère des patients alors que mes facultés sont amoindries par l'alcool.

— Mais ce n'est pas vrai, docteur. Vous n'avez pas opéré en état d'ivresse.

Il se leva et marcha vers la fenêtre. Derrière son dos, il joignait des mains nerveuses. On le devinait en proie à un accès de colère. Il se retourna. Deux enjambées le portèrent jusqu'au pupitre et il tapa à poing fermé sur un amas de paperasses.

— Non, non et non ! Je suis alcoolique, tout le monde le sait, mais j'ai ma conscience. Au grand jamais, je ne prendrais des libertés avec la vie d'un être humain... J'étais en pleine possession de mes moyens, chaque fois que je me présentais à la salle d'opération... Je vais être juste. J'admets une exception, il y a une quinzaine de jours. Mes mains tremblaient quand je suis arrivé à l'hôpital. Mais je n'ai pas opéré.

— Vous avez expliqué tout cela à la directrice ?

— Bien sûr. Elle prétend que, si c'est arrivé une fois, il y a peut-être eu d'autres fois.

— Je n'aurais jamais cru à une telle catastrophe, dit garde Lemieux. Vraiment, je ne sais que vous dire.

— Ne dites rien, garde. Ne dites rien, ça vaut mieux. La fin d'une carrière n'est pas la fin du monde.

— Il y a d'autres hôpitaux.

— Vous pensez bien que mon histoire aura fait le tour de la province. On m'accepterait peut-être à Montréal, à Chicoutimi, et même ici à Québec, mais j'aurais à mes trousses une nuée d'espions. Dans ces circonstances, je ne pourrais pas donner le meilleur de moi-même.

— Je vous comprends, dit garde Lemieux.

— C'est au moins ça, parce que, moi, je ne vous comprends pas.

— Docteur, que voulez-vous dire ?

Martin décida de se rasseoir. Il avait un sourire sarcastique.

— Vous ne faites pas de suggestions ? Vous ne dites pas que je devrais cesser de boire, que j'ai déjà trop bu, que je devrais avoir du cran ?

— Docteur, je n'ai pas à vous juger. Je sais que vous vous faites du tort. Vous le savez aussi et, si vous continuez à boire, c'est que vous ne pou-

vez pas vous en empêcher. Tout ce que je pourrais dire n'aurait aucun effet.

— Vous me voyez couler à pic et vous n'essayez pas de me sauver.

— Docteur, dit-elle, vous pouvez nager.

— Non. Je suis enraciné dans l'alcool. Ça fait mourir la plante, mais la plante aime ça.

Garde Lemieux hésita un moment.

— Après tout, docteur, peut-être que j'aurais une suggestion. Ne décidez rien aujourd'hui au sujet de votre abandon de la médecine. Vous êtes fatigué. Prenez une vacance, ne serait-ce qu'un week-end... loin d'ici.

— J'y avais pensé, dit-il. Mais je voulais plus qu'un week-end. Je me préparais à aller en Europe et c'est pour cela que je vous avais fait venir au bureau. Je vous donne carte blanche au sujet de la pharmacie. Faites les achats que vous voudrez. Administrez tout à votre guise. J'ai la certitude que ce sera bien fait.

— Docteur, je vous remercie de votre confiance.

Et pendant qu'elle enviait ce voyage projeté, pendant qu'elle parlait de Tolède, de Cordoue et de Séville, le docteur n'écoutait plus. Il cherchait la nuance exacte des mains et des poignets de garde Lemieux : un brun ivoire ; un brun or, un mélange de miel, de soleil et de vent tiède, le tout exhalant un parfum qu'il aurait voulu respirer. Et il se demandait si cette fille était sentimentale, si elle vibrait quand son amoureux, le docteur Legris, chuchotait des mots tendres... Le docteur passait en revue tous les attraits de garde Lemieux : cheveux bruns à la garçonne, fossettes au creux des joues, bouche trop pleine, de petites oreilles rosées, le front aristocrate... les bras qu'on devinait musclés sous l'uniforme, la taille bien prise et les jambes sportives qui marchaient, qui couraient, qui nageaient dans l'eau bleu des piscines.

— Garde Lemieux...

— Oui, docteur ?

— J'ai oublié votre prénom.

— Germaine... C'est tellement ordinaire que je vous comprends de l'oublier.

— Je ne l'oublierai plus, dit le docteur. Eh bien, Germaine, vous permettez que je vous appelle ainsi ?

Elle avait rougi.

— Mais certainement, docteur.

— Germaine, j'ai changé d'idée. Je ne vais plus en Europe.

— Comment ? Je croyais avoir été éloquente.

— Vous l'avez été. J'ai l'impression cependant qu'un long voyage me dérouterait et j'aurais du mal à me remettre à la tâche. Je vais suivre votre premier conseil et me contenter d'un week-end d'aujourd'hui vendredi à mardi prochain. Seriez-vous prête à cinq heures ?

— Moi, docteur ? Vous m'emmenez ?

Elle riait, croyant qu'il était le jouet d'une distraction.

— Je ne plaisante pas, dit Martin. Je vous emmène.

— C'est impossible. La pharmacie...

— Je suis le patron et il y a quatre employés à part vous.

— Peut-être mais je ne suis pas libre. Le docteur Legris m'a donné rendez-vous pour samedi soir.

— Téléphonez-lui. Un prétexte, ça s'invente.

Elle était pensive, torturée, semblait-il par l'envie d'accepter et les scrupules qui pesaient dans la balance.

— J'ai besoin de quelqu'un, insistait Martin. Autrement, je me sentirais perdu et je ne retirerais aucun bénéfice du fameux week-end.

— Mais je suis ennuyante, docteur. Je ne lis pas les revues médicales, les derniers romans. Quand je suis seule dans mon appartement, je fais la cuisine, le lavage, et le soir, je regarde la télévision. Je suis très ordinaire, vous savez.

— En plein ce qu'il me fallait. Croyez-vous que je vais en week-end pour parler de médecine et de littérature ? Vous venez. C'est entendu.

— Je ne sais pas, docteur.

— Je vous donne dix secondes.

Martin ne savait pas quelle idée le poussait à organiser ce week-end, mais il désirait fort que Germaine acceptât.

Il feignait l'indifférence. Toutefois son regard s'arrêta sur une grande photo de son père accrochée au mur. « Papa serait horrifié, s'il avait vécu pour me voir dans l'état où je suis. Lui un si grand médecin... » Et Martin se mit à évoquer la mort de son père, cinq ans plus tôt. Une emboli el'avait foudroyé en pleine rue.

— J'accepte docteur, dit garde Lemieux. A une condition. Un autre couple nous accompagnera.

— Bravo pour les principes, ma chère Germaine. Invitez qui vous voudrez... à l'exception du docteur Legris. Je vous garde pour moi.

A cinq heures précises, Martin allait prendre garde Lemieux à son appartement.

— Les autres nous attendent sur la rue St-Jean. Je connais la maison, j'ai oublié le numéro... A propos où allons-nous, docteur ?

— Je ne sais pas. Où vous voudrez. Que diriez-vous du bas du fleuve ou de la Gaspésie ?

— La Gaspésie me plairait. Je n'y suis jamais allée.

— Va pour la Gaspésie.

Les compagnons de voyage, une infirmière, amie de Germaine, et un jeune avocat, se montrèrent d'abord peu loquaces. Le docteur Martin David les impressionnait visiblement. Mais Martin tutoyait tout le monde après seulement deux heures de trajet et l'atmosphère fut bientôt à la détente. Fernand s'allia à Martin pour taquiner les jeunes filles. Une ronde d'histoires et de chansonnettes commença alors. Puis, ce fut le premier arrêt à L'Anse-aux-Sauvages, près de St-Jean Port-Joli. Après un souper copieux, on décida de se remettre en route et d'aller camper à Trois-Pistoles pour la nuit. C'était une proposition de Martin qui désirait être à Matane, le lendemain avant-midi.

Fidèles à l'horaire établi, les excursionnistes atteignirent Matane-sur-Mer vers dix heures et trente.

— On s'arrête ici ? proposa Germaine impressionnée par le site de l'hôtel Belle Plage, à proximité d'un petit bois et bâti à deux cents pieds d'une plage magnifique.

— Qui seconde la motion ? dit Martin.

— Moi, fit Fernand.

— Et moi ! décida Suzanne.

— Bon c'est l'unanimité.

Le temps de louer des cabines, de décharger les bagages et d'enfiler des maillots et le joyeux groupe se retrouvait sur la plage. Martin, dont la forme physique laissait à désirer organisa des courses à pied et des concours de natation. Il termina bon dernier dans toutes les épreuves, mais l'insuccès se révéla impuissant contre sa belle humeur. Il était un véritable dynamo de verve et d'entrain.

Enfin, le docteur accepta de s'étendre sur le sable et, avec Fernand, il parla de sport, tandis que les jeunes filles, naïades accomplies, s'éloignaient vers le large. Plus tard, Martin regarda approcher une statuesque Germaine ruisselante d'eau et de soleil. Elle s'assit à quelques pas pour enlever son casque de caoutchouc ; ses cheveux courts étaient drôlement arrangés. Maintenant, elle fixait les vagues avec une expression certaine, mélancolique. Et Martin pensa qu'il avait envie d'embrasser cette fille. Il s'efforça de chasser cette impulsion et se mit à fredonner *Je sais comment*, un air populaire.

— Oh, vous ne dormiez pas... dit Germaine.

— Non, ma chère. Et je songeais qu'on a le bonheur qu'on veut avoir, les voyages, qu'on espère et même des amours qu'on ne soupçonne pas.

— Docteur, vous m'effrayez. Que de profondes théories pour un week-end ! Vous ne voulez pas m'expliquer ?

— Eh bien, je n'ai qu'à fermer les yeux pour m'imaginer que je suis un très grand chirurgien. Je ferme encore les yeux et je m'imagine étendu sur une plage de Ceylan ou d'Hawaï...

— Et pour les amours qu'on ne soupçonne pas ? interrogea Germaine constatant que la phrase restait en suspens.

— Là-dessus, je ne sais pas encore tout ce que je voudrais savoir. Je te tiendrai au courant.

Elle le regarda de façon attentive, cherchant à deviner.

Le centre du divertissement familial...

un piano

WILLIS

Donnez-leur de la musique maintenant . . . c'est un héritage qu'ils n'oublieront jamais. Donnez-leur un endroit où ils peuvent s'assembler avec leurs amis et s'amuser entr'eux . . . donnez-leur des souvenirs mémorables de la vie au foyer avec un piano Willis.



MODÈLE CARLETON

WILLIS & CO. LIMITED MONTRÉAL

Satisfaction Depuis 1871

— Où sont les autres ? demanda-t-elle enfin.

— Je crois qu'ils sont retournés à l'hôtel. On y va aussi ?

— Oui. J'ai une faim de loup.

— Rien d'étonnant. Il est près d'une heure.

— Allons-nous pouvoir dîner ?

— Nous trouverons bien quelque chose.

Ils passèrent l'après-midi à se prélasser sur la plage et la soirée fut consacrée à visiter sommairement la ville de Matane et quelques localités avoisinantes : Ste-Luce, Ste-Félicité, Petite-Matane et Rivière-Blanche. Vers dix heures, le docteur Martin aurait voulu sombrer dans le sommeil mais l'avocat avait acheté des journaux et lisait dans l'autre chambre. Le froissement du papier indisposait Martin. Pour meubler ses pensées, il évoqua l'image de garde Lemieux. C'était un bien joli sujet sujet. Il sourit en pensant qu'il n'avait pas encore trouvé la nuance exacte de ses poignets... Enfin, il tira de sa malle une bouteille d'alcool et il but, à la fois honteux de sa faiblesse et désireux de trouver la paix.

Le lendemain, Martin et Germaine visitèrent l'hôpital de Matane. Les copains avaient préféré demeurer sur la plage.

— C'est drôle, nous n'arrivons pas à nous détacher de la médecine... même en vacances, dit le docteur.

— Je crois que c'est normal.

— Très normal. Nous sommes les chevaliers valeureux des potions et des pilules.

— Docteur... dit Germaine amusée.

Ils repoussèrent ensuite la tentation d'aller explorer les fosses à saumon de la rivière Matane, et la route l'emporta. Martin conduisait droit devant lui sans consulter la carte. Ils dépassèrent des villages pour eux inconnus : Cap Chat où l'on pouvait voir l'Ile-aux-Oeufs, pierre d'achoppement de l'invasion de Walker, Ste-Anne-des-Monts, Ste-Marthe et d'autres bourgs pittoresques. Puis, en revenant, ils s'arrêtèrent sur un escarpement entre Méchins et Grosses-Roches.

— Allons jusqu'au bord du cap, dit Germaine.

Assis dans le feuillage, ils étaient fascinés par l'eau bleue et les vagues minuscules lisérées de blanc, à quatre cent pieds peut-être en bas de la falaise. Au large, plusieurs barques de pêcheurs et la rive nord du fleuve à peine distincte complétaient l'horizon.

— Germaine, tu ne regrettes pas le voyage ?

— Jamais de la vie. C'est merveilleux.

— Tu ne regrettes pas le docteur Legris ?

— Ça y est. Vous voulez me faire parler... Le docteur Legris est un charmant camarade mais ce n'est pas une obligation que je passe avec lui tous mes moments libres.

— Tu songes à l'épouser ?

— C'est vrai. Je pense au mariage, avoua-t-elle.

— Ma question est idiote, reprit Martin, mais je te demande pourquoi.

Elle rit.

— Je vieillis. Si je veux trouver un mari, c'est le temps ou jamais. Et sérieusement j'ai toujours rêvé d'une famille.

— Pourquoi Legris plutôt qu'un autre ?

— C'est un bien chic garçon et il a parlé de m'épouser.

La réponse de Martin fut impulsive

— Moi aussi, je pourrais en parler.

— Au conditionnel, c'est facile.

— J'en parle au présent. Germaine, veux-tu être ma femme ?

— Docteur, ne plaisantez pas. Pour moi tout cela est sérieux. Je suis... sentimentale.

— Je peux t'en donner de l'affection. Viens ici.

Il l'enlaça et, d'abord, il la bécota dans le cou, derrière les oreilles, sur le nez, le menton et les yeux ; puis il l'embrassa sur la bouche ; il murmurait des calineries.

[*Lire la suite page* 42]



Concerto pour FLÛTE et HARPE

Elle était là, devant moi, depuis un moment, et je me demandai comment il se faisait que je ne l'eusse pas encore remarquée. Elle prenait comme moi un café, mais de l'autre côté du buffet-comptoir de ce petit restaurant sans histoire, donnant sur la Place d'Armes. Et elle souriait. Encore rien là que de très ordinaire peut-être? Pourtant non.

Car rien en elle n'était ordinaire, justement. Un visage d'enfant au menton aigu, émergeant du chandail sombre au haut col moulé par un buste de femme étroit mais épanoui. La bouche délicate et bien ourlée, un drôle de nez rebondi, qui démentaient par leur ingénuité ce que les grands yeux allongés et la masse noire des cheveux relevés sur la nuque avaient de sauvage et de fantasque. De fascinant aussi. L'ensemble donnait tellement à la fois cette impression de farouche réserve et pourtant de complet abandon, d'exubérance puérile et pourtant de grâce stylée, que je n'aurais pas été surpris qu'elle

une fantaisie sentimentale par **Dominique André**

eut dans les veines, du sang indien, mêlé à un sang de vieille civilisation. Tant de lenteur sereine ordonnait ses gestes, tant de luminosité paraît son visage contemplant à travers la vitre, dans le soleil de mars, le va-et-vient des badauds sur la Place que moi, le potasseur de cours, le compileur de notes, le bridgeur de veilles, l'étudiant quoi ! de brillante université, en le regardant parmi les figures préoccupées des dîneurs tardifs, j'appris qu'un printemps se préparait de par la ville.

Il sembla tout à fait naturel que j'eusse fini mon café en même temps qu'elle et que, regagnant tous les deux la sortie du même pas, je fusse là pour lui tenir la porte, — elle m'en remercia avec tout l'éclat de son visage d'enfant, porté maintenant par un long corps de femme, gracile et souple sous les plis d'un tweed. Tout naturel aussi que mon itinéraire me fasse prendre place à son côté sur le trottoir, dans le flot ralenti des promeneurs. Les gestes se justifient toujours, ce sont les paroles parfois qui s'autorisent mal. Heureusement que le hasard nous aide alors. A deux portes de là, il tendit si opportunément à nos deux regards également intéressés une aimable peinture, derrière la vitrine d'un marchand d'art qu'il parut encore tout naturel que je m'immobilise près d'elle.

— Magnifique, ce Denys Morisset, dis-je, après un moment de commune muette observation.

— N'est-ce pas ?

Dans cet accord de sa pensée à la mienne, dans l'offrande qu'elle me faisait de son visage radieux, je compris que le printemps qui s'apprêtait pourrait bien être pour moi.

Quoi de plus naturel, alors que, tout en poursuivant notre marche, nous nous mettions à parler peinture avec chacun — en amateurs que nous étions — non pas ce que nous en savions, mais ce que nous en aimions. Et le hasard voulut bien nous faire découvrir que c'était sensiblement les mêmes choses. De la peinture à la musique, il n'y avait que quelques pas — peut-être quelques coins de rue ? — nous les franchîmes tous deux allègrement, à cause d'un étalage de disques s'offrant justement à ma vue, alors que l'intérêt pictural menaçait de languir. A cause du printemps.

Une seconde fois, nous nous arrêtâmes en retrait des passants pour détailler la vitrine. Et nous découvrîmes — c'est peut-être banal aussi — que nous aimions tous deux Mozart. Mais comprenez comment cela pouvait me réjouir, moi qui, ayant déjà assez longuement taquiné la flûte, me piquais de prendre enfin le ton de l'initié. Le plus heureux fut qu'elle entra comme tout aisément dans ce ton, et me contredit sur certains détails du *Concercerto pour flûte et harpe* avec tant de subtilité, que cette contestation me promit du coup des heures de discussion permanente. Cédant à une même tentation, nous pénétrâmes dans la boutique. Nous errâmes devant les casiers, bavardant enregistrement, sonorité, fidélité, de Lulli à Varèse, du jazz à la chansonnette. Enfin, revenant à Mozart, notre dieu commun, nous posâmes la main sur le concerto déjà mis en litige.

— Comment le connaissez-vous si bien ? m'étonnai-je. Vous faites de la musique ?

— Et vous ?

(Habitude chez elle d'étudier les questions en les faisant rebondir instantanément ?)

— Moi ? J'ai hanté le Conservatoire quelque temps déjà, à l'âge où je me croyais des talents de flûtiste. Mais comme c'était plutôt des talents de crève-faim, je l'ai délaissé il y a deux ans pour des études plus prometteuses, quant à moi et à notre contexte social : les sciences sociales justement.

Elle écoutait, maniant les disques d'un air distrait.

— C'est amusant... Curieusement amusant, fit-elle, comme pour elle-même.

— Quoi donc ?

Elle sembla se ressaisir :

— Ce que vous dites.

— Tellement ? En quoi ?

— En rien.

La réponse éternelle des enfants.

— Mais au fait, vous avez entendu parler de ce prochain concert de musique de chambre où l'on doit donner ce concerto précisément ? Je suis déjà au courant car un ancien copain du Conservatoire prépare le solo de flûte. Quant à la harpe, on m'a parlé d'une certaine débutante dont le nom m'échappe et qui...

Elle m'interrompit, comme ennuyée par trop de précisions :

— Oui, j'en ai vaguement entendu parler. Croit-on que ce soit bien ? fit-elle négligemment.

Je saisis la balle au bond.

— Ça vous dirait quelque chose ? Je puis avoir des billets. Ce n'est pas la philharmonique de Londres : parfois, ces débutantes... (Dépit de ma part vis-à-vis du copain flûtiste ?) mais ça vaut toujours le déplacement.

— Je ne sais pas encore, dit-elle.

Puis, légèrement :

— Tiens, ce nouvel enregistrement apporte peut-être quelques découvertes ! Monsieur, c'est combien ce Concerto ?

Mais monsieur-le-propriétaire fut finalement heureux de vendre ce midi-là, deux exemplaires du meilleur et plus coûteux enregistrement de ladite pièce.

Et nous nous retrouvâmes dans la rue tiède et fondante de mars. Comme si le dernier mot de notre discussion à motifs musicaux se trouvait maintenant suspendu chacun à notre bras, dans cette jaquette de disque, nous reprîmes notre marche sans parler. Les trottoirs étaient plus déserts à présent, la dure loi du travail ayant soutiré peu à peu les promeneurs au printemps, en ce jeudi pareil aux autres. Mais elle avançait toujours, tranquille et lente, absente, semblait-il, à toute obligation, comme si elle n'eut eu jamais que cette heure à vivre, ou plutôt, comme si toute l'éternité lui eut appartenu. Moi à qui l'heure commandait justement de regagner la salle de cours, je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque. Elle se contenta de sourire, évasive, puis, crut satisfaire ma curiosité en déclarant :

— C'est mon tour, aujourd'hui. Me blâmerez-vous de l'employer à recueillir ces premiers rayons de soleil ?

Non, je ne la blâmais pas. Et j'étais même presque satisfait de cette réponse sibylline, parce qu'ainsi, avec la séduction de son mystère, sa nuque brillante et ses gants de cuir pâle, on eut dit qu'elle fût née spécialement pour ce jour de printemps. Elle questionnait peu, elle ne révélait rien d'elle-même, mais seulement à sa façon de vous écouter et de sourire, elle vous donnait le goût d'accompagner sa flânerie indéfiniment. Imprécis, nos pas nous conduisaient toujours et — était-ce pour tromper le remords de sécher à ce moment, de propos délibéré, un cours important ? — je lui parlais maintenant de moi, c'est-à-dire que je lui parlais de sciences économiques, politiques, sociales, mais moi et ces sciences, c'est déjà tout un : depuis le temps que j'en gobais nuit et jour, bien sûr, mes articulations les plus intimes devaient se diviser comme je me plaisais à lui expliquer en « phénomènes sociaux, psycho-sociaux, géo-sociaux... » Elle n'y entendait goutte, je le sentis, mais elle écoutait si bien en faisant oui de la tête que, plus nous marchions et plus je causais, elle me convainquit d'être en passe de devenir diablement intéressant.

Mais tant de mots et de pas assèchent la gorge, et nous découvrîmes bientôt que nous pourrions bien avoir le goût d'un autre café. A la suggestion que j'en fis, elle ne répondit pas, mais comme elle continuait de l'avant, puis franchissait d'un air allègre le seuil du restaurant dont je tirais la porte, je devinai que l'idée ne lui déplaisait pas.

Nous étions maintenant attablés, de nouveau face à face, agitant pensivement le sucre au fond de nos tasses. Je causais encore structures économico-sociales, puisqu'il faut bien parler de quelque chose. Mais j'avais définitivement oublié ma serviette d'étudiant et l'horaire chargé que je traînais quelque temps auparavant. Elle écoutait encore et, dans son regard de fauve apprivoisé, moi qui avais toujours cru bon — pour le moral — de me trouver une allure passable, malgré un nez un peu long, des fichtre de cheveux récalcitrants et un manque d'épaisseur chronique sur mon grand squelette dégingandé, voici que je n'étais pas loin de me voir un peu « bien », c'est-à-dire un peu mieux qu'avant.

Elle avait refusé d'enlever son manteau, comme si cet arrêt ne devant être considéré qu'ainsi qu'une escale soustraite au présent, et sans engagement sur le futur. Tout en elle d'ailleurs avait un caractère curieusement non-quotidien : cette liberté oisive et sereine, ces traits exotiques et cette manière d'échapper aux déterminatifs usuels. Même son parler.

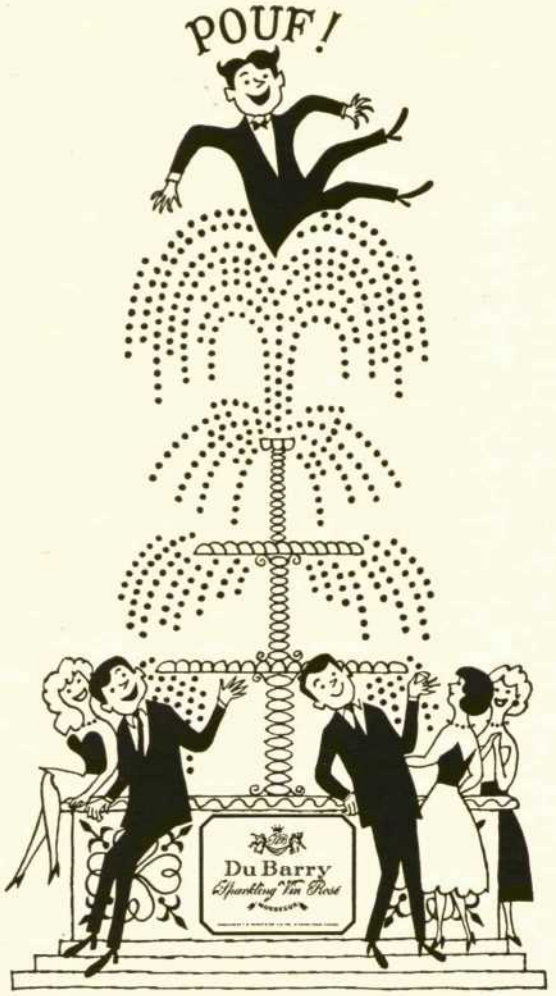
En fait, elle n'avait causé que très peu depuis notre rencontre. Mais déjà, un accent qui se trahissait dans sa façon d'arrondir les syllabes et de donner à certaines consonnes un mordant inhabituel à mes oreilles, m'avait fait deviner qu'elle n'était pas de Québec. Je me l'imaginai venant d'une région lointaine, sans doute nordique puisque l'éblouissait tant la douceur du printemps dans nos rues, une région probablement farouche et fascinante comme elle. Lui demander ? Se retranchant dans les arcanes de l'ambiguité, elle avait prévenu jusque là toutes mes intentions prochaines ou immédiates de la situer. Mais il faudrait bien y arriver quand même, puisque cette pause ne pouvait durer toujours ; il faudrait bien choisir des points de repère, échanger des noms, des adresses, quelque chose enfin qui engageât. Du moins pensais-je de la sorte tout en jonglant avec de vieilles considérations économiques débitées en leçon trop apprise. Et j'allais m'exécuter quand, soudain, un détail de sa personne me cloua la langue d'étonnement.

J'avais remarqué auparavant qu'elle n'avait, pour prendre le café, enlevé qu'un de ses gants. Je n'avais cependant accordé à cette fantaisie plus de signification qu'il le fallait. Voici qu'elle prit subitement une extrême importance à mes yeux stupéfaits quand la main droite, la main nue, celle qui tenait la tasse, retint tout à coup mon attention.

Alors que tout par ailleurs chez cette femme parlait de délicatesse, de fraîcheur et de gracieuse élongation, cette main était forte, veineuse, les doigts longs aussi mais musclés et applatis, les extrémités durcies sur des ongles courts comme ceux d'une rude travailleuse. Devant celle qui paraissait

[*Lire la suite page* **48**]

199A



Le bouchon saute joyeusement. La gaieté fuse de toute part, c'est l'esprit **pétillant** du vin qui chante dans les verres ! Le vin rosé pétillant DuBarry de Bright **couronnera** vos réunions. Essayez-le. Son prix est très modique et son goût délicieux **plaira à tous.**

Les bons vins canadiens de Bright
DEPUIS 1874

[*Suite de la page* 39]

Germaine tentait mollement de se dégager :

— Docteur, vous ne m'aimez pas.

— Je te marierais... quand tu voudras. Dans deux mois... dans un mois.

— Ça n'est pas nécessairement une preuve d'amour.

— Tu crois donc que je suis insensible ?

— Docteur, que diriez-vous à ma place ? C'est tellement soudain.

Le bras de l'homme desserra son étreinte.

— Tu ne m'aimes pas. Je te suis indifférent ?

Germaine tourna la tête et, troublée, elle regardait la mer.

— Je voudrais, dit-elle, prévenir un acte que vous pourriez regretter. Quant à moi, tout ce que vous voulez est tout ce que je veux.

A nouveau Martin l'enlaça.

— Tu m'aimes, chérie ? Tu seras à moi ?

— Oui...

— Appelle-moi, Martin.

— Oui... Martin.

— Es-tu heureuse ?

— Follement. Il y a des années que je t'aime. Depuis que je travaille à la pharmacie... Je ne suis pas orgueilleuse. Je l'avoue.

— Ne pensons plus à rien, dit Martin. Appuie ta tête sur mon épaule.

Pendant près d'une heure, ils restèrent dans ce décor, tantôt silencieux et envoûtés, tantôt volubiles et brossant des tableaux de vie future. C'est ainsi qu'on fixa au 12 septembre, la date du mariage et qu'il fut décidé, de passer au Nouveau Brunswick la quinzaine consacrée au voyage de noces. Dès mardi prochain, Germaine se rendrait à Ste-Marie de Beauce afin de demander conseil à ses parents. Ce n'était qu'une formalité.

Les amoureux, dans leur ivresse, avaient oublié le temps et il était trois heures quand ils s'arrêtèrent pour manger dans un restaurant de Grosses-Roches. Plus tard, ils rentrèrent au Belle-Plage où les compagnons du week-end se préparaient à entreprendre des recherches. Ce soir-là, le groupe alla danser au Jolly Roger, à Métis Beach. Germaine et Martin ne se quittaient pas et, à chaque minute, ils désiraient la nuance d'un aveu, la griserie d'une promesse ou l'enchantement d'une pression de main.

Puis, Martin regagna sa chambrette.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? murmura-t-il. Germaine me plaît énormément. C'est à se demander si je ne suis pas amoureux. Et pourtant, c'est impossible.

Il pensa que, dans leur conversation de l'après-midi, tous deux, d'un commun accord, avaient évité les sujets : alcoolisme et souvenir de Jasmine. « Je me demande si nous pourrons continuer à les fuir très longtemps. Il faudra bien que Germaine apprenne que je ne dors plus sans alcool... que je m'éveille toutes les trois heures et que je bois ».

Décidément, il crut que c'était le bon moment de faire appel au cognac. Il but et pendant que l'oubli et le sommeil faisaient leur oeuvre doucement, Martin s'obstinait à penser qu'il n'était pas amoureux de Germaine. Il l'épousait pour des considérations d'ordre social et pour ne pas continuer à gâcher sa vie.

« Moi, je t'aime, Jasmine, affirma-t-il pour l'ombre évoquée. C'est toujours toi... toi seule que j'aimerai ».

IV

Le docteur Martin repassait dans sa mémoire les principaux points de son discours. Après quelques minutes, il joignit la voix aux efforts de la pensée.

— Si je me présente comme indépendant c'est que je veux être et demeurer le député du peuple et non celui des grands financiers. Je suis un fils du comté et un partisan fidèle des traditions de nos pères. A la législature, je laisserai parler par ma voix la voix du patriotisme, la voix de l'indigent, la voix du cultivateur, la voix de l'ouvrier. Je serai votre porte-parole et votre ami...

Il entendit refermer la porte. C'était Germaine qui entrait dans le bureau.

— Ah, c'est toi, dit-il. Et le thé ? Ça a bien marché ?

— Oui... oui, dit Germaine.

— Combien de personnes ?

— Euh... une trentaine, j'imagine.

— Dis la vérité. J'aime mieux ça.

— Il y en avait bien... une vingtaine.

— Seulement !

— Mais elles étaient très enthousiastes et elles ont promis de gagner des amies à ta cause.

— Souhaitons-le.

Martin regardait attentivement sa femme.

— Crois-tu que j'ai des chances ? demanda-t-il après un moment.

— Oui, dit Germaine. Je le crois sincèrement. Tu as soigné tellement de gens que la population te connaît et t'estime.

— Mes adversaires ne ménagent pas les insinuations.

— Ne réponds rien. Tu aurais tort de descendre sur ce terrain.

— Je le sais, dit-il.

— Depuis cinq mois, tu fais partie des Alcooliques Anonymes et tu as été admirable.

— C'est bien grâce à toi. Je me demande où j'en serais si tu ne m'avais pas parlé des A.A.

— Tôt ou tard tu aurais pris toi-même cette décision.

— J'aimerais faire bonne impression ce soir à la télévision, dit-il changeant le sujet. Je suis nerveux.

— Oublie que tu es devant la caméra et parle comme tu parlerais à des amis.

— C'est facile à dire... je ne peux pas oublier que des milliers de personnes seront là à se demander si le candidat indépendant a pris un verre de trop.

— Alors pourquoi aller à la télévision ?

— C'est encore la meilleure façon d'atteindre un vaste auditoire.

Dommage que ma mémoire ne soit plus ce qu'elle était.

— Veux-tu que je t'aide à repasser ton texte ? offrit Germaine.

— Non merci... J'improviserai si je perds le fil. C'est la meilleure solution.

Il ajouta avec un sourire :

— Tu es gentille de vouloir m'aider. Ainsi ton idée des thés. Ça ne t'amuse sûrement pas de discuter politique mais tu le fais pour moi.

— Pour toi et pour moi, corrigea-t-elle. Tes ambitions sont aussi mes ambitions.

— Si j'étais élu, ce serait une façon merveilleuse de reprendre pied. Ma clientèle de médecine s'est évaporée.

— Tu pourrais t'en créer une nouvelle. Tu es trop orgueilleux pour seulement tenter l'essai.

— Les gens n'ont plus confiance. Ni moi d'ailleurs.

— Tu pourrais étendre les efforts de réhabilitation dans ce domaine. Tu as renfloué la tempérance. Pourquoi pas ta carrière ?

Martin regardait sa femme et lui découvrit un air résigné, malheureux. Il ne s'en étonnait pas. Elle était trop intelligente, trop féminine, trop affectueuse pour se contenter de ce qu'offrait le mari amoureux d'un souvenir. Elle n'en soufflait mot mais on distinguait le halo du chagrin cernant le regard ; trop souvent le rire sonnait faux.

— Pauvre Germaine, dit Martin. Je ne te rends pas aussi heureuse que je l'aurais voulu.

— Que vas-tu chercher ? se récria la jeune femme. Tu as trop d'imagination. Je suis parfaitement heureuse. J'ai un mari, une voiture à mes dispositions, des toilettes à ne savoir qu'en faire... tout ce que je veux.

— Et beaucoup d'inquiétudes à mon sujet.

— Depuis décembre, ça va très bien.

— Je t'assure, reprit Martin, que si mes affaires s'arrangent, je pourrais être un tout autre mari.

— Si tu deviens plus gai, ça ne serait pas un mal, mais je n'ai aucun reproche à te faire. Je suis heureuse.

Un autre aurait pu être dupe mais sûrement pas le mari qui connaissait leur vie commune.

— J'étais venue, dit Germaine, pour savoir si tu voulais souper plus à bonne heure à cause du programme de télévision.

— Excellente idée !

— Alors tu peux venir. Tout est prêt.

Il la suivit dans la salle à manger. Il regardait Germaine, assise en face de lui, et il se disait que les difficultés avaient commencé au retour du voyage de noces. Il aimait bien sa jeune femme sans admettre pourtant qu'elle put remplacer Jasmine qui, dans son coeur, était encore la maîtresse de céans.

Chaque fois qu'un prétexte semblait bon. Martin emmenait son épouse dîner au restaurant. Il s'absentait des soirées entières quand Germaine refusait de sortir ou il rêvassait dans son bureau. La pensée d'être infidèle à Jasmine le tenaillait dès qu'il se retrouvait dans le décor de la maison qu'il avait achetée pour elle.

Mais les époux voyageaient parfois et Martin devenait un autre homme. Dans une cabine ou une chambre d'hôtel, le mari retrouvait des accents tendres pour faire la cour à la femme crânement jolie qui rendait avec fougue les étreintes, les baisers. Toujours cependant, elle avait l'air d'attendre quelque chose. Le je t'aime qu'il ne disait pas. Un soir, elle avait suggéré de vendre la maison triste pour acheter une demeure plus moderne. Martin avait dit : peut-être, mais il remettait le projet de mois en mois, en raison d'une situation financière par trop incertaine. C'était assez vrai, puisque les revenus de Martin se limitaient désormais aux recettes de la pharmacie. La clientèle s'était lassée de trouver sur la porte du docteur Martin l'éternel billet : *Absent pour deux jours, Absent pour toute la semaine.* Seuls lui demeuraient fidèles les patients de la première heure qui se présentaient le plus souvent pour des visites d'amitié.

La question d'argent n'était pas le seul obstacle. Martin voulait bien être heureux avec Germaine mais il se refusait à prendre des moyens radicaux. Abandonner à d'autres gens ces pièces dans lesquelles avait vécu Jasmine lui semblait un sacrilège, rien de moins. Il aurait fallu transporter toute la chambre de l'aimée dans la nouvelle maison, afin de conserver les souvenirs dans l'ordre coutumier. Le musée de la lampe d'Aladin, des chaussons de ballerine, des livres, des robes et des colifichets voyait naître les périodes de mutisme et de froideur qui faisaient, bien qu'elle n'en laissât rien paraître, le désespoir de Germaine.

Martin avait dit le premier jour :

— Je te donne carte blanche. Tu arrangeras la maison à ta guise. Je fais une exception pour la grande chambre... celle qu'occupait ma première femme. C'est un peu ridicule, je l'avoue, mais j'aimerais garder cette chambre telle que Jasmine l'a laissée.

— C'est bien, avait répondu Germaine. Je te comprends de ne pas renier le premier amour.

— Et tu peux le croire, ça ne change rien à mes sentiments pour toi.

— Bien sûr, ça ne change rien...

Martin aurait aimé qu'elle fût moins compréhensive, plus acharnée à défendre son amour. Elle l'était sans doute quoiqu'elle préférât les moyens subtils de conquête...

Cette chambre de Jasmine devenait dans l'esprit des époux la chambre de Barbe Bleue, Martin aurait voulu savoir si Germaine y était entrée. Il supposait qu'elle avait cédé à la curiosité, mais il n'osait le demander.

Les premiers mois, Martin avait bu par habitude peut-être et aussi pour échapper à son dilemme. C'était bien la seule façon de trouver l'oubli, quand les souvenirs de Jasmine revenaient avec insistance. Puis, il s'était laissé convaincre par les arguments de Germaine sur la réhabilitation. Les Alcooliques Anonymes n'ont pas de règles rigides. L'alcool vous désarçonne une fois, deux fois, et vous remonte en selle sans qu'on vous reproche d'essayer encore.

Martin avait connu de nombreux échecs, mais avec l'aide de Germaine et du docteur Roux, il avait gagné une certaine emprise. Il était cependant moins sobre qu'il voulait le laisser croire. Il lui arrivait de s'absenter toute une semaine. Germaine devinait sans doute mais elle ne disait rien.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

— A... à mon discours, répondit Martin.

— Essaie de te détendre. Oublie le discours jusqu'à l'heure de l'émission.

— Oui... oui, dit-il.

Il mangea du bout des lèvres et décida, dix minutes plus tard, de se rendre au poste de télévision.

— C'est trop tôt, protesta Germaine. Il est à peine six heures et quart. Il faudra que tu attendes une heure.

— Oh, j'aurai de quoi m'occuper. Le réalisateur m'a demandé de le rencontrer pour discuter les détails de l'émission. Si j'ai du temps libre, je repasserai mon discours. C'est très important.

— Alors bonne chance, dit Germaine. Vraiment tu ne veux pas que j'aille avec toi ?

— Non, reste à la maison et regarde moi sur l'écran. Tu me diras sincèrement ce que tu penses du candidat David.

— Je n'y manquerai pas.

Martin conduisit sa voiture lentement dans les rues de la ville afin de tuer le temps. A six heures trente, il se rendit au poste de télévision.

Le réalisateur semblait harassé par le travail supplémentaire des élections. C'était un gros homme au double menton qui tirait des bouffées rapides d'une cigarette tenue entre le pouce et le majeur. Le docteur Martin se présenta.

— Un instant, docteur.

Le regard de l'homme aux manches retroussées s'attarda pendant quelques secondes sur une page dactylographiée.

— Voilà, dit-il en refermant le dossier. Vous avez votre texte, docteur ?

— Oui.

— Vous permettez que j'y jette un coup d'oeil ? Question de minutage.

— Certainement.

Martin cherchait en vain à se rappeler le nom du réalisateur. Ce dernier renversé dans un fauteuil feuilletait le texte rapidement, insensible aux arguments du candidat.

— Environ douze minutes, dit-il, plus l'ouverture et la fermeture. Ça devait aller.

— Je l'ai minuté deux fois à treize minutes, dit Martin.

— Encore mieux. Le caméraman vous fera signe quand ce sera le moment de parler. Vers la fin du quart d'heure, il vous dira également combien il reste de minutes. Ça va ?

— Parfait.

— Voulez-vous du maquillage ?

Martin faillit refuser, mais il pensa qu'il devait mettre toutes les chances de son côté. Il accepta donc le maquillage.

— Je vous conduit à la salle, dit le réalisateur. Nous n'avons plus que vingt minutes.

Le tourbillon frénétique de l'équipe entraîna le docteur. On lui appliqua des couleurs sur le visage. Il se retrouva dans une salle d'attente en compagnie de deux chanteurs qui faisaient des vocalises. Il attendit en repassant le début de son discours. Il était distrait.

Enfin le réalisateur, qui avait passé un veston et, fumait fébrilement une autre cigarette, l'invita à prendre place derrière une table sous un éclairage intense. Le caméra approchait silencieuse. Le signal...

— Chers électeurs du comté... commença le docteur.

Les phrases se succédaient, ciselées, parfaites. Martin était fier de lui. Il ajouta les gestes à la parole ; il discourait sans emphase, d'un ton convaincu. Le nationalisme et l'abolition du patronage étaient les thèmes majeurs... Mais que pensait l'électorat de toutes ces tirades ? On haussait les épaules peut-être. On chuchotait que la jolie façade camouflait les ambitions d'un alcoolique incapable de poursuivre sa carrière de médecin. Et Martin imagina des visages hostiles. Une dame déclarait en soupirant que les orateurs politiques se ressemblaient tous. Des gens se levaient pour fermer l'appareil de télévision. D'autres n'écoutaient pas et engageaient la conversation en attendant le prochain programme... Martin se compara à un illuminé tentant d'évangéliser à force de cris une peuplade de sourds-muets. Il perdit de l'assurance, puis il chercha ses phrases et fut pris de panique.

Son thème du nationalisme était là cependant pour lui tendre la perche. Le candidat remonta vers les origines du Canada ; il débarqua, avec Jacques Cartier, sur la côte Gaspésienne ; il fut tour à tour le compagnon de Champlain, de Maisonneuve, et de Dollard ; il fit le coup de feu avec les patriotes durant les troubles de 1837 et il louangea la législation des Gouin, Taschereau et Duplessis.

Le caméra écarta trois doigts de la main droite. Trois minutes encore. Que dire, sinon retourner à l'histoire du Canada et vanter les exploits de D'Iberville et de Salaberry qui avaient tissé leur part de l'héritage patriotique.

L'émission eut tout de même une fin. Le docteur Martin quitta le studio, refusant d'écouter le réalisateur qui le priait de se rendre à la salle de maquillage. Ironie du sort, il se rappelait maintenant le nom de cet homme : Théophile Gingras, un détail qui n'avait pas d'importance.

...Martin ne voulait pas entendre les consolations de Germaine. Il referma avec précaution espérant se glisser jusqu'à sa chambre où il pourrait feindre le sommeil. Mais, dans l'escalier, il fut retenu par une question.

— C'est toi, Martin ?

La main sur la rampe, le docteur hésita.

— Oui, répondit-il après quelques secondes.

— Tu montes déjà ?

— Je suis brûlé après un tel échec. Je vais dormir.

Le bruit des petits talons se rapprochait.

— Mais ce n'était pas un échec.

— Ah, tu penses ! Je ne trouvais rien à dire. J'ai fait un cours d'Histoire du Canada.

— Quelle importance ! Ça nous change des banalités habituelles.

— Un discours politique est un discours politique. J'ai échoué.

Il monta quelques marches.

— Ecoute-moi, dit Germaine qui attendait au bas de l'escalier. Tu entrepends une campagne électorale et d'avance tu te crois vaincu. Il faudrait décider une fois pour toutes ce que tu veux : abandonner la lutte ou travailler sans relâche jusqu'au jour du vote. Tu peux perdre la bataille, ce ne sera pas la fin du monde. L'important c'est de persévérer.

— Autrement, tu vas croire que je suis un raté, demanda Martin.

— Tant que tu ne croiras pas toi-même, il y a de l'espoir.

L'émotion perçait dans la voix de Germaine. Elle avait dû se faire violence pour parler ainsi. Elle était d'habitude très douce et n'élevait jamais le ton. Martin la regarda et son coeur se troubla. Elle était si jolie dans sa robe à pois, une robe qui découvrait un cou, des épaules et des bras d'une couleur identique — un brun-blond-aux-poignets qui jadis l'avait séduit. Tous ses muscles semblaient tendus et le poussaient à se retourner, à descendre l'escalier, à prendre Germaine dans ses bras et à l'emporter loin des élections, loin des souvenirs de Jasmine, loin des envieux, loin, loin... Mais il résista. Il craignait que cette impulsion ne fût interprétée comme une preuve de faiblesse. Et il voulait être énergique. Germaine n'aurait pas à lui reprocher une seconde fois son éternelle indécision.

— Bonsoir, dit-il. Je suis fatigué.

Mais il entra dans la chambre de Jasmine pour satisfaire une habitude, un besoin d'évasion. Il ouvrit d'abord la fenêtre puis il s'appuya au mur et contempla les objets familiers : lit, tapis, fauteuils, lampe d'Aladin, chaussons de ballerine, etc... Il s'étonnait de rester parfaitement calme. Cette chambre au parfum de roses fanées ne savait plus faire battre son coeur. Ou ce soir du moins, elle oubliait le secret.

— Je suis en train d'aimer moins Jasmine, murmura Martin.

Une telle constatation le renversait. Il ne l'accepta pas au début et chercha l'exaltation dans une ambiance de souvenirs. Quelle était douce Jasmine, le soir du bal et le soir du premier souper *Au Fin Gourmet* et, le matin, dans les Laurentides, quand elle descendait, grisée d'air pur, rejoindre son mari près du lac et qu'elle chantonnait *Le beau soleil... le beau soleil !* Qu'elle était douce et jolie ! Jolie comme une longue fleur à la tige flexible, comme la fleur d'un seul jour. Il l'appelait révérencieusement sa belle-de-nuit. Elle riait...

Tout cela était fort gentil mais n'effaçait point l'image de Germaine. « Je l'aimerais donc pour de vrai ? » pensa Martin. Et il défendait encore le premier amour. Germaine avait l'avantage. Elle était là matin et soir, tandis que Jasmine ne comptait plus que sur les caprices de l'imagination. Ce serait probablement une autre histoire si tout à coup les deux jeunes femmes se trouvaient là devant lui et s'il avait à choisir. Il ferma les yeux. « A l'une d'elles », pensa-t-il, « je crierais mon amour. Laquelle serait la première dans mes bras ? » Il se posa la question deux fois, trois fois ; il croyait éteindre Jasmine et c'est Germaine pour finir qu'il pressentait contre son coeur.

— Je l'aime. J'aime Germaine, dit Martin d'un ton presque joyeux.

Il voulut en faire la preuve. Pourrait-il maintenant enlever de cette chambre tous les souvenirs de Jasmine et l'habiter avec Germaine ? Il le pouvait. C'était donc une victoire complète, une campagne qui ouvrait des horizons de vie meilleure pour Germaine. Martin lui-même y perdrait des complexes, des tourments. Enfin il donnerait libre cours au besoin d'aimer pleinement sa jeune femme. Plus tard, la confiance reviendrait avec des résultats concluants dans le domaine de la médecine ou de la politique.

Martin s'élança pour aller rejoindre Germaine, mais il fit halte brusquement près de la porte. Comment ramener la conversation sur le terrain de l'amour retrouvé sans avoir l'air du triste sire qui, autrefois, avait fait sa cour sous de fausses représentations ? Cette attitude pourrait être interprétée comme une nouvelle faiblesse, un stratagème qui deviendrait demain monnaie dévaluée. On ne prodigue pas sans transition les je t'aime, quand on s'est tû depuis le mariage. Il faudrait procéder par étapes.

Martin résolut de proposer une sortie à Germaine. C'était une idée ! Il l'inviterait à aller manger *Au Fin Gourmet*, jadis leur restaurant de prédilection à Jasmine et à lui. Germaine l'ignorait mais cette décision constituait une preuve encore qu'elle avait gagné la partie. Demain, son mari serait plus gai, plus enclin aux confidences ; il donnerait des détails sur sa campagne politique et il reprendrait la lutte avec fougue et enthousiasme. Germaine, demain, se laisserait bercer par de nouveaux espoirs que Martin verrait peu à peu réaliser.

Il ouvrit la porte et vit un peu de robe disparaître dans la chambre voisine.

« Elle m'espionne » pensa le mari déjà agressif.

— Germaine ! dit-il.

— Ici, répondit-elle après un silence.

Il entra, Germaine regardait par la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais dans la chambre d'ami ?

— Rien... rien, hésita-t-elle comme pour gagner du temps.

Puis elle ajouta :

— Je regarde le paysage.

— C'est vrai ?

— Mais bien sûr !

— Tu mens ! trancha Martin. Tu m'espionnais.

— Moi, je t'espionnais ! fit Germaine en se retournant.

— Je t'ai vue. Tu t'es refugiée ici quand je suis sorti.

Debout au milieu de la chambre, il se trouvait l'allure d'un justicier. Il recula et vint s'asseoir dans le fauteuil du secrétaire.

— Avoue-le, reprit Martin. Tu m'espionnais.

— Oui... Je voulais savoir ce que tu fabriquais dans cette chambre. J'ai regardé par la serrure, tu sais. Je m'attendais à te voir offrir un sacrifice ou brûler de l'encens.

— Tais-toi, Germaine !

Elle avait croisé les bras et s'appuyait contre le rebord de la fenêtre, Martin la voyait de profil et il croyait deviner les petits cheveux rebelles et blonds qu'il trouvait si charmants sur ses tempes. Il eut donné une fortune pour commencer maintenant à caliner cette femme... sa femme.

— Je parle de sacrifice, reprit Germaine mais tu as déjà tout sacrifié à ton idole. Ta santé, ta carrière, ton orgueil d'homme, ton bonheur... et le mien.

— Plus un mot ! gronda Martin.

— Ah non, dit-elle véhémente et sans le regarder. Tu ne m'empêcheras pas de parler. Crois-tu que c'est le fait d'un homme de se recueillir éternellement devant de colifichets ?

— Un homme n'a pas le droit d'avoir du chagrin ?

— Il a le devoir de le surmonter quand il a choisi de se remarier.

— Je te martyrise. C'est ce que tu veux dire ?

— Tu es assez intelligent pour savoir si je suis heureuse ou non. Tu dois pouvoir lire sous le masque.

— Je me conduis en homme normal, dit Martin. Ni plus ni moins.

— Tu me permettras d'en douter.

— C'est ça, dit Martin. Je te permets d'en douter mais je ne te permets plus de revenir sur ce sujet. Vide ton sac pendant que tu y es.

— J'aurai dit ce que je pensais depuis plusieurs mois.

— Tu disais me comprendre, rappela Martin qui résistait tant bien que mal à l'invitation de la colère.

— Je le croyais... et je comprends encore qu'un mari garde un souvenir ému de sa première femme. Mais de là à en faire un culte...

— Qui te parle de culte ?

A cet instant, il fut près de crier qu'il avait oublié Jasmine et n'était plus envoûté par l'atmosphère de la chambre. Son orgueil l'en empêcha.

— Au fond, je sais à quoi tu penses, dit Germaine plus triste qu'irritée. Tu voudrais me pousser à bout. Tu espères que je m'en irai.

— Si la vie est intolérable comme tu le dis, tu aurais tort de rester.

Il regretta ces paroles. Germaine ripostait :

— Je ne m'en irai pas. Je refuse de quitter la maison. Je serai ton reproche vivant jusqu'à ce que tu cesses de boire et de tourner en rond.

Un instant, il avait craint de la perdre. Elle restait. Il se sentit soulagé mais il éprouvait encore le besoin de blesser Germaine.

— Et pour Jasmine ? dit-il.

— C'est ton problème. Pas le mien.

— Pourquoi m'as-tu épousé ? Tu aurais dû deviner que je ne pouvais pas oublier l'autre.

— Je le savais, dit Germaine mais je t'aimais.

— Pauvre toi ! Il n'y a jamais eu que Jasmine et il n'y aura toujours que Jasmine dans ma vie.

Germaine paraissait n'avoir rien entendu. Et Martin se voulait très indifférent. Il regardait la grande chambre de style ancien, qu'il trouvait froide et où il n'aurait pas voulu vivre.

— Nous aurions pu être de bons camarades, dit-il, si tu l'avais voulu.

— C'est ma faute, dit Germaine d'un ton sarcastique.

— Tu l'admets, triompha-t-il en faisant mine de ne pas saisir la nuance. Et tantôt, tu m'accusais.

Elle haussa les épaules.

— Martin, tu es tombé bien bas.

Elle sortit de la chambre... Resté seul, le mari éprouva le besoin de s'enliser dans un oubli réparateur. Il pen-

OFFRE D'EMPLOI, FEMME

$23 PAR SEMAINE pour porter de jolies robes fournies par nous. Il s'agit simplement de montrer pendant vos loisirs les créations Fashion Frocks à vos amies. Aucune mise de fonds, ou sollicitation ou expérience requises. North American Fashion Frocks Ltée, 3425, Blvd Industriel, Dépt F-405, Montréal, P.Q.



MESDAMES ! Plus de 20,000 personnes l'an dernier ont profité de l'occasion ci-dessus. Nous espérons donc que cette année vous serez du nombre. Plus de 125 nouveaux modèles élégants prêts à livrer. *Profitez de l'occasion !* Collez le coupon sur une carte postale. *Postez aujourd'hui.*

PROFITEZ DE L'OCCASION — COLLEZ LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE — POSTEZ AUJOURD'HUI !

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTÉE, 3425 Blvd Industriel, Dépt F-405, Montréal, P.Q.

Je suis intéressé à gagner $23 par semaine en portant les jolies robes que vous me fournirez. Ceci, sans déboursé ou engagement de ma part. S.V.P. m'expédier IMMÉDIATEMENT tout ce dont j'ai besoin pour commencer au plus tôt.

Nom.....Age.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

sait au cognac de son bureau, mais il résista quelques minutes au nom de l'énergie qu'il prétendait posséder. Pourquoi avoir irrité Germaine, au moment où la solution heureuse du conflit semblait très prochaine ? Il avait tout gaché en réaffirmant son amour pour Jasmine. Ce mensonge devenait une barricade, une tour imprenable entre les époux. « J'y penserai demain » décida-t-il. Le cognac l'attendait...

Les jours de la semaine suivante passèrent trop vite pour Martin dont le désarroi grandissait. Il demeurait hors de la maison pendant la majeure partie des journées. Quand il était là, Germaine l'accueillait froidement, poliment... Il tint, la veille des élections, une assemblée qui réunit tout au plus une centaine de personnes. Le candidat eut cependant la joie de reconnaître au premier rang le vieux docteur Roux, Fernand (partenaire de l'excursion à Matane) et le réalisateur Théophile Gingras qui avait pu, ce soir-là, échapper aux exigences du métier. Martin était en grande forme et ses envolées oratoires suscitaient des applaudissements répétés de la part des fidèles qui composaient l'assistance.

On vint ensuite lui serrer la main. Le docteur Roux demanda des nouvelles de Germaine qu'il ne connaissait pas.

— Elle va très bien, dit Martin. Je ne manquerai pas d'aller vous la présenter l'un de ces jours.

— Ça m'a fait plaisir d'apprendre la nouvelle de ton mariage. Tu es heureux ?

— Parfaitement.

Il s'efforçait de soutenir le regard scrutateur du docteur Roux. Ce dernier ajouta :

— On m'a dit que tu ne pratiqueais plus la médecine.

— C'est vrai. Je n'ai pas eu de chance. Vous connaissez le début de l'histoire. La suite serait longue à raconter.

— Viens me voir quand tu voudras. Je pourrai peut-être te donner un conseil.

— J'irai, docteur. Merci.

Personne n'osa mentionner une victoire possible de Martin aux élections du lendemain. Mais Gingras déclara :

— Ça nous prendrait un gars comme vous pour assainir la politique.

Puis ce fut le grand jour. Martin se leva tôt. Depuis des heures il n'avait plus sommeil. Il téléphona à deux de ses organisateurs pour leur rappeler que l'honneur devait gouverner chacun de leurs gestes et que la victoire était moins importante que la liberté pleine et entière de l'individu. Il s'efforçait d'être calme. Il voulut lire en attendant le déjeuner mais l'esprit refusait de donner un sens aux phrases d'un traité pourtant brillant sur la vie de Bouddha...

Il pensa que Germaine avait peu dormi, la nuit dernière car, de la chambre voisine, il l'avait entendue aller et venir. Etait-elle malheureuse ? Il l'espérait un peu. Comme lui avait besoin d'elle, il souhaitait instamment qu'elle trouvât la vie insipide sans lui. Ou c'étaient les élections peut-être qui rendaient Germaine très nerveuse.

A la dérobée, Martin regardait sa femme préparer le jus d'orange. Il aurait voulu par gentillesse, lui reprocher de se donner tant de mal pour le déjeuner d'un mari trop matinal. Elle aurait dû dormir encore. Mais c'était bon de la voir là, si gracieuse, si jolie...

— A quelle heure vas-tu voter ? demanda Germaine.

— Vers onze heures, dit-il paraissant n'attacher à ce détail qu'une importance relative.

— Si tu veux, je t'accompagnerai. Je n'aime pas attendre à la dernière minute.

— Entendu, dit Martin. Sois prête pour onze heures.

Ses chances de gagner l'élection étaient réelles puisque Germaine s'en inquiétait. On avait vu dans le passé des candidats indépendants décrocher des victoires étonnantes. Pourquoi pas une autre surprise ? D'autant plus que l'esprit de parti était en régression et que la moralité politique s'affirmait. Martin découvrait tant de bonnes raisons qu'il en vint à croire à ses chances de gagner. Il avait cependant oublié la gloriole et il considérait la victoire comme l'argument décisif devant convaincre Germaine. Il pourrait dire alors : « Regarde, je ne suis pas un raté. Le peuple vient de m'élire pour le représenter au parlement ».

Puis les excuses viendraient. Martin demanderait pardon pour tous les actes et les paroles qui avaient pu offenser son épouse. Mais il ne pouvait s'humilier sans être grandi au préalable. Un seul piédestal lui semblait accessible : la députation.

Martin fit honneur au déjeuner. Il s'habilla ensuite avec le plus grand soin. Un simple détail : une cravate bien choisie pouvait lui valoir les votes de quelques dames et un seul vote établit parfois la différence entre victoire et défaite.

Il descendit. Germaine l'attendait. Elle était pimpante et Martin ne perdit pas l'occasion de tourner un compliment.

— Tu es charmante.

Elle eut un petit sourire. Martin la devinait troublée.

— On y va à pied ? demanda-t-il.

— Oui, à pied. Il fait beau.

Germaine et Martin croisèrent, sur le trottoir, plusieurs connaissances. Le candidat lisait des promesses sur ces visages souriants. Il étudia ensuite la physionomie des inconnus et il les croyait en majorité favorable à sa cause. « Je vais gagner », pensait-il. « J'en ai le pressentiment ».

Une douzaine de personnes attendaient devant le bureau de votation. Les nouveaux arrivés firent la queue et, plus tard, Martin traça devant son nom une croix triomphante. Il avait nettement l'impression de voter pour le futur député du comté.

Il alla reconduire Germaine puis décida de se rendre chez Fernand, le plus dévoué de ses organisateurs.

— Nous avons des chances, dit Fernand.

Mais il semblait peu convaincu. Il parla de plusieurs familles qui hésitaient encore. D'autres refusaient d'aller voter. Beaucoup avaient confiance au docteur Martin, mais ils auraient aimé discuter certains problèmes avec lui.

— Voulez-vous venir, docteur ? demanda Fernand. Ça peut faire pencher la balance.

Il répugnait à Martin d'aller quémander des votes, le jour même de l'élection. Un non catégorique était là sur sa langue. Il ne le prononça pas.

— J'ai bien le temps d'aller serrer des mains, dit Martin.

Il retroussa ses manches et plongea dans l'arène de la politique. Le mot prenait un sens péjoratif. Martin foula au pied son idéal d'une campagne très propre ; il promit des positions à tour de bras ; il appuierait tout projet réclamant l'augmentation des pensions ; il laissa entendre que certains députés menaient un train de vie incompatible avec leurs salaires ; il cajola, tempêta et se sentit tour à tour sublime et ridicule.

Martin rentra vers cinq heures désorienté et fourbu ; il consolait son amour propre en pensant à Germaine. Il serait descendu encore plus bas et il aurait attaché des votes à coup de dix dollars si le temps et surtout l'argent le lui avaient permis.

— Je crois que ça y est ! dit-il à Fernand en guise d'aurevoir.

— J'ai confiance, répondit l'autre. A tantôt, docteur.

De retour chez-lui, Martin accepta un jus de tomate, des biscuits. Il n'avait pas faim pour une bouchée de plus... Il monta à sa chambre, changea d'habit puis prépara une courte allocution pour remercier ses électeurs. Le temps semblait long affreusement et Martin regardait sa montre d'un oeil soupçonneux.

Enfin, il fut six heures trente. Martin ouvrit la radio et les battements désordonnés de son coeur étouffaient presque une élégante petite musique. « Pourquoi ne pas descendre écouter les résultats avec Germaine ? » pensa-t-il. « Non, mauvaise idée. Ça me rendrait encore plus nerveux. Si les premiers résultats sont favorables, je descendrai... »

Son bras gauche était lourd et Martin ressentait une démangeaison nerveuse sous la peau du crâne. Il pensait descendre chercher un calmant lorsque le poste de radio coupa sa musique.

— Voici, dit l'annonceur, les premiers résultats dans la région de Québec.

Il énuméra des comtés, des noms, des chiffres. L'honorable Armand Maltais était en avance de même que l'honorable Prévost dans Montmagny. Puis Martin entendit son nom.

— David, indépendant : 17 voix...

Mais les adversaires avaient récolté 39 et 45 voix. Le moment de panique céda cependant devant l'espoir. Un seul pool n'indiquait pas la tendance du vote. Les prochains résultats seraient meilleurs sûrement... Martin décida de marcher un peu ; il essayait de penser à autre chose ; il s'étendit sur le lit pour se relever brusquement lorsque la radio annonça d'autres résultats. Fausse alerte, on ne parle pas de son comté.

— 12 pools maintenant sur 117. David, indépendant, 102 voix.

Martin fit le calcul rapidement. Moins de 10 votes par pool. C'était un échec lamentable. Son adversaire libéral avait atteint le chiffre 866 et le candidat de l'Union Nationale le talonnait de près.

Martin ferma la radio. Il avait la gorge sèche. Il se sentait insulté, diminué. On venait lui prendre Germaine. Tout le monde se liguait contre lui. Et il restait là impuissant. « Jamais plus je n'oserai regarder Germaine en face. Cette élection est une autre preuve. Je suis perdu, fini... »

Il pensait à boire, à partir très loin. Mais il rouvrit la radio après cinq minutes espérant que les pools dont les résultats étaient connus appartenaient à la haute ville où sa popularité laissait à désirer. D'autres compilations se chargèrent de briser ce dernier espoir. Martin n'avait plus qu'une moyenne de 6 votes par pool...

— Bon, dit-il. Essayons d'en sortir.

Les exercices de Yoga furent impuissants à chasser le désarroi. Martin s'y attendait du reste, mais il espérait retrouver un certain calme... Il entendit le pas de Germaine dans le corridor. Viendrait-elle présenter ses regrets ? Non, elle passait. Martin lui sut gré de cette délicatesse.

Plus tard, il s'évada et, sans prendre la voiture, se rendit chez Fernand. Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Cognac ? demanda l'organisateur.

— Cognac, accepta le candidat défait. Et, si tu veux, ferme la télévision.

— Le peuple n'élit pas toujours le meilleur homme, dit Fernand après un silence.

— N'en parlons pas, dit Martin.

Ils burent. L'avocat avait le vin gai. Il raconta quelques bonnes blagues avec l'intention semblait-il de dérider Martin. Ce dernier n'était pas d'humeur à rire. Il pensait à Germaine. Il disait oui et non.. Puis tout sombra dans le néant...

... Martin se retrouva, le lendemain, dans une chambre dont il eut tôt fait de reconnaître le style : la clinique.

Il sonna.

— Je suis à Mastaï ? demanda-t-il à l'infirmière.

— Oui, monsieur.

— Depuis quand ?

— Cette nuit, monsieur.

— Ah, cette nuit... Et hier, c'était bien les élections ?

— En effet.

Le malade se tourna vers la fenêtre. Le vif éclat de la lumière lui fit mal derrière les yeux.

— Il est quelle heure ? demanda-t-il.

— Deux heures, monsieur. Le docteur Rivard ne va pas tarder à venir. Ne vous fatiguez pas.

— Attendez. Ma femme a été prévenue ?

— Je ne sais pas. Celui qui vous a conduit ici a dû faire le nécessaire.

— Oui... Vous n'auriez pas un petit miroir ?

— Je crois pouvoir vous trouver ça. Donnez-moi trois minutes.

Les doigts agités de Martin frôlèrent un visage à la barbe trop longue. « Je dois être affreux à regarder », pensait-il. « J'espère que Fernand n'a pas prévenu Germaine ou, du moins, j'espère qu'elle ne viendra pas ici ».

— Monsieur...

— Posez ça sur le bureau, dit Martin sans la regarder.

— Monsieur, quelqu'un voudrait vous voir.

Il se retourna. C'était Germaine en robe blanche. Elle semblait très lasse.

— Toi ! murmura Martin.

Il eut voulu crouler dans un abime.

— Madame, ne restez pas trop longtemps, recommanda l'infirmière avant de sortir. Ça va être l'heure du traitement.

— Très bien, dit Germaine.

Les époux se regardaient. Germaine ébaucha un sourire et Martin haussa les épaules.

— Tu vois... Je touche le fond.

— Pour bondir... pour remonter, dit Germaine dont les doigts fébriles empoignèrent le bras de Martin.

— Je ne pourrai pas... Si tu n'as jamais vu une épave, regarde-moi. Je suis perdu, Germaine. Tu es trop bonne de venir aujourd'hui.

— Tu peux guérir, insista la jeune femme dont le calme faisait contraste avec l'agitation du mari.

— Tu crois vraiment ? J'ai beau essayer, rien ne réussit. Tu as vu hier, les élections ?

Germaine s'assit près du lit :

— Tu avais une chance sur cent, dit-elle, en te présentant comme indépendant. Un autre n'aurait pas fait mieux.

— Toujours des échecs, reprit Martin d'un ton de monologue. Ma carrière de médecin est brisée ; j'échoue dans la politique ; je reste alcoolique... et je suis un mauvais mari.

— Rien n'est perdu, insista Germaine, si tu veux vraiment gagner la partie.

— Je voudrais, dit-il.

— Tu veux.

— Je veux... Mais comment ?

Elle regardait son mari sans le voir.

— Par ta seule volonté. Je suis venu te le demander au nom de... Jasmine.

Il crut avoir mal entendu.

— De... Jasmine ? répéta-t-il.

— Oui, pour elle, en souvenir de tout ce qu'elle a été pour toi, tu devrais faire des efforts surhumains.

Elle tentait de sourire mais semblait prise de panique.

— Oui. Pense à son chagrin, si elle te voyait dans l'état où tu es.

Martin ne répondait pas. Une telle démarche le bouleversait.

— C'est peut-être ta dernière chance, dit Germaine.

Il fit non de la tête.

— Jasmine a été mon idole, avoua-t-il, mais maintenant, elle ne peut rien. Ma dernière chance c'est toi.

Il la vit battre des cils.

— Moi ? Tu sais bien que je ne compte pas. Tu me l'as dit.

— Chut. Parlons plus de ça... Si j'ai une chance, ça dépend de toi. Demande moi pour toi ce que tu venais me demander au nom de Jasmine.

Elle hésitait.

— Demande-le, dit-il. Je t'en prie.

— Alors je te le demande, Martin. Il faut que tu guérisses... pour moi.

— Je guérirai.

V

La pente était rude. Bien des fois, Martin fut tenté d'abandonner l'ascension et de se laisser glisser ; il voyait la chute comme une délivrance. A quoi bon monter vers Germaine, vers la sobriété et la carrière retrouvée, s'il ne trouvait pas de bonheur au sommet ? Car Germaine n'avait rien promis. Elle lui avait demandé de guérir, mais ça n'engageait point son coeur.

Pendant trois mois, de juin à septembre, Martin parvint à bannir l'alcool. Mais la médecine le laissait indifférent, quoiqu'il s'imposât d'être à son bureau tous les jours de deux heures à quatre heures. Quelques patients se présentaient et Martin prescrivait des potions et pilules. Aux cas plus sérieux, il conseillait un séjour à l'hôpital. Les clients, songeait-il, devaient manquer de confiance et lui-même doutait trop souvent de ses diagnostics.

Martin n'avait guère plus de succès dans ses tentatives pour reconquérir la confiance de Germaine. Il ne négligeait aucun détail, ne voulant pas gacher ce qu'il appelait sa dernière chance. Il n'imposait jamais sa présence et laissait parler la tendresse plutôt que les serments de folle pas-

sion. Les soirées passées à la maison étaient consacrées à la lecture, à la télévision et à des conversations sur divers sujets : cinéma, littérature, médecine, politique... On évitait certains souvenirs et le nom de Jasmine n'était jamais mentionné.

Un soir, Martin avait dit d'un ton détaché :

— Je crois que nous devrions redécorer la grande chambre. Ça te distraira. J'ai enlevé et mis dans un placard tous les objets que tu sais.

— Oui, murmura. Je vais m'occuper de ça, un bon après-midi.

Elle avait oublié ou préférait une situation fidèle au statuquo.

Martin avait l'impression que ses efforts se heurtaient contre un mur. Il n'avançait pas d'un pouce et Germaine demeurait adorable et indifférente. Elle continuait, pour se distraire, d'exercer une surveillance générale sur les affaires de la pharmacie. Ses poignets à l'indéfinissable couleur étaient toujours fort beaux, mais le sourire adoptait une nuance conventionnelle. Les yeux n'espéraient plus ; la démarche même devenait guindée, anxieuse ; la spontanéité s'égarait...

En septembre, Martin remarqua, chez son épouse, les premiers symptômes d'une dépression : mutisme, humeur changeante, critiques incessantes à propos de tout, gestes péremptoires, saccadés...

— Tu n'es pas malade ? demanda le mari.

— Mais non. Quelle idée ! protesta-t-elle.

— Je te sens différente.

— Pourquoi le serais-je ? J'ai un peu de migraine depuis un bout de temps. C'est tout.

Martin soupçonnait une névrose.

— Des douleurs dans la nuque ? demanda-t-il.

— Oui. On dirait que j'ai une plaque d'acier derrière la tête. J'ai mal un peu partout dans les membres et je n'arrive pas à me reposer. Le matin, je suis toujours très lasse.

— Ah bon, dit Martin. Un peu de fatigue, ça passera.

Il en était moins sûr intérieurement. Il faudrait extirper les racines de cette névrose et seule la psychologie avait des chances de succès. Martin estima toutefois que Germaine refuserait de se soumettre au traitement par un étranger. « C'est à moi de la guérir », pensait-il, « et si possible à son insu ».

La névrose de Germaine n'était pas tellement compliquée. Elle souffrait de ce qu'elle croyait être l'abandon de son mari. Elle décelait bien les signes d'une ferveur nouvelle, mais elle n'osait faire un geste, craignant d'être blessée encore. Le oui chantait dans son coeur et la raison disait non, non et non. D'où les terribles conflits intérieurs.

A sa patiente, le docteur prescrivit d'abord des calmants. Puis, il invita Germaine à sortir plus souvent. Elle accepta et, pendant quelques jours, sembla plus heureuse et détendue.

Mais un soir, *Au Fin Gourmet :*

— Martin, je veux rentrer.

— Déjà, s'étonna-t-il. Nous n'en sommes qu'aux hors d'oeuvres.

— Qu'importe. Reconduis-moi et tu reviendras, si tu veux, pour admirer les jolies femmes.

Il restait bouche bée.

— Je ne suis pas aveugle, continuait Germaine. Depuis que nous sommes entrés, tu n'as pas cessé de regarder cette jeune fille à la robe verte.

— Germaine, ce n'est pas sérieux, protesta-t-il en souriant. J'ai regardé de ce côté deux ou trois fois à cause de la fenêtre. Je n'avais pas remarmême pas remarqué la demoiselle.

— Continue de regarder par la fenêtre, dit Germaine. Moi, je rentre.

— Je t'accompagne, dit-il.

Chemin faisant, Germaine fut très acerbe.

— C'est toujours ainsi, disait-elle. Nous ne pouvons pas sortir sans que tu trouves le moyen de jouer le Don Juan. Moi, je ne compte pas, je sais bien, mais pense un peu à l'autre... à Jasmine.

Martin ne répondit rien. Il écoutait les récriminations de son épouse. La jalousie et l'agressivité étaient d'autres symptômes de cette névrose. « Je suis le coupable, pensait le docteur. Ma conduite a provoqué un enchaînement de circonstances ».

Il ne chercha pas à se justifier et résolut de veiller à ne jamais donner prise à la jalousie de Germaine. Echec total. La malade saisissait le moindre prétexte : visites, trop long séjour au kiosque à journaux, etc. pour provoquer une nouvelle scène.

Martin comptait avec le temps pour remporter une victoire définitive. De fugaces espoirs lui criaient parfois : « En avant ! » Il avait présenté à Germaine, pour son anniversaire, une magnifique gerbe d'oeillets et une carte *A ma chère épouse.* Elle avait pleuré de joie.

— Martin, tu es trop bon d'y avoir pensé !

Un soir, Martin avait demandé à Germaine si elle projetait de consulter un autre médecin.

— Pourquoi le ferais-je ? répondit-elle. Qui pourrait me soigner mieux que toi ?

Réconforté, il s'efforçait de justifier cette confiance. Il se réabonna aux grandes revues médicales et il veillait jusqu'à des heures avancées pour étudier les nouvelles théories. Peu à peu, la médecine retrouvait la meilleure place dans ses occupations. Les patients étaient reçus comme des amis qu'il fallait réconforter. Martin se penchait sur leurs maladies avec une douceur, une patience infinie. Octobre passa, novembre... le docteur eut l'agréable surprise, un après-midi, de trouver l'antichambre du bureau remplie de patients. La médecine devint le nouvel opium. Il y consacrait toutes ses pensées, désireux d'échapper au dilemme que représentait Germaine.

Cet état de tension tombait parfois et la fatigue s'en mêlant, Martin cherchait un dérivatif. Il repoussa l'alcool, les narcotiques, et s'imposa des exercices de mémoire. Chaque jour de nouveaux souvenirs étaient arrachés à l'inconscient nébuleux. Martin revoyait le temps heureux de son enfance, l'amour de Jasmine, son voyage en Indonésie et la griserie de l'idylle avec Germaine. Certaines images lui étaient très pénibles.

En janvier, la névrose de Germaine recula quelque peu devant les efforts du traitement. La malade savait être calme ; elle souriait même et s'intéressait au bon ordre de la maison. Sa jalousie semblait sous contrôle et, de toute façon, ne se manifestait plus par des scènes. Martin devinait parfois le regard appuyé, soupçonneux, de sa femme mais il n'en laissait rien paraître.

D'autre mois passèrent et, certain soir de juin, le docteur entendit Germaine qui chantonnait dans le jardin. Il l'observa de la fenêtre de sa chambre. Ce qui était grâce autrefois s'appelait langueur ; mais Germaine avait recommencé à s'habiller avec une visible coquetterie et elle portait ce soir-là dans le jardin, une robe lilas très jeune fille.

Martin crut le moment propice à une explication. Il descendit dans le jardin et, marchant à pas feutrés, parvint jusqu'à Germaine.

— Bonsoir chérie, dit-il en l'embrassant dans le cou.

Elle sursauta :

— Oh, c'est toi...

Et Martin la devinait confuse. Il lui prit la main.

— Viens t'asseoir, dit-il. Nous avons à parler.

Ils se dirigèrent vers le vieux banc camouflé, le long de la palissade, par la verdure et le crépuscule.

— Qu'avais-tu à me dire ? demanda Germaine après un silence.

— Il va falloir que tu reprennes confiance en moi, dit Martin.

— Mais... j'ai confiance.

— Tu le dis sans arrière-pensée ?

— Oui... sans arrière-pensée.

— Tu crois que j'ai vaincu ma passion de l'alcool ?

— Oui, Martin.

— Penses-tu que je suis encore un bon médecin ?

— Un grand médecin, rectifia-t-elle.

— Et que je suis fidèle ?

— J'ai eu tort d'en douter.

Martin hésitait

— Maintenant, crois-tu que je t'aime ? Le crois-tu ? insista-t-il constatant qu'elle ne répondait pas.

— Non... Je regrette Martin.

— Germaine ! Et moi qui espérais... Pourtant je t'ai donné des preuves. C'est pour toi que j'ai voulu redevenir ce que j'étais.

— Je sais, Martin, et je me répète que je devrais avoir confiance, mais le coeur s'y refuse.

Le mari commença alors un émouvant plaidoyer et narra, avec force détails, les épreuves qui l'avaient conduit à la déchéance physique et au culte irréfléchi d'un souvenir. Il parlait simplement, guidé par une profonde sincérité.

— Voilà, dit-il enfin. Je croyais être amoureux de Jasmine et c'est toi que j'adorais.

Martin entoura de son bras les épaules de Germaine. Il espérait que la tête mignonne allait rouler sur son épaule en un geste de reddition.

— C'est impossible, dit Germaine. Je ne peux pas oublier... cette phrase...

— Ah oui. Que je ne cesserai jamais de pleurer ma première femme et que toi tu ne comptais pas... J'étais en proie à je ne sais quelle folie. Une minute auparavant, j'avais compris que je n'aimais plus Jasmine. D'ailleurs je t'ai dit tout cela...

Elle hocha la tête.

— Tu ne vas pas m'enlever tout espoir ? reprit Martin.

— Non. Mais je ne pense pas t'en donner non plus. A vrai dire, j'ignore ce que je ferai. Peut-être qu'il vaudrait mieux nous séparer pendant un bout de temps. J'y verrais plus clair.

— Combien de temps ? demanda Martin à qui ce projet semblait absurde.

— Je ne sais pas. Un mois... cinq mois... un an...

— Quand comptes-tu partir... si tu pars ?...

— Cette semaine. Peut-être demain soir. Plus j'y pense, plus je crois que je devrais partir demain.

— Où veux-tu aller ?

— En Gaspésie d'abord où je passerai une semaine puis chez mes parents à Ste-Marie. Après, je ne sais pas.

Martin se leva et fit quelques pas dans l'allée.

— Il n'y a rien qui puisse te retenir ? demanda-t-il en se retournant.

— Rien, sauf la certitude absolue de ton amour.

— Je t'aime. Que faut-il dire de plus ?

— J'ai l'impression que tu le dis par devoir... pour racheter tes erreurs. Et je ne peux plus vivre dans le doute. J'étouffe Martin. Je ne peux pas expliquer mais j'étouffe de sentir que je ne suis pas désirée.

Elle était devenue très nerveuse.

— Nous ferons ce que tu voudras, dit Martin résigné. On rentre ?

— Pas encore. Je veux réfléchir... Ne m'attends pas.

— Alors, bonsoir chérie.

Martin choisit de s'asseoir dans la pénombre de son bureau. Sa main poussée par l'inconscient, se referma sur la poignée du tiroir où dormait le bienheureux cognac. « Pourquoi pas ? » pensait le docteur. « Ce soir seulement... » Mais il se leva et marcha rageusement pour égarer la tentation. Il vint s'asseoir. Sa main hypnotisée cherchait encore la poignée du tiroir... Martin avala un cachet et monta à sa chambre. Il passa une mauvaise nuit...

L'avant-midi du jour suivant ne fut guère plus gai. Martin travailla quelques heures dans sa comptabilité. Un dîner silencieux réunit ensuite les époux pour le premier tête à tête de la matinée. Au dessert, Germaine déclara qu'elle passerait l'après-midi à faire des courses.

— J'entrerai te dire bonjour au bureau, si je reviens avant la fermeture, dit-elle.

— C'est ça... fit Martin.

Une dame téléphona, vers une heure, pour lui dire qu'un examen aux rayons X avait indiqué un foie en mauvais état. Elle comptait sur le docteur Martin pour l'opération qui s'imposait.

— Impossible. Je ne vais plus à l'hôpital, dit Martin.

La dame demanda qu'il fit pour elle une exception. Jadis, il avait opéré sa mère. Elle avait la plus absolue confiance en lui.

— Si l'hôpital y consent, je veux

Si vous maudissez cette fausse longueur...



Une coiffure impeccable

conservez les coupons-primes



PRINCESS PAT
FILET pour CHEVEUX

LE SEUL LAXATIF
PRÉPARÉ EXCLUSIVEMENT
POUR LES DAMES



Correctol est recommandé même pour les femmes enceintes et après la naissance du bébé parce qu'il soulage sans violence. Le secret de Correctol? C'est un régularisant non laxatif associé à un laxatif bénin mais efficace qui favorise une régularité normale.

A n'importe quelle bonne pharmacie

Correctol

Demandez votre échantillon **gratuit** en écrivant à: Pharmaco (Canada) Ltée, C.P. 755, Montréal 9.

bien, dit Martin pour signifier que sa volonté n'était pas en cause.

— Je leur téléphone, décida cette dame Brassard dont Martin avait oublié de demander le nom de la mère, patiente d'autrefois.

L'heure suivante fut employée à imaginer ce qu'eut été la vie, si Jasmine avait vécu. Martin découvrait des ramifications fantastiques. Si Jasmine avait vécu, il aurait pu répondre oui à la dame qui, tout à l'heure, réclamait ses services de chirurgien ; ou, gagné par l'idéal, il fut devenu l'émule du docteur Sweitzer pour recruter ses patients dans la brousse ; ou peut-être serait-il aujourd'hui un spécialiste de la clinique Mayo, à Rochester... Tout était possible. Puis, il pensa à Germaine. Il n'aurait pas rencontré Germaine, si la frêle première épouse avait triomphé de la maladie. « Où je l'aurais rencontrée », pensait-il, « et je serais devenu un mari infidèle. Qui sait ? »

A deux heures, Martin trouva pleine l'antichambre de son bureau. Il reçut en premier lieu un patient qui se plaignait de douleurs dans le côté droit. Un autre se croyait atteint de poliomyélite... Ce tourbillon de douleurs physiques effaça les soucis personnels de Martin. Il tentait d'abord de remonter le moral de ces gens qu'il aimait sincèrement. La souffrance est inévitable ; nul ne l'ignore et pourtant chacun la combat. C'est la loi des hommes.

— Asseyez-vous, offrit le docteur à la silhouette qui avançait.

Il reconnut Germaine.

— C'est toi, dit-il. Quelle idée d'arriver par l'antichambre ?

— Je voulais me réjouir de ton succès, dit Germaine. Si tu savais comme ça fait plaisir d'être assise là, au milieu de tous ces gens qui ne me connaissent pas et qui parlent de toi comme d'un très grand médecin ! Tu as réussi, Martin. Tu triomphes... Et moi, je vais partir sans inquiétude, fière de toi.

— C'est pour aujourd'hui ? parvint-il à demander.

— Oui. J'ai une amie qui va prendre des vacances en Gaspésie. Nous partirons ce soir à dix heures. Nous voulons voyager de nuit.

— Ah... fit Martin.

Il ne trouvait rien à déclarer. Germaine partirait, lors même qu'il s'acharnerait à la retenir.

— Tu as de l'argent ? dit Martin pour rompre le silence.

— J'ai des économies.

— Ecris-moi, si tu as besoin de quelque chose. Ecris ou téléphone. Et reviens quand tu voudras. Puis-je espérer que tu reviendras ?

Elle se leva.

— Je ne sais pas, Martin. J'ai besoin de réfléchir.

— Alors... commença le mari.

Mais la sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Il répondit :

— Hello. Oui... Une réunion, ce soir ? Je savais mais je ne pense pas pouvoir y aller. J'ai autre chose au programme... Oui, quelque chose de plus important que les Alcooliques Anonymes, pour une fois... Je t'assure que je ne peux pas remettre ça. J'aurais bien accepté de combler la brèche, mais dans les circonstances... Demandez à Claude Sirois. Il vous fera un excellent conférencier... C'est ça. Bonne chance, mon vieux.

En déposant l'accoustique, Martin eut une idée géniale. Il irait à cette réunion des A.A. ; il serait leur conférencier et trouverait l'occasion de convaincre Germaine. Il prouverait son amour par l'histoire simple et vraie de sa vie.

— C'était Jérôme, dit-il à Germaine qui regardait par la fenêtre. Nous avons une réunion, ce soir, et le conférencier vient de téléphoner pour s'excuser. Jérôme voulait que je le remplace, mais il n'en est pas question. Ta dernière soirée...

Avec ses gants, Germaine cravachait légèrement le dossier de la chaise.

— J'aurais pu remettre le départ à un autre jour, dit-elle. Mais les bagages sont prêts. Et Denise compte sur moi.

— C'est très juste, dit Martin.

— Ne te crois pas obligé de manquer ta réunion pour me tenir compagnie. Nous ferons les adieux à huit heures, voilà tout.

— Oui... et je pense à autre chose, dit Martin. J'essaierai de m'esquiver avant la fin de la réunion et je viendrai te dire un dernier bonsoir. Tout s'arrange.

— Tout s'arrange, répéta Germaine.

Martin avait cru discerner un certain ennui dans sa voix ; il en fut heureux.

— Je vais rappeler Jérôme, confia-t-il, pour lui dire que j'ai changé d'idée et que je serai le conférencier.

— Fais ça, dit la jeune femme. Je monte pendant ce temps... Hé, il faut que je sorte de l'antichambre. Autrement on va croire que tu fais disparaître les patientes.

— Ce serait mauvais pour ma clientèle, dit Martin en riant. Bonjour Germaine. A tantôt.

— A tantôt.

Le docteur téléphona donc au local des A.A. pour annoncer qu'on pouvait compter sur lui. Il reçut ensuite d'autres patients et, tout en écoutant leurs symptômes, il combinait les rouages d'un plan qui lui semblait sans point faible... A quatre heures et dix, plus un seul malade. Martin s'empressa de fermer le bureau, puis il s'installa devant sa machine à écrire.

Il prépara un résumé de sa vie d'adolescent, d'étudiant et de médecin. Son premier amour, brisé par la mort prématurée de Jasmine, constituait le noeud de l'intrigue. Il était devenu alcoolique en cherchant l'oubli... Puis, Germaine avait tout bouleversé. Il croyait ne pas l'aimer ; elle était la compagne gentille, l'épouse toujours ponctuelle, toujours dévouée avec qui l'on bavarde au retour du bureau. Un jour, il avait compris mais c'était trop tard. Il avait choisi un mirage, quand l'amour était là, contre son épaule.

Satisfait, Martin plia et mit dans sa poche les quelques feuilles de papier. Après le souper, il sortirait et perdrait intentionnellement son discours dans le corridor où Germaine le retrouverait. Elle voudrait savoir l'importance de ces papiers ; elle lirait, croirait à un stratagème et, pour en avoir le coeur net, elle se rendrait au local des A.A. Là-bas, de la bouche même de son mari, elle entendrait la vérité.

— Parfait, dit Martin en esquissant un pas de danse.

Il se sentait heureux, léger ; il voyait l'horizon se colorer d'un rose symbolique.

« Elle va m'attendre à la porte du local », pensait-il, Elle va me sauter au cou et pleurer un peu. Je ferai mine d'être surpris : « Toi ici... » ; puis ce sera le bonheur, le grand bonheur... enfin ! »

Au souper, Martin fut étourdissant de verve et d'esprit.

— On te croirait heureux de me voir partir, dit Germaine.

— On ne se révolte pas contre l'inévitable, dit Martin. D'ailleurs, tu es encore là...

— Oui. Pour trois heures, précisa-t-elle.

— Trois heures, c'est toute la vie.

Plus tard, renversé dans le fauteuil berçant du salon, Martin repassa son discours ; il le faisait ostensiblement, de façon déjà à piquer la curiosité de Germaine. Puis, il chanta dans la salle de bain et il reparut sobrement vêtu, prêt à la conquête d'un auditoire et surtout d'un amour. La cuisinière, Mme Dufour, le regardait étonné.

Il se pencha vers Germaine :

— Je serai ici avant dix heures pour les derniers adieux... J'ai des scrupules à t'abandonner. Tu ne vas pas trouver la soirée trop longue ?

— T'inquiète pas. Je vais sortir moi aussi. Je veux aller dire bonsoir aux petites filles de la pharmacie.

— Parfait, dit-il. Attends-moi pour dix heures.

— Bonne chance, dit Germaine.

Martin laissa tomber les feuilles de son discours près de la porte, puis il sortit, regaillardi par la chance soudaine qui le favorisait. Germaine ne pouvait manquer de trouver ces papiers d'ici une heure...

Martin se rendit à pied et sans se presser au local des A.A. Le cadran, sur une tablette de bois fraîchement repeinte en bleu, marquait huit heures moins le quart. Il y avait dans la salle une quarantaine de personnes, les unes assises et les autres réunies par petits groupes et discutant calmement.

— Bonsoir Martin, firent quelques voix.

Le docteur distribua à la ronde sourires et poignées de main. Il alla consulter les étagères de la petite bibliothèque et constata qu'on avait reçu de nouvelles publications. Il les feuilleta distraitement en pensant qu'à cette heure, Germaine avait découvert le discours perdu. Peut-être même était-elle en route pour le local. Elle n'avait pas besoin d'une carte de membre, de mot de passe. Elle n'aurait qu'à dire : « Bonjour ; je suis Germaine » et on lui répondrait : « Entrez, Germaine, et soyez la bienvenue ».

Martin préférait que son épouse fût en retard. Autrement il risquait de la rencontrer dans la salle et tout l'effet du stratagème serait perdu. Il ferait mine de ne pas la voir, si d'aventure elle apparaissait. Et Germaine, de toute façon avait intérêt à rester dans l'ombre.

« Je m'asseois en avant, pensa Martin. Il repassa d'abord les grandes lignes de sa conférence. Il n'en avait guère besoin. Le coeur dirait ce qu'il voudrait dire...

La vieille salle, aménagée au second étage d'un entrepot de moulées, avait triste visage. Des affiches de carton chantaient les louanges de la réhabilitation et de la volonté ; elles égayaient un mur jaune serin marqué par les ruades disparates des réparations. Sur l'estrade bleu pâle, une seule chaise, une petite table et, sur la table, un pot d'eau et un verre...

— Je vous demande pardon, s'excusa-t-il en réalisant qu'on lui adressait la parole.

— Distrait, Martin ?

C'était Jérôme. Il venait apprendre à Martin qu'un architecte Espagnol était de passage. Cet architecte, qui parlait bien le français, avait accepté de présenter un tableau de l'alcoolisme au pays des corridas.

— Alors si tu veux remettre ta conférence à plus tard, n'aie aucun scrupule, proposa Jérôme.

Martin s'alarma. Le château de sable menaçait de s'écrouler.

— Il n'en est pas question, dit-il. J'abrègerai, s'il le faut, mais je tiens à raconter mon histoire. Elle remontera le moral à plusieurs de nos amies.

— Entendu, approuva Jérôme. Et ce n'est pas nécessaire d'abréger. Nous avons tout le temps.

La réunion débuta par un vague compte-rendu de l'activité des A.A. de par le monde. Puis, l'architecte Jose Morales eut son tour. Il vanta d'abord les crus de l'Espagne et, selon Martin, ce n'était pas de nature à inviter ses auditeurs à la tempérance. Le conférencier mit en opposition la valeur des vins et la volonté des Espagnols alcooliques. La volonté triomphait toujours, quand elle était décidée à vaincre... Morales eut cependant la faiblesse de mimer le conflit à la façon d'un matador affrontant le taureau.

— Le secret c'est de procéder par étapes, expliqua-t-il. On fatigue d'abord le garrot de la bête : on boit moins ; puis, ce sont les véroniques qui lui brisent l'échine : on boit beaucoup moins ; et enfin, c'est la grande estocade : on est parfaitement sobre ?

L'assistance riait... Martin songeait qu'on peut tuer un taureau mais que l'alcoolisme ne consent qu'à assoupir ; toute la vie, il guette une ouverture.

« Presque neuf heures, s'étonne Martin, après un regard sur sa montre. Et je n'ai pas commencé à parler. A l'allure où vont les choses, je ne serai jamais à la maison pour dix heures. Je vais manquer le départ de Germaine ».

C'était du défaitisme. Germaine ne ne partirait pas, puisqu'elle était ici et qu'elle entendrait sa confession tout à l'heure... Mais si elle n'était pas venue ? Chut ! elle est venue !

L'Espagnol enfin descendit de l'estrade. Une dame aux cheveux gris remplit le pot d'eau et remplaça le verre.

— Notre ami Martin a une petite histoire à raconter, annonça Jérôme.

— Bonsoir, dit Martin. Par une histoire vraie, mon histoire, je veux prouver à tous les camarades des A.A. que le salut est possible et qu'il ne faut pas désespérer. Vous touchez le fond, peut-être, mais vous pouvez remonter. Voici comment ça s'est passé pour moi.

Martin parla brièvement de son enfance et de ses études pour en arriver à sa grande passion pour Jasmine. Il fixait les visages, dans la pénombre, qui buvaient ses paroles ; il cherchait sur leurs traits les stigmates de l'alcool ; mais il cherchait Germaine avant tout. Où était-elle ? Martin abandonna la fouille méthodique pour regarder çà et là. Certains visages demeuraient indistincts. Le conférencier compta six ombres qui pouvaient s'appeler Germaine. Il espéra follement.

La vérité le poussait à révéler des secrets qu'il n'avait jamais confiés à âme qui vive. Il dépouillait une pauvre vie de ses malheureux artifices. L'alcool avait été un maître absolu jusqu'au moment où Germaine avait bouleversé la routine.

— Mais je ne pouvais me dégager. La fidélité au souvenir de Jasmine me semblait chose sacrée. J'étais torturé entre un amour imaginaire et l'amour vrai que je portais à Germaine.

Il parla de Germaine. Elle était incomparable, douce patiente. Elle acceptait tout ; elle comprenait tout ; elle pardonnait tout... Et Martin, fasciné, levait le regard vers l'arrière de la salle. Il aurait donné dix ans de sa vie pour voir Germaine en ce moment, pour savoir enfin si elle pardonnait.

Cependant, il devait poursuivre le triste roman : la réalisation de son amour pour Germaine, les élections perdues, une crise terrible, et la rédemption.

— Mais il était trop tard. J'adorais une femme qui ne m'aimait plus. Et je n'ai pu la convaincre... Pendant que je vous parle, elle prépare ses bagages. Elle s'en va ce soir.

Un murmure, moins que cela, un souffle fut la réaction de l'assistance. Le docteur tendit l'oreille, espérant presque un cri du fond de la salle : « Non... Je ne pars plus. Je t'aime » Rien. On attendait la suite.

— Elle s'en va, reprit Martin, et je le sais depuis quelque temps. C'est devenu une hantise. Malgré tout, je n'ai pas bu. J'aurais voulu oublier comme autrefois, mais j'ai résisté. Evidemment, y'a l'avenir et je ne peux pas prédire ce qui se passera à partir d'aujourd'hui. J'ai confiance parce que la Providence est là. J'y crois à la Providence...

Il descendit de l'estrade. Chacun voulait lui serrer la main. On ne disait rien, le plus souvent. Quelqu'un murmura : « Courage » ; un autre : « Vous m'avez fait du bien... » Martin était pressé d'arriver au fond de la salle.

— On m'attend, disait-il pour s'excuser.

Près de la porte, il ne trouva cependant que des figures inconnues ou indifférentes. Point de Germaine. Elle n'était pas venue. Ou elle était venue et avait quitté la salle, dès la fin de la causerie. C'était normal puisque son mari, autrefois, l'avait accusée d'espionnage. « Il faut que je la rejoigne », pensait Martin.

Il sortit précipitamment et regarda l'heure en descendant l'escalier. Dix heures et vingt. Que faire ? Courir chez-lui ou poursuivre les silhouettes féminines sur la rue St-Joseph. La première solution était la plus sage. Martin héla un taxi et donna son adresse.

— C'est urgent, ajouta-t-il.

Le chauffeur fit diligence, mais Martin trouva un billet sur la table du vestibule.

Martin,

Il passe dix heures et tu n'arrives pas. Je pars donc sans que nous échangions un dernier au revoir. C'est peu-têtre préférable. Notre vie commune n'a pas été ce que nous la souhaitions l'un et l'autre, mais tu restes toujours mon mari. Je pars fière de toi. Tu as triomphé de rudes obstacles et tu vas continuer de briller.

Je te donnerai de mes nouvelles, quand j'aurai trouvé un domicile, chez-moi à Ste-Marie, ou ailleurs.

Que Dieu te garde !

Germaine.

Il plia le billet méthodiquement et entra dans le salon. Il regardait autour de lui ; il écoutait pour percevoir quelque bruit dans le grand silence de

cette demeure qui avait été la maison de Jasmine, puis la maison de Germaine, et qui redevenait, ce soir, la retraite solitaire du docteur Martin.

Il s'assit dans un fauteuil et sifflota un air. Il ne savait pas encore ce qu'il allait dire ou faire et quel nouveau rêve lui tiendrait lieu de lanterne magique, mais la décision n'allait plus tarder... Martin sentait peser sur ses épaules le poids lourd du chagrin et de l'indéfinissable frustration.

Et, après un moment :

— Boire... pas question.

Souvenirs, rêves fantastiques et réalité se confondaient dans un rapide tourbillon. Le docteur se comparaît à un fétu de paille. La volonté ne comptait pas. « Mais si, la volonté compte », protestait une voix. « La preuve : tu as vaincu l'alcoolisme ». Il l'admettait volontiers, mais cela ne réglait pas d'autres problèmes.

— Si j'allais en Afrique aider le docteur Sweitzer ? Si je donnais aux pauvres tout ce que j'ai : les remèdes de ma pharmacie, mes consultations...

Le téléphone sonna. Martin décrocha avidement. C'était peut-être Germaine.

— Hello, brusqu'a-t-il. Oui, hello !

C'était le docteur Mathieu de l'hôpital et il désirait rencontrer Martin pour une affaire extrêmement importante.

— Demain ? suggéra Martin d'un ton las.

L'autre préférait un rendez-vous pour le soir-même.

— Impossible, dit Martin. J'ai déjà un engagement et je suis en retard... Comment ? Vous avez bien dit réadmission, Mathieu ? Répétez, voulez-vous... La direction a consulté le bureau médical et parle de me réadmettre. C'est incroyable... Oui, il faudrait que je présente une demande écrite. J'y penserai... Ça fait bougrement plaisir, mon vieux, et j'aurais aimé pouvoir vous rencontrer ce soir pour discuter de la chose... Demain, peut-être... C'est ça. Merci d'avoir téléphoné et merci d'avoir plaidé ma cause auprès des autorités... Si, si, je suis sûr que vous l'avez fait... D'accord, je vous téléphonerai. Bonsoir, mon vieux.

Martin raccrocha. Il fit quelques pas et se tint debout, face à la porte du salon... Enfin la victoire... Mais la satisfaction perdait pied devant le souvenir du départ de Germaine. La revanche venait trop tard. Et Germaine eut appris la nouvelle que ça n'eut rien changé ; elle avait fait son choix... Le docteur devait décider entre le retour de l'hôpital, la situation présente ou la vie aventureuse. Il ne pouvait se défendre d'un certain orgueil en songeant que l'hôpital le rappelait. On se rendait ainsi au désir du public qui réclamait à grands cris le docteur Martin. C'est ce qu'avait dit le docteur Mathieu, deux minutes plus tôt. Martin souriait. On n'avait pu lui ravir son auréole de grand médecin. Mais tout cela, sans Germaine, n'était que demi-victoire.

Une silhouette s'encadrait dans la porte.

— Docteur...

— Ah, Mme Dufour... Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non. Seulement, j'ai trouvé ça dans le vestibule, tout à l'heure.

Elle désignait, roulés dans son poing, les feuillets du discours. Déjà l'espoir relevait la tête.

— Ah bon, dit Martin. Je me demandais où j'avais pu perdre ces papiers.

— Je voulais demander à madame si c'était important, continuait la ménagère vaguement mal à l'aise et d'aspect grotesque dans ses grosse pantoufles et sa robe de chambre aux énormes fleurs rouges et jaunes.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— J'ai oublié et, après, j'ai reçu un téléphone de ma nièce. Je suis sortie et madame Germaine n'était plus là, quand je suis revenue, il y a dix minutes.

L'espoir se précisait.

— Mme Dufour, croyez-vous que ma femme soit sortie avant que vous trouviez ce discours ?

— Je crois que oui, docteur... Ou plutôt non. A vrai dire, je n'ai pas remarqué.

« Ainsi, je ne sais pas si Germaine a lu mon discours », pensait Martin. « Si elle l'a lu et si elle est restée indifférente, je n'ai rien à espérer. Mais si elle ne l'a pas lu... ».

— Merci, Mme Dufour, dit le docteur en reprenant les feuillets. Ce n'était pas très important.

Il écouta les pas de la ménagère se perdre dans l'escalier. Puis, il pensa à rejoindre Germaine. C'était téméraire, car il ignorait dans quelle direction elle était partie. Le seul indice : une mention de la Gaspésie. Et Martin ne connaissait ni la couleur, ni le modèle de la voiture de Denise... Il ne pouvait songer à partir ce soir à la recherche de Germaine et de son amie. C'était préférable de dormir pour être, demain, frais et dispos sur la piste.

Martin, dans sa chambre, n'arrivait pas à fermer l'oeil. Il redescendit au bureau et rédigea une lettre demandant sa réadmission à l'hôpital. Il marcha ensuite de long en large, s'efforçant de prévoir la réaction de son épouse qui le verrait si tôt réapparaître. Vers trois heures, un tranquillisant l'aida à trouver le repos.

Le lendemain, il pesta en s'éveillant contre l'heure tardive : près de dix heures. La toilette et le déjeuner réclamèrent une heure encore. Il se mit en route.

Martin conduisit d'abord à toute vitesse, assuré qu'il était de ne pas rejoindre Germaine aussi près de Québec. A St-Jean-Port-Joli, visages et voitures commencèrent à l'intéresser. Il s'arrêta successivement à l'Anse-aux-Sauvages, à Ste-Anne-de-la-Pocatière, à Kamouraska et à Trois Pistoles. Les cours des hôtels et les kiosques aux souvenirs étaient les points de repère. Ces précautions toutefois semblaient inutiles à Martin qui croyait connaître l'endroit où Germaine chercherait refuge. Et plus il approchait du but, plus la certitude s'affirmait.

« Elle est à Matane », pensait-il. « Elle a dû descendre à l'hôtel Belle Plage... J'ai perdu beaucoup de temps, mais je devrais être là-bas à sept heures et demie ».

A six heures dix, il mangea quelques sandwiches dans un restaurant de Ste-Luce-sur-Mer. Les mêmes questions ne cessaient de le hanter. « Ai-je raison de revenir à la charge ? Au fond, je n'apporte rien de nouveau, sauf ma réadmission à l'hôpital. Que dire pour justifier mon acharnement ? »

Le doute et l'appréhension lui servirent d'escorte pendant la dernière partie du trajet. A l'heure prévue, Martin stationna sa voiture dans la cour de l'hôtel Belle Plage. Il demanda un motel et s'enregistra sans oser s'informer de Germaine. « J'aurai tout le temps », pensait-il, « d'apprendre mon malheur ou ma joie ».

Martin passa dans la salle à manger et descendit au bar, une vaste pièce inondée de soleil. On distinguait quelques tables et les clients camouflés dans la fumée blonde... Inconsciemment, le docteur se dirigea vers la fontaine aux désirs. Germaine était assise tout près.

— Martin ! dit-elle en se levant d'un bond. Je t'attendais.

Elle souriait, toute heureuse.

Il a fallu que je vienne... bredouilla le mari.

— Martin, pardonne-moi.

— Te pardonner quoi ? s'étonna-t-il.

— Mais d'avoir douté si longtemps. Hier soir, j'ai lu le discours que tu as prononcé à la réunion des A.A. Ça m'a bouleversée.

Elle était très jolie dans sa robe à pois, et Martin fixait le poignet blond doucement recourbé et les doigts graciles qui caressaient un bibelot sur la table.

— Tu l'as lu... et tu es partie quand même ?

— J'étais bouleversée... J'avais promis à Denise de faire le voyage et je voulais t'imposer une dernière épreuve. J'ai donc replacé les feuillets du discours dans le vestibule pour te laisser croire que je n'avais rien vu et je suis partie pour Matane avec l'espoir que tu viendrais m'y retrouver... Denise continue vers Percé.

— Et si je n'étais pas venu ? questionna Martin.

— Demain ou après-demain, je serais retournée à Québec. Je t'aime et je n'ai jamais cessé de t'aimer, même quand j'étais certaine de ton indifférence.

— Je n'ai jamais été indifférent. Je croyais l'être.

— Taisons-nous, dit Germaine, et oublions vite ce temps-là.

— Chérie...

Ils restaient debout, l'un devant l'autre. Germaine ouvrit les bras et Martin l'enlaça, la faisant tournoyer avec lui ; il embrassait les petits cheveux roulés sur les tempes, le nez, la bouche et les yeux de son aimée. Après, étourdie, un peu grise, elle s'appuya sur son épaule.

— Martin, allons marcher sur la plage. Il fait tellement beau. Tout ce soleil et la mer...

— Allons, dit-il.

Les clients, l'hôtel, le temps, et l'heure ne comptaient plus.

— Martin, soyons toujours heureux comme ce soir, murmura Germaine.

Martin trouva une pièce de monnaie qu'il lança dans la fontaine aux désirs.

— Que ce voeu s'accomplisse ! dit-il. Soyons heureux, mon amour.

GEORGES GUY.

LA FEMME DEVANT LA LOI :

MERE IRRESPONSABLE

Mariée à l'âge de 14 ans, elle en compte maintenant 24. Son mari en a accumulés 67. Il est jaloux.

Vers 5 heures, une fin d'après-midi, le mari se présente en état d'ébriété. Un peu plus tard, on le trouve blessé par une balle de carabine. Sa femme est seule avec lui à ce moment-là. Elle témoigne d'une agitation extrême.

A la police, elle raconte l'affaire, après la mise en garde régulière. En rentrant au foyer, l'alcool aidant probablement, le mari avait fait une scène. Il alla même jusqu'à accuser sa femme d'adultère, affirmant que leur dernier enfant, né trois semaines auparavant, n'était pas de lui.

Revenue dans la chambre à coucher, où la scène avait débuté, la jeune femme avait vu une carabine entre les mains de son mari. Elle tenta de lui enlever, et n'y réussit finalement qu'après une dure lutte, au cours de laquelle elle a reçu un rude coup sur une cuisse.

Une fois en possession de l'arme, elle passe de nouveau dans la cuisine, pour y prendre deux linges. De l'un elle enveloppe le canon du fusil, avec l'autre elle en entoure la gachette. Elle avait vu faire quelque chose de semblable à la télévision, explique-t-elle, et voulait ainsi s'assurer que ses empreintes digitales ne la trahiraient pas. Ensuite elle tire sur son mari, le blessant.

Au procès, un médecin-aliéniste est entendu comme principal témoin de la défense. L'examen de l'accusée lui avait révélé que son quotient intellectuel était de beaucoup en-dessous de la moyenne. Sa récente maternité, de plus, l'avait affectée mentalement, au point de la rendre irresponsable. Il arrive souvent qu'après une récente maternité, explique le médecin, une mère agisse sous le coup d'impulsions irrésistibles et soit momentanément aliénée. Cet état mental n'est pas permanent toutefois, et la lucidité revient.

A la suite du témoignage du médecin-aliéniste, le Jury a acquitté l'accusée. Ref : verdict rendu aux Assises criminelles, aux Trois-Rivières, au cours du mois de novembre 1960.

ROBERT MILLET, B.A.



Attendez bébé en toute sérénité

Attendre un bébé ne comporte plus, de nos jours, les mêmes restrictions qu'autrefois. Et les vieilles superstitions ont fait place à une conception pratique. Plus besoin de se soucier de l'indigestion et des aigreurs dues à l'hyperacidité, car un soulagement *rapide* et durable est à votre portée avec TUMS.

Scientifiquement conçus, les TUMS ont une action douce et efficace, mais ne renferment pas de bicarbonate de soude. Croquez un ou deux TUMS au goût agréable de menthe (pas besoin d'eau ni de verre) et voyez disparaître ces malaises d'estomac. Les TUMS ne laissent pas d'arrière-goût et ils apportent un soulagement *durable*. Ayez toujours un rouleau de TUMS à votre portée. Ils coûtent si peu !



pour l'estomac



Triple Effet...

- Une petite dose: DIGESTIF
- Doublez la dose: LAXATIF
- Triplez la dose: PURGATIF

ASEPTA est agréable au goût.



CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LIMONADE ASEPTA



AMÉLIOREZ votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses par l'emploi des **PILULES PERSANES** $1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00

PILULES PERSANES

Dans toutes bonnes pharmacies ou expédiées franco par malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
8258 rue Drolet
(5) MONTREAL



[*Suite de la page* 41]
connaître, par innéité eusse-t-on cru, les mille secrets du mystère et du charme mais qui oubliait l'indiscrétion de ses mains, tout pour moi devint signe. Ma première idée fut qu'il s'agissait d'une servante, d'une fille ayant quitté son patelin natal pour s'engager dans quelque maison bourgeoise de la ville. « Son jour » de liberté devenait simplement son congé hebdomadaire, son halo de mystère, un subterfuge pour échapper à des précisions impitoyables. Voilà qui transposait un ton plus bas la séduction de son incognito. Aussi, — était-ce que cette explication ne satisfît point mon goût d'idéalisation ? — je me vis bientôt forcé d'en trouver une autre. La pièce à indice fut ce gant souple et épais qu'elle avait gardé et qui cachait sa main gauche, la main des alliances. Pourquoi ? Un concours complexe d'inductions et de déductions se présenta à moi pour militer en faveur d'une nouvelle hypothèse que j'aurais voulu me défendre de préciser en trois petits mots implacables : elle serait mariée. Je pensais tout de suite facteurs sociaux : mari de tout repos, de bonne moyenne en tout : affaires comme amour, l'amenant ou la ramenant dans un petit village clos, avec mission d'avoir beaucoup d'enfants, un peu de bonheur, assez de travail et, après peu d'années, un relent d'ennui qui avait développé en elle un virus le besoin de la fugue solitaire et oisive du jeudi. Grâce à laquelle fugue, elle avait aussi conservé le goût de rester svelte et charmante, jeune et rieuse, pour aider à la grâce de chaque saison dans la ville.

Mais quelle figure devais-je prendre dans ce tableau, moi ? Celle du tiers galant qu'on accepte ou tolère tout comme le compagnon de siège dans un train ? Non pourtant, pas exactement, car à ce dernier, on ne répugne pas à laisser voir l'anneau trop éloquent de sa main gauche. A moins que... à moins qu'il nous plaise.

Inconsciente de mes investigations, elle souriait toujours. Car je causais toujours socio - détermination, tandis qu'avec une rapidité de pensée déductive que je désespère encore aujourd'hui de rendre en paroles, j'en étais arrivé à cette conclusion flatteuse. Conclusion déterminante aussi car, pensai-je, la forcer, comme je me le proposais à avouer des précisions qu'elle taisait intentionnellement, amènerait probablement du définitif ou tout au moins du malaise entre nous : une femme de son type ne confesse pas si aisément ses faiblesses. D'autre part, cet aveu n'allait-il pas me donner très mauvaise conscience ? Tandis que le doute se permettait les calculs les plus fantaisistes. A la prochaine rencontre, elle aurait peut-être pris la précaution de libérer sa main gauche et alors... Alors quoi ? Est-ce que je savais, moi ? D'abord, y aurait-il une prochaine rencontre ? Voici que l'heure ayant passé, elle enfilait lentement son autre gant, s'apprêtait à repartir...

— Ce jour qui vous appartient finit donc si tôt pour vous ? demandai-je.

— Il le faut bien, dit-elle. Entre temps, la vie continue, la vie commande.

— Mais il y en aura un autre ?

— Sans doute.

— Occupé des mêmes loisirs ?

— Pourquoi pas ?

Elle s'était levée, toute la joie du printemps ramassée sur ses lèvres rondes.

— Alors, on peut se dire : à bientôt ?

— Qui sait... fit-elle.

Recueillant ma serviette et l'enveloppe identique à celle qu'elle-même emportait sous son bras, je me levai aussi.

— Il faudra confronter nos appréciations de ce concerto, dis-je en sortant.

Mais sitôt dehors, manifestant qu'elle devait courir vers l'autobus stationné à deux pas et déjà en branle de repartir, elle me quitta à ces mots, sur un simple salut amical que je me plus à interpréter à la fois comme un merci et un aurevoir.

Alors, après quelques minutes d'agréable répit à regarder disparaître son tweed pâle dans la cohue de fin de journée, je repartis de mon côté en établissant le drôle de bilan de mon après-midi : autant de cours de séchés que d'heures de passées, un achat qu'aurait dû interdire mon budget en souffrance, une amorce de béguin pour une belle inconnue vraisemblablement déjà... Mais qu'allais-je croire ? Rien ne me prouvait encore qu'elle était mariée. De toutes façons, ce qui était pire — ou mieux — le désir de récidiver.

Je ne la revis point de toute la semaine qui suivit. Je redevins le gars d'avant, bourré de préoccupations, mais se piquant de conserver quand même l'air fainéant et heureux. Le gars oublieux aussi. En effet, les béguins — et les étudiants ? — étant par définition inconstants, j'allais inhumer le souvenir de l'inconnue — et celui du printemps — quand, un midi, refaisant la trajectoire mécanique de ma chambre à la salle de cours, je l'aperçus qui marchait quelques pas devant moi. D'un coup, je réalisai que c'était jeudi, qu'il faisait beau, et que la rue était bonne à arpenter. Un clochepied et je fus à son pas. Elle répondit à mon bonjour avec autant de naturel que si elle m'eût attendu. Elle souriait toujours — ou était-ce sa façon d'ourler inconsciemment ses lèvres ? — et son allure se révélait tellement semblable à celle de la semaine précédente qu'on eût dit que, ramenés en arrière, nous ne faisions que prolonger la première rencontre. Je traînais toujours la même serviette à mon bras. Mais le soleil s'était attendri d'une autre semaine de printemps, et l'on se comprit de n'avoir pas eu le goût de la première station de café.

Il fallut bien parler encore structures économico-sociales puisqu'elle s'en informait si gentiment. Puis peinture, puisqu'une boutique nous tendait un fort bon Iscurto sur notre passage. Puis, les déviations de nos propos entraînant probablement ceux de notre marche, nous nous retrouvâmes sur la Terrasse, causant musique.

— N'est-ce pas que nous sentons la phrase de la harpe beaucoup plus ferme dans ce nouvel enregistrement que nous avons acheté, dit-elle, en s'appuyant d'un coude au parapet.

Dieux ! je n'avais rien senti du tout. Je n'avais pas eu le temps d'écouter le disque. J'avais même oublié de le développer. M'accoudant à son côté, je bredouillai quelque chose du genre :

— ... Mais je n'aime pas toutefois l'indécision de la flûte qui cherche un peu son accent...

Elle n'était pas de mon avis, et se mit à me définir l'expression juste et homogène à laquelle les deux instruments devaient atteindre, selon elle. Je l'écoutais m'en remontrer, humble, étonné, ravi, tout en regardant dériver les dernières glaces du fleuve sur lequel, dans les pauses de sa pensée et de son discours, elle jetait aussi un oeil vif. Je remarquai qu'elle se montrait plus diserte que la première fois, plus proche et plus familière, plus humaine, quoi ! avec un rien d'enjouement dans le geste et la parole qui, de l'être au charme un peu froid qu'elle avait été jusque là, en faisait une présence soudain si désirable. La voix aux curieuses modulations, prenait la cadence d'une de ces mélodies en mineur qui créent en quelques bribes tout un climat d'envoûtement.

— ... on a reproché à la forme un traitement un peu facile, presque romanesque, disait-elle, mais... Mais vous ne m'écoutez pas, fit-elle, avec une moue gracieuse.

— Si, me défendis-je en me retournant vers elle, vous parliez de romanesque... Sans doute alliez-vous ajouter qu'il ne vous déplaisait pas. Avec ces grands yeux fauves et cette bouche d'enfant, n'êtes-vous pas justement un personnage de roman ? dis-je en l'encerclant de mon bras.

Elle frémit et sourit un moment, puis :

— Avant de bâtir un roman, il faut s'assurer des données de base qui le rendent possible, dit-elle, en s'écartant, d'une voix curieusement altérée.

Elle redevenait l'inconnue évasive et fuyante, retranchée derrière son regard farouche et son tweed élégant, retenue maintenant des deux mains au parapet, la tête haute, comme un de ces brillants pigeons des alentours, prêt à prendre son vol. Avec ses deux mains gantées, elle redevenait surtout la femme dont l'identité ambiguë m'inquiétait et me fascinait à la fois. Mais la devinant peut-être très vulnérable dans son retranchement, je sentis que le roman, c'était à moi d'en disposer les éléments et je décidai de le composer méthodiquement, franchement, sans brûler les étapes. Utiliser le subterfuge de la pause-café pour constater si la main gauche serait libérée ? Non, c'était calcul enfantin. Quoi qu'il en fût, cette première étape dont je voulais jouir, toute d'agréments psychologiques, n'avait pas besoin d'autorisation. Après... Mais que diable avais-je à me préoccuper de l'après ? Une fois les héros de roman bien campés l'un devant l'autre, qu'ils se débrouillent, doit dire l'auteur.

Sans arrière-pensée aucune, si ce n'est que pour nous justifier d'être plus longtemps ensemble, je proposai tout de même le restaurant.

— Pourquoi ? N'est-on pas bien ici, devant ce panorama splendide ? fit-elle en désignant le paysage de son menton effilé.

Sûr, qu'on était bien. J'y serais resté, ainsi près d'elle, jusqu'à la nuit. Et davantage.

— Comment trouvez-vous dans la liberté d'aussi vastes loisirs ? demandai-je, camouflant ma curiosité sous une foule ronflante accordée au décor.

Elle eut un petit rire sans poids.

— Vastes, c'est vraiment trop dire, pour quelques heures de flânerie que je vole au temps.

Un peu XIXe siècle, ce dialogue, à mes oreilles avant-gardistes ! Mais j'acceptais bien volontiers de reculer d'un siècle avec elle.

— Quelques heures écourtées de surcroît aujourd'hui par des rendez-vous obligatoires. Mais vous, reprit-elle, comme s'empressant d'échapper à l'attention, vous pouvez donc manquer aussi librement les cours ?

— Oh ! vous savez, dans nos facultés, c'est une chose tellement convenue... dis-je.

— Que ceux qui ne se paient pas quelques heures d'absence sont taxés d'infantilisme ?

Sur l'ère de la badinerie, nous nous étions remis à marcher, serpentant la Terrasse encore pavée de vieille neige en croûte grise, puis enfilant machinalement la rue Saint-Louis. C'était elle qui déterminait, je crois, sans que je m'en rendisse compte, notre itinéraire. Après quelques coins de rue, m'interrompant au milieu d'un de ces monologues folâtres qui prend son temps pour arriver à ses fins :

— Mes vastes loisirs se terminent ici, aujourd'hui, dit-elle en s'immobilisant devant une haute maison anonyme. Un rendez-vous sans doute assez long. Puis ensuite, une soirée qui ne m'appartient pas.

Les bras m'en tombèrent. Que d'intentions coulaient à pic d'un coup.

— Et vous ne me laissez rien pour patienter pusqu'au prochain jeudi ? Pas même un nom, un prénom, quelque chose de vous... ?

Les mots se pressaient, se bousculaient, affolés par le péril du « trop tard ».

— Dites, au moins, me repris-je, ce concert dont on avait causé, ne pouvez-vous pas encore me promettre de m'y accompagner ? Il tombe ce prochain jeudi, justement.

Elle parut amusée de ce rappel et, prenant son visage le plus énigmatique :

— Vous vous proposez vraiment d'y aller vous-même ?

— Sûrement.

— Même seul ?

— Pourquoi cette question ? Sans doute. Mais vous savez bien qu'en votre compagnie, le plaisir sera double. Non, il sera au carré.

Son rire vola en éclats légers.

— Je prendrai le café vers trois heures à ce petit buffet que vous savez, jeudi prochain, dit-elle. S'il vous plaît de m'y rejoindre, nous verrons alors... Je ne puis rien ajouter pour l'instant...

— Laissez-moi au moins votre nom. Le mien est Pascal Mathieu...

— Eléna est mon prénom, fit-elle. Au revoir, Pascal.

Et, pivotant sur place, elle tira la porte devant elle et disparut.

Eléna... Que faire d'un prénom ? S'il est banal et sans promesse, on l'oublie. S'il est caressant et doux, issu de légendes comme celui-là, on le garde, on le répète, on l'emporte en soi comme une image mentale qu'on se surprend sans cesse en train de contempler sous un nouvel éclairage. Il m'accompagna au long de cette semaine au bout de laquelle, moi, retardataire impénitent de toutes les réunions, je me retrouvai au buffet de la rencontre un quart d'heure en avance.

Cigarette de l'espoir. Premier café du trompe-le-temps. Trois heures moins cinq. Cigarette de l'attente. Trois heures dix. Cigarette de la patience. Trois heures vingt. Café de l'impatience. Trois heures trente. Que faisait Eléna ? Oublieuse à son tour ? Empêchée ? Retardée ? Quel prétexte et quel délai lui accorder ? Cigarette de l'indulgence. Au moment où j'allais allumer celle de la désespérance, elle surgit, le visage rosé par la précipitation.

— Pardonnez-moi, fit-elle. Je suis confuse. Des contretemps impossibles.

— N'en parlons plus puisque vous êtes là maintenant. Mais vous semblez exténuée ; vous vous installez ici pour faire halte où nous sortons pour trouver mieux ?

— Oh ! ça fera l'affaire ici, dit-elle en prenant place sur le tabouret voisin. D'ailleurs, j'ai bien peu de temps à disposer. Aujourd'hui, toutes mes minutes sont comptées.

— Vraiment ? J'avais cru...

J'avais cru tant de choses que je restai bouche-bée. Je n'étais donc qu'un numéro plus ou moins négligeable au programme de ce jour de loisir qu'elle s'accordait ? Quels étaient les autres ?

— Si ce rendez-vous vous était à charge, il aurait fallu me le dire, déclarai-je, sous le coup de la déception.

— Mais non, qu'allez-vous chercher ? Puisque je l'avais accepté librement... peut-être même fixé, ajouta-t-elle avec une pointe de timidité.

Ses longs cheveux noirs étaient fraîchement moulés en une coiffure nouvelle, d'une simplicité ravissante. Mais elle portait toujours le même tweed.

— Vous ne prenez même pas le temps d'enlever vos gants ?

— Si, un, fit-elle, en montrant sa main droite qui tenait la tasse.

— Et pas l'autre ? Pourquoi ?

Elle buvait son café par gorgées pressées, l'esprit retenu ailleurs sem-

blait-il par de secrètes préoccupations, assez plaisantes, me parut-il cependant, à l'éclat joyeux de son regard.

— Vous aimez les mystères ? demanda-t-elle.

— J'aime ceux qu'on peut espérer élucider jusqu'à un certain point.

— Alors, vous permettez que je vous en réserve un encore quelque temps ?

— De quel ordre ?

— Sans doute de celui que vous cherchez à élucider.

Quel contraste entre cette mine enjouée, presque puérile, et la main musclée, veineuse, de femme qu'elle crispait sur la tasse. C'était déjà tout un mystère. Le mystère de la femme éternelle peut-être ? Femme sans âge, constamment changeante et toujours semblable.

— Vous ne me permettez même pas de tenter des approches de ce mystère ?

— Je les redoute pour l'instant, fit-elle.

— Et pour longtemps encore ?

Elle changea de pose, comme si le regard que je laissaïs tomber sur sa main nue la gênait.

— Peut-être plus tellement, dit-elle, de plus en plus ambiguë.

— Me voilà en pleine intrigue policière ! Et ce sera une découverte agréable ?

Question idiote ! Est-ce que je pouvais en attendre d'elle d'autre sorte ?

— Oh là... Vous seul pourrez en juger.

Elle repoussait la tasse vide. Déjà, elle reprenait son sac, son gant.

— Mais dites, Eléna, vous n'allez pas partir sans m'avoir répondu pour ce soir. Le concert...

Elle serra les lèvres comme une fillette qui a envie d'un mensonge.

— Pascal, (Tiens, elle avait retenu aussi mon prénom ?) vous brûlez trop le mystère, plaisanta-t-elle.

Puis, redevenant sérieuse et préoccupée :

— Ma foi... j'y serai, oui. Mais, voyez-vous, pas avec vous... C'est-à-dire que vous m'y verrez... Et vous pourrez toujours venir me saluer si vous en avez le désir...

— Seulement vous saluer !

Quelle figure ça me composait. Elle y serait avec un autre, je suppose ? Pourrait-elle jouer les femmes fatales, les allumeuses ?

Elle était debout, sur le point de s'enfuir.

— Non, non, dit-elle. Ne pensez pas à l'impossible. N'imaginez pas d'histoire. La vérité est tellement simple.

— Comme toujours. Encore s'agit-il de la cerner.

— Alors,... à ce soir ?

Je sortis avec elle mais, précipitamment, elle héla un taxi en s'excusant :

— Je suis déjà en retard de cinq minutes.

Et moi, j'étais beau comparse. Me faisait-elle marcher ? Si je n'y allais pas ? Mais j'avais déjà bel et bien deux billets en poche. Les troquer sur le marché noir ? Et puis non, ce serait faire le poltron vis-à-vis de moi-même. Y aller plutôt, mais sans me laisser voir, de peur d'être dupe. Et seul, de peur d'offrir à un copain le spectacle de ma duperie éventuelle.

Dernier concert de la saison. Ce qui reste de fervents parmi les pseudo-mélomanes qui envahissaient les salles à l'automne. Jouant des coudes, je me dirigeai rapidement vers mon siège. Dans la salle autour de moi, point d'Eléna. Me réservait-elle son effet pour l'entracte ? Divisé entre l'impatience et le dépit, je gobai distraitement les premières oeuvres : Moussorgsky, Strawinsky... des bonhommes formidables, d'accord, mais pas aux oreilles d'un amoureux traqué. Connaissant déjà par ouï-dire le programme dans ses grandes lignes, je glissai sans l'ouvrir le feuillet détaillé dans ma poche.

Entracte. Têtes blondes. Lèvres rouges. Fumée. Mais toujours point d'Eléna. Je rasais les couloirs. Papotages. « ... Vous connaissez cette jeune harpiste annoncée comme soliste du prochain concerto ? Non ? Une demoiselle Duclos... Mademoiselle ou Madame... Le flûtiste ? Un lauréat du Conservatoire : François Duguay ou Dubé... Un instant, mon lorgnon... » — « François Dupré, madame » — « Merci, monsieur... » La cigarette qu'on écrase après quelques bouffées. Serais-je dupe vraiment ? Jusqu'à la fin ? Dur à avaler. Et puis, tant pis. Mozart, lui au moins, tiendrait ses promesses.

Les musiciens qui reprennent place. La harpe, au centre, en attente majestueuse. Brouhaha. Quintes de toux. Puis applaudissements : nos solistes.

Première apparition longue, simple, éblouissante, une robe de grand soir se dirige vers la harpe. Elle ? Non, c'est de l'obsession. Eléna ? Eléna harpiste ?

Moi, Pascal Mathieu, auditeur péleur secret, les lèvres rondes tendues en un sourire indéfini que je crus uniquement dirigé vers moi.

Et puis quoi ? Il y eut ensuite — c'est prévu — mes applaudissements à tour de bras, ma précipitation vers les coulisses dans la ruée des coureurs d'autographes, le coup d'oeil de la reconnaissance et la poignée de mains de félicitations à lui moudre les jointures. Puis, une fois terminées les congratulations de ses autres intimes ou admirateurs, la permission de l'enlever pour le toast de la victoire et de la réconciliation.

Dans son tweed de ville et son chandail noir, elle redevint cette nuit-là la douce Eléna des vastes loisirs dont l'attrait, plutôt que de s'évanouir avec son mythe, ne fit que s'accroître pour moi quand elle se révéla sans façon la petite Saguenéenne qu'elle était, débarquant en ville chaque jeudi matin pour les cours du grand professeur, flânant agréablement son après-midi pour repartir par le train du soir. Mais un jour, à peu de minutes près, étaient trifié, je la regarde s'asseoir, sourire à la salle, se recueillir un moment, puis animer les cordes de ses mains, non plus de femme, mais d'artiste. Et d'artiste, ma foi, aussi sincère que la femme est séduisante.

... Ces mains veinées parce que brisées aux exigences de l'instrument,... cette hâte de l'après-midi et des dernières rencontres justifiée par l'idée des répétitions : mystère éclairci ? Encore qu'à moitié cependant. Pourquoi justement m'en avoir fait un mystère ?

Soudain, mes yeux, mes oreilles, ne suffirent plus à ma curiosité. Repérant une longue-vue que tenait ma cinquième au sixième voisine de siège, j'implorai qu'on me la prêtât et, dans le cercle précis et lumineux de la lunette, je cherchai les deux mains fuyantes de la harpiste qui, sûrement, n'auraient rien caché en ce soir de gloire. Et je les vis enfin, toutes leux, la droite et la gauche, sans bague ni jonc, mais les nerfs gonflés par l'effort. Puis, remontant vers le visage, je vis les yeux allongés, à demi refermés sur survenus cette proposition de soliste de concert et l'accostage insolite de l'étudiant qu'on tolère parce que la gaieté et le printemps sont tolérants, puis qu'on agrée parce que — mais oui — il ne nous déplaît pas. Puis à la fois aussi, l'incertitude et le tract au bord de l'une et l'autre aventure. Puis le goût de jouer au mystère pour pouvoir d'abord mener à bien la première, — précaution d'ailleurs facilitée dès le début par cette habitude contractée pendant l'hiver, de protéger des mains aussi précieuses dans des gants isolants devenus aussi naturels à sa peau qu'un second épiderme.

Quant à la seconde aventure, — vous le devinez ? — la suite en est banale et unique comme le sont toutes les histoires d'amour. Je contractai l'agréable manie des loisirs du jeudi après-midi, je pris même celle de la fugue de fin de semaine vers les régions farouches et charmantes d'Eléna où, dénichant un vieil oncle de bon accueil, je m'oubliais parfois délibérément.

Résultat désastreux en apparence : — « rien n'est parfait », disait le renard au *Petit Prince* — les professeurs, moins impressionnés qu'Eléna par mes dissertations politico - économico - sociales, me coulèrent à cinquante pour cent aux examents de mai. Je ne désespérai point cependant et, empilant livres et notes de cours dans une caisse, et misant sur les reprises de l'automne, je partis au pays de Maria Chapdelaine, pardon ! d'Eléna Duclos, où j'avais su m'assurer un emploi d'été à peu près passable. Mais comme, complice de la belle saison, je m'occupai vraiment plus d'amour que d'études durant les mois qui suivirent, — c'est très humain, que voulez-vous ? — je me retrouvai nécessairement plus au point sur le premier plan à leur terme. Conclusion : mariage de septembre ; les cours, aux calendes grecques.

Biaisant depuis d'une position à l'autre, je suis arrivé à un certain équilibre dont se satisfait encore notre lune de miel. Eléna me quitte toujours pour la ville, chaque jeudi, me promettant d'être sage, — ce qui ne m'empêche pas d'examiner ses doigts au retour pour voir si l'anneau y est encore — tandis que moi, journaliste improvisé, enquêteur d'occasion, secrétaire à toutes fins, bon à tout, propre à rien, je...

Eléna vient de surgir derrière le bureau où j'achève de taper ces lignes.

— Bon à tout, propre à rien ? lit-elle. De la race promise aux hautes destinées peut-être, fait-elle en m'emprisonnant sur ma chaise de ses deux mains puissantes et douces.

Avec une telle séductrice, comment voulez-vous qu'on ait des regrets ?

— Viens, repose-toi, fait-elle. Ecoutons ce concerto de notre rencontre.

D. A.

PIECÈS DE COLLECTION SUR VERRES

Docteur Marius Barbeau, illustre anthropologiste, célèbre folkloriste du Canada français et le premier Canadien de langue française à détenir une bourse Rhodes, a bien voulu accorder l'autorisation d'imprimer sur les verres contenant le Beurre d'Arachides York, 6 scènes tirées de son volume « *J'ai vu Québec* ».

Ces scènes, chères aux Canadiens-français, symbolisent le sens religieux, le patrimoine, l'artisanat et les traditions anciennes de leur peuple. Ces verres sont non seulement pratiques mais leurs décorations imprimées en couleur au procédé sur trame de soie, en feront des pièces de collection. Tous les soins nécessaires ont été pris afin d'assurer une reproduction exacte de ces scènes sur du verre courbé — une surface difficile à imprimer, exigeant le travail d'un artiste.

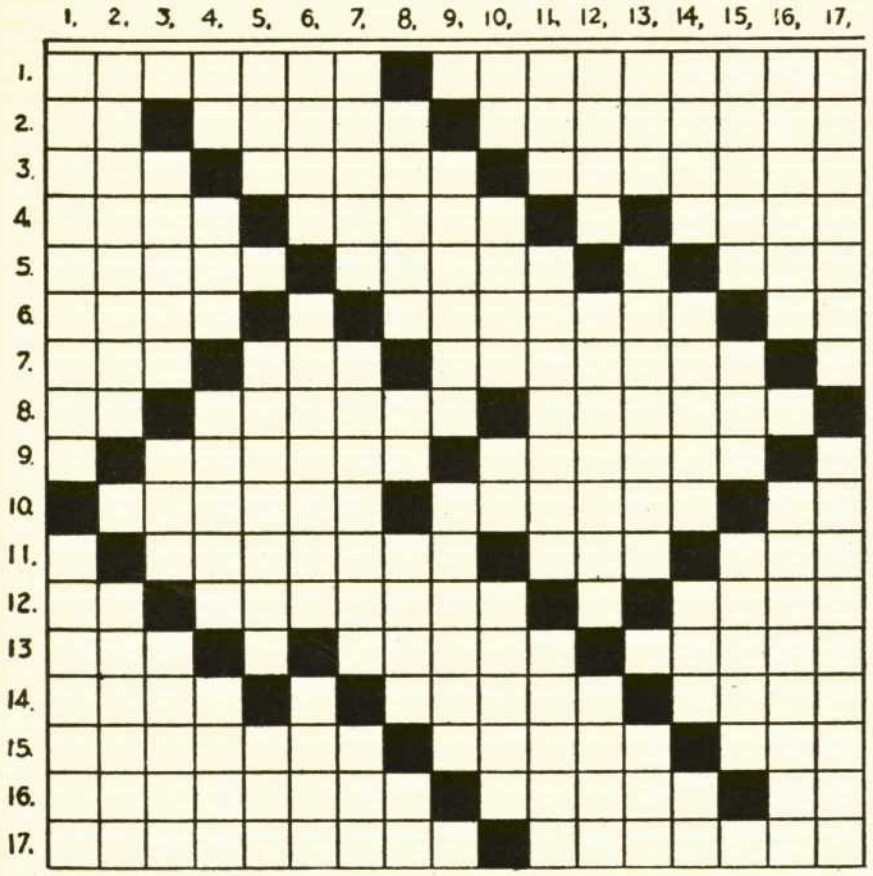
L'oeuvre du Docteur Barbeau, traduite en anglais et portant le titre « *I have seen Quebec* » (The MacMillan Company of Canada Limited, $3.50), est une étude sur l'artisanat et le folklore Canadien-français. Une oeuvre remplie d'imagination et de sens poétique, révélant les profonds sentiments d'amour et d'attachement de l'auteur pour son pays. « *I have seen Quebec* » est un excellent ouvrage pour ceux qui s'intéressent particulièrement à la culture canadienne.

Cette intéressante série de verres, présentée au Québec seulement, est un autre sujet Canadiana, thème choisi par la Division du Savon et du Beurre d'Arachides York de la compagnie Canada Packers, pour la publicité et le lancement de leurs produits. Thème continu.





NOS MOTS CROISÉS



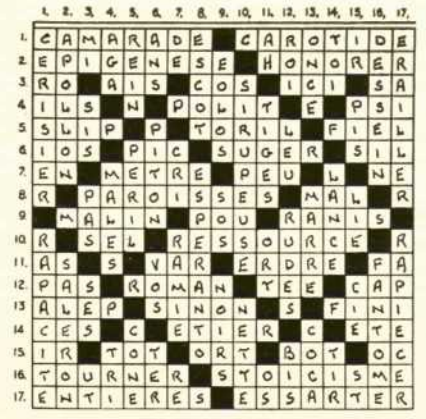
HORIZONTALEMENT

1. — Variété de fromage. — Nom d'une belle couleur pourpre tirée de la houille.
2. — Ancienne note. — Commodités de la vie. — Objet qui rappelle un fait.
3. — Terrain sur lequel on bâtit. — Confesseur de Henri IV. — Qui s'exécute de deux en deux ans.
4. — Eclair de chaleur sans tonnerre. — Diplomate qui importa le tabac en France. — Région ténébreuse qui s'étend sous la terre au-dessus de l'Enfer (moins la deuxième lettre).
5. — Lagune de la mer Noire. — Humaniste italien, né à Florence. — Roi qui périt assassiné par un de ses généraux.
6. — Déesse de la médecine. — Colonie anglaise de l'Afrique centrale. — Dans.
7. — Saison. — Maison de campagne. — Détérioré par l'usage.
8. — Ile de l'Atlantique. — Chacune des pièces de la corolle. — Morceaux de bois brûlés en partie.
9. — Objet que l'on reproduit par imitation. — Réputations.
10. — Grande agitation de l'âme. — Vase sacré. — Symbole chimique du *baryum*.
11. — Différé. — Possédés. — Roi de la terre de Magog.
12. — Exclamation de surprise. — Coffres de bois pour conserver les viandes. — Ville d'Arabie, capitale du Yémen.
13. — Voile triangulaire. — Apporté en naissant. — Violation de la loi.
14. — Dieu de l'Amour. — Répandre. — Fruit d'une plante d'Arabie dont on fait un sirop pectoral.
15. — Rendu coriace. — Historien français, né à Honfleur. — Argile jaune.
16. — Etudiante. — Patrie de Crémieux. — Article espagnol.
17. — Qui oppose la défense contre l'attaque. — Terre affectée à la culture du riz.

VERTICALEMENT

1. — Appareil que l'on met aux animaux pour les empêcher de manger. — Rapporter.
2. — Personne qui forme des projets imaginaires. — Célèbre poète latin, né à Venouse.
3. — Sorte de requin à chair comestible. — Grande étendue d'eau. On retire de ces fruits du beurre et de l'huile.
4. — A lui. — Chef arabe. — Extrémités de l'axe imaginaire de la terre. — Morceaux joués par différents artistes.
5. — Contraction convulsive de certains muscles. — Projetas, combinas. — Plat succulent de veau.
6. — Père de Jason. — Situé sur le côté d'une chose. — Chef-lieu de canton (Eure-et-Loir).
7. — Difficile à conduire. — Partie creuse de la salière. — Se rendra.
8. — Protestant italien, né à Sienne, fondateur du *socinianisme*. — Article. — Navigateur portugais qui contourna le premier l'Afrique. — Dans.
9. — Nuisible. — Insuccès, dommages.
10. — En évidence chez les maigres. — Partie du végétal qui s'élève de la terre. — Nom du soleil, chez les Egyptiens. — L'un des douze apôtres.
11. — Coup astucieux, au tennis. — Qualité de ce qui est sans souillure. — Frapper.
12. — S'écouler avec rapidité. — Qui cause des dépenses excessives. — Il décida Clovis à se convertir.
13. — Première femme. — Rendons lisse. — Près de.
14. — Guide. — Corps relativement très petit. — Petite monnaie japonaise. — Note.
15. — Née dans. — Ville d'Autriche. — Grandes fêtes.
16. — Qui peut être nié. — Rendre meilleur.
17. — Etoffe légère, lisse et unie, de laine ou de coton. — Chose de peu de prix et peu nécessaire.

Solution du problème de décembre



J'ai vécu...

[*Suite de la page* 31]

rêvez comme l'héroïne des *Misérables*, de vendre un jour vos cheveux, ne vous faites pas trop d'illusions, on ne vous les paiera pas aussi cher que vous le croyez ! Notre « monsieur X... » rentre justement d'un voyage en Sicile et en Yougoslavie où il a parcouru toutes les campagnes, rencontrés les paysannes et toutes les femmes des petits villages. Il leur a acheté leurs cheveux qu'elles avaient conservé précieusement dans un petit sac, depuis l'année dernière. Une fois l'an, elles remettent ce trésor à un agent qui les leur achète à un prix dérisoire, et le revend une fortune aux posticheurs. Car le cheveu se fait de plus en plus rare. Après la guerre, les coiffeurs furent pris de panique car les tiroirs étaient vides... C'est grâce à quelques audacieux comme ce «monsieur X...» que le postiche a pu exister de nouveau. C'est grâce à ceux qui ont accepté de parcourir eux-mêmes les campagnes et de refaire eux-mêmes des provisions, en prévision des années où le postiche serait de nouveau à la mode. Le postiche a failli disparaître, faute de cheveux, et faute d'artistes pour le mettre en valeur. Devant les atroces perruques de nos grands-mères on avait pris l'habitude d'en ridiculiser le port et de jeter un coup d'oeil ironique à celles qui osaient s'en affubler. Les posticheurs de Paris en ont décidé autrement. Ils ont gagné la partie. « Monsieur X... y fut pour beaucoup, les exemples de postiches étalés dans ses vitrines appuient suffisamment ses dires. Quand il en aura terminé avec ce client qui a provoqué sa colère en lui donnant une commande imprécise, il nous donnera d'autres explications : « Voyez vous-même, mademoiselle, on m'apporte une mèche de cheveux blonds et l'on me réclame une couleur qui approche le même ton. C'est une honte. On ne sait pas qui je suis. Mais je fais 669 tons différents, mademoiselle, comment voulez-vous que je sache ce que veut mon client. Il n'a qu'à revenir avec des données plus précises. Autrement qu'il parte. Je vends à qui je veux. »

Vous avez là le meilleur exemple de l'indépendance des artistes et des artisans français. Les clients doivent être à la hauteur de celui qui les sert, ou bien s'en aller. Non seulement en coiffure mais en tous domaines où l'habileté de l'artiste est chose indispensable. Mais revenons à nos cheveux fraîchement arrivés des campagnes italiennes.

Un travail de précision qui requiert une patience peu commune, commence, pour les ouvrières. Il faut démêler le cheveu, le laver, l'isoler pour sa qualité et sa couleur, trouver les groupes auxquels il appartient. Ce sont évidemment des femmes qui accomplissent ce travail. L'usine dans laquelle on prépare le cheveu aux différentes transformations qu'il subira, est un lieu féerique d'où l'on retient des images vraiment inusitées et... que l'on n'a pas le droit de photographier. Vous pouvez y choisir des tonnes de cheveux répartis dans différents tiroirs, de toute couleur et de toute texture. Vous en arrivez presqu'à vous demander comment il se fait que vous en ayez encore sur la tête !

Les deux ouvrières que nous avons rencontrées sont dans le métier depuis trente ans. Elles connaissent les moindres opérations de la fabrication des postiches, et malgré les faibles salaires du début, l'usure des yeux, la fatigue des journées passées assises, le dos courbé, à la table de travail, elles tiennent bon. Les apprenties se font rares, car c'est un métier obscur et qui demande cinq ou six ans d'entraînement. A la question : « Si votre fille voulait faire ce métier, le lui conseilleriez-vous ? », elles répondent : « Non ». C'est qu'aujourd'hui, il y a du boulot plus facile. « Monsieur X... » a pourtant réussi à former une école d'apprenties dont il est fier, et à juste titre puisqu'il n'existe aucune école d'Etat.

Le postiche de meilleure qualité est composé dans son entier de cheveux véritables. Les mèches ou autres postiches accessoires du même genre sont montés sur une toute petite toile à laquelle on accroche un pègne qui sera fixé dans le cheveu. La perruque de belle qualité peut voler au vent, les cheveux peuvent se séparer, être exposés à la lumière du jour si l'on veut, et la raie sera toujours visible, parfaitement naturelle pour l'oeil non professionnel. Le cuir chevelu, comme bien d'autres matières, est maintenant imité à la perfection. C'est ce que nous fait voir « monsieur X... » avant de remettre un postiche à un célèbre coiffeur de Nantes qui l'utilisera pour une coiffure du soir, lors du championnat mondial de la coiffure se déroulant bientôt à Paris. Notre photo montre l'une des ouvrières qui retire les cheveux un à un, avec un crochet, pour tracer les raies.

C'est l'une des dernières opérations à accomplir avant la livraison du postiche. La première est celle qu'illustrent nos photos, c'est la plus importante. En effet, de la façon dont seront prises les mesures dépend tout le succès du postiche-perruque. Une calotte en toile très fine, est taillée d'après ces mesures. Elle épousera parfaitement le crâne de la personne et permettra que la perruque soit impeccablement ajustée, que la nuque et les tempes soient parfaites. Les cheveux sont implantés un à un sur cette calotte, dans le cas des perruques bien faites et par conséquent très chères, de sorte que personne ne peut voir la différence d'avec une chevelure normale. C'est au posticheur de surveiller le travail des ouvrières, de trouver le style qui convient au client, de choisir la qualité du cheveu et le ton qui convient le mieux. A lui aussi d'imaginer et de fabriquer les postiches fantaisistes pour le soir qui seront lancés par les coiffeurs : là s'exerce à son gré toute sa fantaisie, et tous ses dons de créateur. Voyez le joli bandeau rose et blanc pour le soir. Une ceinture de même style, tout en cheveux, le complétait (cf. phot.).

« Monsieur X... » ne veut pas entendre parler des postiches bon marché que l'on vend couramment dans les grands magasins. Ce n'est pas une question de prix mais d'honnêteté professionnelle. Ils ne sont bons qu'à rappeler le cas de nos grands-mères... croit-il, ce en quoi nous sommes d'accord avec lui. Il n'y a qu'une sorte de postiches dignes de ce nom, répète-t-il, ceux pour lesquels on implante les cheveux un à un : c'est cela, l'art du postiche.

Quelques onces de psychologie...

On a tendance à considérer le postiche comme un bijou de luxe réservé aux vedettes de cinéma qui veulent changer de tête, aux vedettes de télévision qui veulent porter cheveux longs et cheveux courts en moins d'une heure, aux femmes du monde qui veulent varier leurs coiffures du soir. Le postiche est, au contraire, pour certaines gens, l'élément qui leur sauvera la vie, leur redonnera le sourire, leur rendra autant de services que le bras ou la jambe artificielle. Imaginez le désespoir d'une jeune fille de 18 ans, née sans cheveux, d'une épouse qui se voit menacée de calvitie partielle, d'un mari qui voit tomber ses cheveux à la vitesse supersonique et qui s'en désespère.

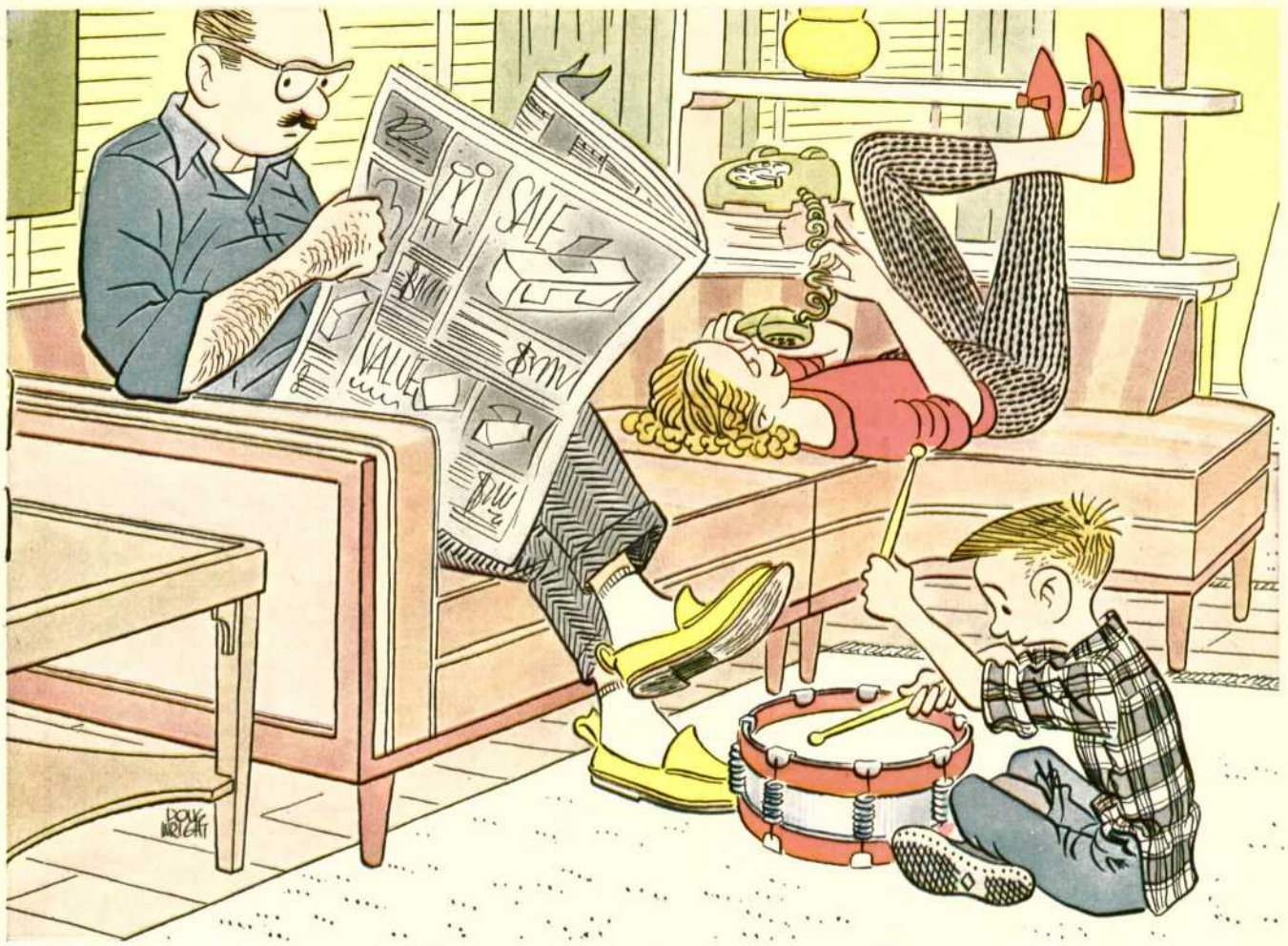
« Monsieur X . . . » devient doux comme ne savez pas ce que c'est que de voir un sourire se dessiner sur la figure d'une cliente qui pleurait en entrant ici ; ça récompense de tout. » Mais il faut du doigté pour exercer ce métier. Il y a la cliente qui n'a pas un sou et qui a besoin de faux cheveux, celle qui s'obstine à croire qu'une demi-perruque est satisfaisante et moins déshonorante qu'une perruque entière, l'homme qui a son orgueil et qui a honte de commander une perruque, etc. Alors « monsieur X . . . » devient doux comme un agneau, pour expliquer gentiment les choses, ou il se fâche tout de bon, selon les tempéraments. Et il gagne presque toujours, c'est le plus étonnant !

J'ai croisé dans son salon des jeunes filles et de vieilles dames qui, toutes, venaient pour la même raison, faire recoiffer leur perruque. J'admirais les magnifiques cheveux roux de la personne assise à mes côtés, quand « Monsieur X . . . » me fit passer dans une petite salle où il recoiffa cette même jeune femme à mon grand étonnement. Elle était toute souriante et épanouie et n'éprouvait aucune timidité, bien au contraire, à nous faire admirer ses cheveux postiches, coiffés à la toute dernière mode. Elle peut entretenir elle-même sa perruque en la trempant dans l'éther pendant quelques heures. Jamais d'eau ni de savon, mais par contre, des mises en plis comme pour une chevelure naturelle, ce qui explique bien le rôle du coiffeur. Ce dernier reçoit la perruque qu'il a commandée pour sa cliente, faite à ses mesures précises, dans le ton et la qualité de cheveux requis, mais elle n'est pas coiffée. Il doit la mettre en plis, la peigner, la couper, sur la tête de la cliente. Ainsi, les cheveux postiches demeurent quand même une coiffure « X, Y, Z » selon le nom du salon. Posticheur et coiffeur sont donc d'étroits collaborateurs, indispensables l'un à l'autre.

Je n'ai pas résisté à l'envie d'essayer quelques postiches, comme en témoignent les photos. A force de séjourner dans un lieu pareil, on devient complexée parce qu'on a des cheveux naturels ! J'ai été témoin de tours de force incroyables. J'ai vu tout-à-coup mes cheveux ornés de mèches naturelles, d'un chignon de toute beauté, de guiches à la dernière mode, en quelques minutes. Avec une petite mèche de cheveux qui a l'air de rien du tout, « Monsieur X . . . » allonge vos cheveux sur les côtés, les relève en chignon, vous fait une frange sur le front, gonfle les cheveux de partout, donne l'illusion qu'il veut bien créer, et sans que l'on puisse découvrir l'artifice : c'est un magicien, il n'y a pas d'autre terme. Au sens psychologique du mot également, car vous en repartez convaincue que le postiche est indispensable à toute femme qui veut être parfaitement coiffée toujours. S'il est de bonne qualité, le postiche est facile d'entretien, à la portée de toutes et possible à fixer parfaitement, si le coiffeur vous donne une fois la leçon nécessaire.

Il est bien fini le temps de nos ancêtres où les femmes cachaient leurs cheveux sous des coiffes ou des voiles. Il faut remonter à 1794, avec madame de Récamier, pour retrouver la mode des perruques. Elle n'a guère disparu depuis. Cet hiver, à Paris, la mode est aux guiches postiches, qu'en 1930, on qualifiait « d'accroche-coeur ». On en voit partout, elles ornent les bonnets pour celles qui veulent cacher une mise-en-plis fatiguée, elles sont le complément de toute coiffure à la mode et les coiffeurs coupent impitoyablement tous les cheveux qui tombent sous leurs peignes, ce qui ne manquera pas de favoriser l'achat de faux cheveux pour le soir.

Les reconnaissez-vous?



Le liseur invétéré: le nez dans son journal, il en oublie le boire et le manger. Pour l'attirer à table, préparez-lui un bon plat au Velveeta!

L'acrobate du téléphone: elle peut tenir la pose pendant des heures. Mais elle lâche tout dès qu'on lui offre du doux et doré Velveeta!

Le maestro du tintamarre: retranché derrière un mur du son, il reste sourd à votre appel. Mais murmurez-lui "Velveeta", et il accourt aussitôt!

Voyez à ce qu'ils soient bien nourris!

Gratin en Damier

¼ de tasse de beurre
¼ de tasse de farine
2 tasses de lait
1 c. à thé de sel
Un peu de poivre
¼ de tasse d'oignon haché fin
3 tasses de pommes de terre cuites, tranchées
4 frankfurters, tranchés
½ lb de Fromage Fondu Pasteurisé Velveeta, tranché à même un pain de 2 lb.

Faire une sauce béchamel avec le beurre, la farine, le lait et les assaisonnements. Ajouter l'oignon. Dans un plat à four de 1½ pinte, disposer les pommes de terre, les frankfurters, la sauce et le Velveeta par couches alternées. Cuire à four moyen, 350°, pendant 25 minutes.





En boîtes de ½ lb, 1 lb et en boîtes économiques de 2 lb.

Fabriqué dans le Québec

Le fromage Kraft riche en protéines du lait

Le lait instantané
tout à fait
différent...
si bon à boire!



Les "cristaux magiques" Carnation éclatent instantanément en une fraîche saveur de lait écrémé – *à un prix aussi minime que 9¢ la pinte!*



Formats de 4 pintes
de 12 pintes et
le nouveau 32 pintes

Votre famille se régalera en buvant le Carnation Instantané. Il est *délicieux!* Il est bon pour tous. Le lait Carnation Instantané en poudre, écrémé et pasteurisé, contient tout le calcium, les vitamines B et la protéine du lait frais entier; il n'y a que le gras qui ait été enlevé. Il est fait d'un lait de choix, provenant des meilleurs troupeaux laitiers du Canada.

Vous pouvez également employer le Carnation Instantané pour la cuisine. Il ne requiert aucunes recettes spéciales. Il peut même être fouetté! Il vous fournit de délicieuses garnitures légères pour les desserts, à 1¢ la portion, et ne contient que le ⅓ des calories de la crème fouettée!

Vous n'avez qu'à mélanger légèrement — et les "cristaux magiques" Carnation Instantané se dissolvent complètement, instantanément.



Vous avez peut-être déjà essayé le lait écrémé en poudre et vous aviez trouvé qu'il était difficile à mélanger, qu'il laissait des grumeaux et des sédiments. C'était un produit vieux jeu. Avec Carnation Instantané — les ennuis du mélange sont finis!

UN PRODUIT ENTIÈREMENT CANADIEN

Réduisez de moitié vos comptes de lait avec les "cristaux magiqu ané

M CASIMIR ROY
166 ST GEORGES-C P 13
LAPRAIRIE QUE

F62-A-38527